174

e ANNÉE Nº 148 1er JANVIER 1926

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ANDRÉ MAUROIS : Les souffrances du jeune Werther.
PAUL MORAND : Rien que la terre.
CHARLES DU BOS : Jacques Rivière, et de la féconde humilité.
VALERY LARBAUD : Préface pour l'Anabase.
JEAN GIRAUDOUX : Bella (fin).

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE, par ALBERT THIBAUDET
POÉSIE

NOTES, par MARCEL ARLAND, FÉLIX BERTAUX, ANDRÉ BEUCLER, VALERY LARBAUD, FRANÇOIS MAURIAC, JEAN PAULHAN, JEAN SCHLUMBERGER.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Lautréamont et Laforgue*, par Gervasio et Alvaro Guillot Muñoz. — *Plaisirs des sports*, par Jean Prévost.

LE ROMAN. — *L'Incertain*, par Maurice Betz. — *En joue !* par Philippe Soupault. — *Raboliot*, par Maurice Genevoix.

LES SPECTACLES. — *Robert et Marianne*, de Paul Géraldy à la Comédie Française. — Sur le Cinéma ; Polikouchka.

Memento des Revues. — Notes.

NOTULES, par RENÉ LALOU

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 5 FR.



LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— N° 1 —

RENÉ BENJAMIN

LA PRODIGIEUSE VIE D'HONORÉ DE BALZAC

In-16 sur alfa, sous couverture originale.. .. ..

Ce qui a été vécu l'emportera toujours en romanesque
sur ce qui aurait pu l'être.

"LE ROSEAU D'OR"

ŒUVRES ET CHRONIQUES

— N° 5 —

CHRONIQUES

I. Sommaire : PAUL CLAUDEL. *Le Soulier de Satin* (première journée). — JA MARITAIN. *Grandeur et Misère de la métaphysique.* — JEAN COCTEAU. *Poèm* C. F. RAMUZ. *Chant des pays du Rhône.* — ROBERT HONNERT. *Le Désir et l* — MAX JACOB. *Pèlerinages, nage !* — STANISLAS FUMET. *Une autre idée de l* — PIERRE REVERDY. *Poèmes.* — HILAIRE BELLOC (traduit par MAXIMILIEN *La Conscience catholique de l'histoire.*

In-8° écu sur alfa, 5.500 exemplaires numérotés de 1 à 5.500 .. .. ..
200 exemplaires numérotés de I à CC sur papier pur fil Lafuma . .. ..

Pour paraître :

CORRESPONDANCE ENTRE JACQUES RIVIÈRE ET PAUL CLAUD

"L'AUBIER"

COLLECTION DE ROMANS ET D'ESSAIS

— 5 —

MAURICE COURTOIS-SUFFIT

LE PROMENEUR SYMPATHIQU

Roman précédé de quelques mots de PAUL VALÉRY

In-16 sous couverture originale.. .. ..

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXVI

PARIS

3, RUE DE GRENELLE, 3

1926

LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER

I

La diligence de Francfort s'arrêta devant l'auberge de l'Esprit ; un étudiant allemand déposa ses bagages, étonna l'hôte en refusant de déjeuner et partit comme un fou vers la Cathédrale. Les gardiens de la tour qui le virent monter se regardèrent, un peu inquiets.

Les toits en capuchon assiégeaient de leurs vagues les lignes sèches et pures du château des Rohan. Au soleil de midi brillait la plaine d'Alsace, piquée de villages, de forêts, de vignes. A cette même heure, dans chacun de ces villages, rêvaient des jeunes filles, des jeunes femmes. Regardant cette toile vierge sur laquelle ses désirs esquissaient tant de bonheurs possibles et différents, il goûta le plaisir de l'attente de l'amour, attente douce, indéfinie.

Il revint souvent. La plateforme surplombait les parties voisines de l'édifice de sorte qu'il pouvait se croire en plein ciel.

Au début, il éprouvait une sensation de vertige. De longues maladies d'enfance il gardait une sensibilité morbide qui lui faisait craindre le vide, les bruits, l'obscurité. Il voulait se guérir de ces faiblesses.

Lentement, la grande plaine, table sans inscription pour le cœur, s'était ornée de noms et de souvenirs. Mainte-

nant, il découvrait d'un coup d'œil Saverne où l'avait emmené Weyland, Drusenheim d'où part le sentier qui, à travers les belles prairies, conduit jusqu'à Sesenheim. Là, dans un presbytère paysan, entouré de jardins, couvert de jasmin, vivait la charmante Frédérique Brion.

A l'horizon, derrière les collines, derrière les tours des châteaux, des nuages sombres s'amoncelaient. La pensée de l'étudiant s'attachait aux petites formes humaines et mouvantes qui, à trois cents pieds plus bas, s'agitaient dans les rues étroites. Qu'il aurait aimé s'introduire dans ces vies, étrangères en apparence les unes aux autres, et pourtant réunies par tant de liens mystérieux, soulever les toits des maisons, devenir l'invisible témoin de ces actes cachés et surprenants qui, seuls, permettent de comprendre les hommes. La veille, au théâtre des Marionnettes, il avait vu représenter la légende du Docteur Faust. En regardant au-dessus de lui les nuages courir le long du clocher, il eut l'impression que celui-ci s'envolait soudain et l'emportait. « Et moi ? Si le Diable m'offrait la puissance, les trésors, les femmes, en échange du pacte de Faust... Signerais-je ? » Ayant fait sans restriction un bref examen de conscience : « Je ne signerais pas pour la possession du monde, se dit-il, mais je signerais pour la connaissance... Trop de curiosité, mon ami. »

Comme la pluie commençait à tomber, il reprit l'étroit escalier tournant : « Ecrire un Faust ?... Il y en a beaucoup... Mais Spiess, le pieux Widmann, tout cela est bien médiocre. Leur Faust est un fripon vulgaire que sa bassesse fait damner... Le démon est volé ; il l'aurait eu de toute façon... Le mien ?... Le mien aurait plus de grandeur ; ce serait une sorte de Prométhée... Vaincu par les Dieux, oui, peut-être, mais au moins pour avoir tenté de leur arracher leur secret. »

En bas, dans la Cathédrale, les vitraux versaient une lumière sombre et veloutée. Quelques femmes agenouillées priaient dans l'ombre. Les orgues murmuraient vague-

ment, comme effleurées par une main douce. Gœthe regarda les voûtes. Devant un bel arbre, il éprouvait souvent l'impression de se confondre avec la plante, de pénétrer ce plan parfait. Sa pensée montait comme une sève, se divisait aux branches, s'épanouissait en feuilles, en fleurs, en fruits. Les grands arcs convergents de la nef évoquèrent le même ordre touffu et magnifique.

« Comme dans les œuvres de la nature, tout ici a sa raison d'être, tout est proportionné à l'ensemble... On voudrait écrire des livres qui fussent comme des cathédrales... Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves ! Si tu pouvais fixer sur le papier cette chaleur qui court en toi... »

Dès qu'il se retirait ainsi en lui-même, il y trouvait tout un monde. Il venait de découvrir Shakespeare ; il l'admirait en homme qui mesure un rival. Pourquoi ne serait-il pas le Shakespeare allemand ? Il en avait la force ; il le sentait. Mais cette force, comment l'emprisonner ? Quelle forme imposer à cette vivante ? Qu'il aurait voulu la voir, son émotion, enfin captive, immuable comme ces fortes voûtes. Peut-être jadis l'architecte avait-il, lui aussi, douté, désespéré, devant les Cathédrales de rêve qui précédèrent la Cathédrale.

Un sujet ? Il n'en manquait pas. L'histoire du Chevalier Götz de Berlichingen... Ce Faust... Des idylles germaniques et paysannes, dans le ton de Théocrite, mais très modernes... Peut-être un Mahomet... Peut-être un Prométhée. Tout sujet qui lui permettrait de porter un défi au monde lui serait bon ? Copier des héros d'après lui-même, dans des dimensions colossales, puis les animer du souffle de son esprit... Peut-être un César... Sa vie d'homme ne suffirait pas à exécuter tant de projets. « Nature d'oiseau vainement agité » lui avait dit son maître Herder. Mais pour remplir ces cadres admirables et vides, il fallait des images, des sentiments, il fallait vivre, vivre mille existences. Il se répéta plusieurs fois : « Ne vouloir être rien, vouloir devenir tout. »

Ne vouloir être rien... Pas même le mari de la charmante Frédérique ? Non, pas même cela.

Il se représenta les larmes de Frédérique. Avait-il vraiment le droit de la quitter alors que tout dans sa conduite avait donné à croire qu'il l'épouserait, alors que le Pasteur Brion l'avait accueilli comme un fils ? « Le droit ? Y a-t-il des droits en amour ? Après tout, l'aventure fut agréable pour elle aussi bien que pour moi ! Frédérique n'a-t-elle pas toujours compris que le fils du Conseiller Gœthe de Francfort n'épouserait pas une jolie campagnarde ? Mon père y eût-il jamais consenti ? Aurait-elle été heureuse dans un monde si différent du sien ?

— Sophismes ! Si tu trahis, trahis au moins franchement. Le fils du Conseiller Gœthe ne vaut pas mieux que la fille du Pasteur. Ma mère était plus pauvre que Frédérique. Et quant au monde si différent du sien, n'était-elle pas charmante cet hiver quand elle dansait sur les parquets cirés des grands salons de Strasbourg ?

— Tu as raison, mais que faire ? Je ne peux pas... Non, je ne peux pas... L'épouser c'est se limiter. Le premier devoir c'est de développer tout ce qu'on possède, tout ce qu'on peut devenir. Moi je resterai toujours Goethe. Quand je me nomme, je me nomme tout entier. Mes qualités, mes défauts, tout est bon, tout est naturel. J'ai eu raison d'aimer Frédérique puisque je sentais alors ainsi. Si j'éprouve un jour le besoin de la fuir pour me renouveler, je serai Goethe encore en fuyant et tout sera comme cela doit être. »

A ce moment il imagina Frédérique en larmes au bord de la route, et lui-même, à cheval, s'éloignant, tête basse, sans oser se retourner. « Quelle scène pour un Faust », pensa-t-il.

II

Un parchemin scellé de rouge fit de l'étudiant un avocat. Frédérique abandonnée pleura. Le cheval du Docteur Gœthe trotta vers Francfort. Contre des remords assez vifs, le patinage et la philosophie furent des remèdes efficaces. Au printemps, un stage à la Chambre Impériale de Wetzlar parut à M. le Conseiller Gœthe le complément nécessaire des études juridiques de son fils.

Près de ce fantôme pompeux et sordide d'une grande institution judiciaire, les principaux souverains d'Allemagne entretenaient des légations, ce qui créait dans cette ville de province une petite société agréable et oisive. Gœthe, en arrivant à l'auberge du Kronprinz, trouva une table bruyante de jeunes attachés et secrétaires. Dès la première conversation, il reconnut des paysages d'idées familiers.

L'Europe traversait une de ses crises d'inquiétude intellectuelle. Depuis neuf ans ses rois vivaient en paix ; des constitutions surannées conservaient assez de force pour que des révolutions parussent impossibles ; du contraste entre l'ardeur de la jeunesse et la stagnation de la société naissait un sentiment d'impatience, de dégoût, cette mélancolie des époques de transition et de paix, qu'on nommait alors, comme toujours, le mal du siècle. Les jeunes attachés de Wetzlar en souffraient comme tous ceux de leur âge. Grands lecteurs, ils cherchaient dans Rousseau, dans Herder, des directions sentimentales ; en attendant de les avoir trouvées, dans le doute, ils buvaient sec.

Semblable, et pourtant supérieur à eux, le Docteur Gœthe les enchanta. Comme eux, il répétait au tournant de chaque phrase : « Nature... respecter la Nature... Vivre selon la Nature... » Car Nature était le mot-clé de ce temps-

là, comme la Raison l'avait été pour la génération précédente, comme Liberté, puis Sincérité, puis Violence, puis Justice devaient le devenir. Mais pour Gœthe, la Nature était beaucoup plus qu'un mot ; il vivait en elle, il se mêlait à elle, il l'acceptait avec une sorte d'allègre abandon. Tandis que ses nouveaux amis, diplomates et lettrés amateurs s'enfermaient dans leurs bureaux pour feindre au moins de travailler, Gœthe, affichant bravement son mépris de la Cour Impériale, et son ferme dessein de n'apprendre le Droit Public que dans Homère et Pindare, partait chaque matin, un livre sous le bras, vers les belles campagnes qui entourent Wetzlar. Le printemps était ravissant. Les arbres, dans les champs et les prés, semblaient de grands bouquets blancs ou roses. Couché dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, Gœthe se perdait en ces mille petites plantes, en ces insectes, en ce ciel bleu. Après les tourments de Strasbourg, les doutes et les remords de Francfort, une étonnante sérénité, un incroyable enthousiasme s'emparaient de lui.

Il ouvrait son Homère et le côté moderne, humain de ce récit l'enchantait. Ces jeunes filles près de la fontaine, c'était Nausicaa et ses compagnes. Ces pois verts, ce rôti que préparait une femme dans une grande cuisine d'auberge, c'était le repas des prétendants et la cuisine de Pénélope. Les hommes ne changent pas ; les héros ne sont pas des statues de marbre blanc ; ils ont une peau velue, crevassée, des mains gonflées et mobiles. Comme le divin Ulysse, nous voguons en pleine mer, dans une petite barque suspendue au-dessus d'un abîme, et dans la main des Grands Dieux. Que cela paraît à la fois terrible et délicieux quand on est couché sur le dos au milieu des herbes caressantes, les yeux plongeant dans le ciel.

Le soir, à l'auberge du Kronprinz, le grand plaisir de la Table Ronde était maintenant d'entendre le Docteur Gœthe raconter ses découvertes du jour. Tantôt c'était un vers de Pindare, tantôt une église rustique qu'il avait des-

sinée de son mieux, tantôt de beaux tilleuls sur une place de village, des enfants, une jolie fermière. Il avait le don de mettre dans ses récits une ardeur presque ingénue qui rendait les plus petites choses intéressantes. Dès qu'il entrait, le mouvement de la vie semblait devenir plus rapide. De tout autre sans doute on n'eût pas accepté ces conversations bizarres et puissantes, mais comment résister à ce torrent ? Comment ne pas admirer cette force ? « Ah, Gœthe, lui disait un de ces jeunes hommes, comment peut-on ne pas vous aimer ? »

Bientôt, tout Wetzlar désira le connaître. Deux des secrétaires, bien que célibataires, vivaient en marge de la Table Ronde. L'un, le jeune Jérusalem, de la Légation de Brunswick, était un garçon d'une grande beauté, aux yeux bleus très doux, mélancoliques. Il se tenait à l'écart, disait-on, à cause d'un amour malheureux pour la femme d'un de ses collègues. Il vint une ou deux fois voir Gœthe que son pessimisme intéressa. Mais Jérusalem était trop réservé pour qu'une amitié véritable pût se former.

L'autre solitaire était Kestner, de la Légation de Hanovre. Ses camarades, quand ils parlaient de lui, l'appelaient toujours : « Le Fiancé ». Il passait en effet pour être fiancé avec une jeune fille de la ville. Il était extrêmement sérieux et son chef, qui l'estimait, lui laissait, malgré sa jeunesse, de grandes responsabilités. C'était pour cette raison qu'il n'avait pas le temps de venir dîner au Kronprinz. Au début, les éloges que faisaient du nouvel arrivant les « beaux esprits » du monde diplomatique, avaient mis Kestner en méfiance. Mais un jour, comme il se promenait dans la campagne avec un ami, ils trouvèrent Gœthe sous les arbres. La conversation tout de suite fut profonde et après deux ou trois rencontres, Kestner reconnut, lui aussi, qu'il venait de rencontrer un homme remarquable.

Admiré par ceux qui l'entouraient, libre de toute contrainte mondaine ou scolaire, enivré par la beauté de ce

printemps, Gœthe était heureux. Quelquefois un sentiment fugitif nuançait cet enthousiasme comme un frisson léger parcourt un lac tranquille... Frédérique ?... Non, ce n'était pas son souvenir qui traversait l'immobile tiédeur de cette pensée. C'était de nouveau comme une attente anxieuse. Des collines, il regardait Wetzlar, comme jadis, de la Cathédrale, il avait regardé l'Alsace. « Tremblerai-je un jour agréablement en ouvrant une de ces portes ?... Serai-je incapable de lire une strophe sans que mes pensées s'enfuient vers un visage ?... En quittant une jeune femme, le soir au clair de la lune, trouverai-je déjà la nuit trop longue et le matin trop lointain ?... Oui, tout cela viendra, je le sens... Et pourtant, Frédérique... »

Il nota un souvenir : « Au temps où j'étais petit, il m'arriva de planter un cerisier et de le regarder grandir avec délices. Les gelées du printemps firent périr les bourgeons et je dus attendre une autre année pour voir sur mon arbre des cerises mûres. Alors, les oiseaux les mangèrent, puis un voisin trop gourmand... Et pourtant, si jamais je retrouve un jardin, j'y planterai encore un cerisier. »

C'est ainsi que le Docteur Gœthe se promenait sous les arbres en fleurs, tout exalté par ce nouvel amour dont il n'ignorait plus que l'objet.

III

Les jeunes gens des Légations avaient l'habitude, dans la belle saison, d'organiser des bals campagnards. On se donnait rendez-vous dans une auberge de village. Les uns venaient à cheval, les autres amenaient en voiture les danseuses de Wetzlar. Lorsque Gœthe fut pour la première fois invité à une de ces petites fêtes, il fut convenu qu'il irait, avec deux jeunes filles, chercher Fraulein Charlotte Buff, que tout le monde appelait Lotte.

Elle était la fille du vieux M. Buff, intendant de l'Ordre Teutonique et habitait la maison de l'Ordre, aimable gentilhommière blanche ; Gœthe descendit seul de la voiture, passa le portail de pierre, traversa une cour assez seigneuriale et ne voyant personne, entra dans la maison.

Une jeune fille était debout au milieu d'un groupe d'enfants auxquels elle distribuait des tartines. C'était une blonde aux yeux bleus, ses traits n'étaient pas réguliers ; peut-être un juge sévère l'eût-il à peine trouvée jolie. Mais un homme poursuit toute sa vie, au milieu du peuple des femmes, le type qui, pour des raisons mystérieuses, est le seul qui puisse l'émouvoir. Ce qui touchait Gœthe c'était une grâce rustique, une sorte de légèreté dans le familial. Déjà la Frédérique de Strasbourg avait été muse campagnarde. Nausicaa, fille de roi, blanchisseuse, engendrait peut-être en lui cette virginale et diligente lignée.

Ce que la jeune fille dit pendant le voyage, sa sensibilité devant la nature, son plaisir enfantin pendant le bal, l'autorité avec laquelle elle sut occuper ses amis à des petits jeux pendant un orage, achevèrent la conquête du Docteur. A sa joie, il reconnut, à n'en pouvoir douter, qu'il venait de découvrir la femme qu'il aimait depuis quinze jours.

Lotte, elle aussi, vit bien qu'elle plaisait. Elle en fut heureuse. Tous ses amis ne parlaient que de cette intelligence admirable. Elle fut coquette comme seules les femmes honnêtes savent l'être, c'est-à-dire dangereusement.

Plus avant dans la soirée, Kestner qui avait été, comme toujours, retenu après les autres par son travail (il était méticuleux, faisait un brouillon pour chaque lettre et ne laissait jamais partir le courrier de Hanovre sans avoir tout relu avant de signer) Kestner vint rejoindre à cheval ses amis et par son attitude, par celle de la jeune fille, Gœthe comprit que Lotte Buff était la fameuse fiancée. Cette découverte lui donna un assez vif mouvement de déception, mais il était maître de lui et continua sans aucune gêne à danser, à s'amuser et à divertir les autres.

On ne se sépara qu'au lever du soleil. Gœthe reconduisit en silence ses trois compagnes à travers une forêt vaporeuse et des champs rafraîchis par l'orage. Seuls, Charlotte et lui ne dormaient pas.

— De grâce, lui dit-elle, ne vous gênez pas pour moi.

— Tant que je vois ces yeux ouverts, répondit-il en la regardant, je ne puis fermer les miens.

A partir de ce moment ils ne dirent plus un mot. Quand Gœthe faisait un mouvement, il effleurait les genoux tièdes de la jeune fille et cet imperceptible contact lui donnait un des plaisirs les plus vifs qu'il eût connus. La beauté de la lumière matinale, le sommeil un peu ridicule de leurs compagnes, leur étonnant bonheur commun créaient entre eux une douce complicité.

« Je l'aime, pensait Gœthe, cela est certain. Mais comment est-ce possible ? En ce moment à Sesenheim... Eh bien ?... Un amour se fane, un autre fleurit. C'est ainsi que procède la nature... Mais elle est la fiancée de Kestner, qu'ai-je à espérer ?... Ai-je besoin d'espérer ?... La revoir, la regarder vivre au milieu de ses enfants, dans sa maison, parler avec elle, écouter son rire... C'est assez... Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Qui le sait, et pourquoi chercher à prévoir les conséquences d'une action ?... Il faut vivre comme le ruisseau coule. »

Quand enfin la voiture s'arrêta devant la maison Teutonique encore endormie dans le matin gris, il était tout engourdi de bonheur.

IV

Le lendemain, il vint prendre des nouvelles de Nausicaa et fit la connaissance d'Alcinoüs. Le vieux M. Buff était veuf depuis un an ; il avait onze enfants sur lesquels Lotte régnait avec une aimable fermeté. Gœthe, dès sa première visite, conquit naturellement tout de suite le vieillard et les

enfants. Il raconta des histoires. Il inventa des jeux nouveaux. Il y avait dans tout ce qu'il disait ou faisait quelque chose de jeune, d'entraînant, qui était irrésistible.

Quand il partit, toute la petite bande le supplia de revenir vite. Un sourire de Lotte confirma l'invitation. Gœthe réapparut dès le lendemain. Rien ne le retenait dans un bureau, il ne trouvait plus de bonheur que dans la présence de Lotte et n'était pas homme à refuser un bonheur au moment où il pouvait le cueillir. On le revit le matin, le soir. En quelques jours, il devint l'hôte permanent de cette maison.

C'était vraiment un charmant spectacle que de regarder vivre Charlotte. Gœthe retrouvait exactement en elle ce qu'il avait tant aimé en Frédérique : une activité pratique par son objet et poétique par une aisance légère dans l'action. Elle travaillait du matin au soir. Elle lavait les petits, les habillait, les faisait jouer, tout en surveillant les études des grands avec beaucoup de bon sens et de modestie. Elle emmenait Gœthe cueillir des fruits dans le verger, l'employait à écosser des pois ou à nettoyer des haricots. Quant le soir tombait, toute la famille se réunissait au salon et là, sur l'ordre de Charlotte qui ne laissait jamais un ami sans emploi utile, Gœthe accordait le clavecin.

Lotte n'était pas sentimentale. Elle était sensible mais trop occupée pour avoir le loisir ou le désir de jouer avec ses sentiments. Ses conversations avec Gœthe étaient intéressantes et sérieuses. Il lui parlait de sa vie, de ses croyances religieuses, quelquefois aussi d'Homère, de Shakespeare. Elle était assez intelligente pour apprécier la qualité du compagnon qui s'attachait à sa vie quotidienne. Elle sentait dans tout ce qu'il disait de l'émotion, peut-être de l'amour. Cela lui était agréable sans l'inquiéter. Elle savait que son propre cœur restait calme.

Le « Fiancé », lui, était un peu triste. Sa fidélité à ses devoirs de diplomate l'éloignait presque tout le jour. Quand

il arrivait chez Lotte, il voyait, sur la terrasse, Gœthe assis aux pieds de la jeune fille et tenant un écheveau de laine ou bien il les trouvait dans un coin du jardin qui choisissaient des fleurs pour un bouquet. Ils l'accueillaient avec beaucoup de chaleur et continuaient aussitôt avec lui la conversation commencée sans que jamais un silence honteux fût produit par son arrivée. Pourtant, Kestner devinait que Gœthe n'était pas très heureux de le voir. Lui-même aurait préféré rester seul avec Charlotte et l'autre, fort d'une invitation permanente, ne se hâtait pas de s'en aller. Etant tous deux philosophes et de bonne compagnie, ils ne laissaient rien paraître de ces sentiments un peu pénibles, mais chacun d'eux savait à quoi s'en tenir.

Kestner était d'autant plus effrayé qu'il était modeste. Il admirait beaucoup son rival ; il le trouvait beau, spirituel. Et puis, ce qui était pire, Gœthe avait des loisirs, et c'est une si grande force auprès de ces éternelles solitaires que d'être toujours prêt à les délivrer de leur esprit inquiet et exigeant.

Le « Fiancé » eût été plus rassuré s'il avait pu connaître les pensées les plus intimes de son rival. Dès le premier jour, celui-ci avait compris qu'il ne serait pas aimé. Une femme du caractère de Lotte ne sacrifie pas un Kestner à un Gœthe. Il était sûr de plaire ; c'était beaucoup. D'ailleurs, qu'aurait-il pu demander ? L'épouser ? C'était sans doute la certitude du bonheur. Mais il n'enviait pas ce bonheur-là. Non, il était satisfait ainsi. S'asseoir aux pieds de Charlotte, la voir jouer avec ses jeunes frères, attendre d'elle un sourire quand il lui avait rendu un service ou quand il avait dit une phrase qu'elle aimait, recevoir une petite tape, légère comme une caresse, quand il avait osé un compliment trop direct, il trouvait dans cette vie monotone et limitée un contentement infini.

Le printemps était tiède ; on vivait au jardin. Tous les incidents de ces calmes et pures amours formaient dans le journal de Gœthe comme de petites scènes d'idylle. Il

construisait. Non sans doute le grand édifice, la Cathédrale, mais de charmants petits temples grecs dans une belle campagne. Qu'adviendrait-il de tout cela ? Il ne voulait pas y penser. Il acceptait de plus en plus ses actes comme des phénomènes naturels.

Les soirées devenaient très douces. Quand Kestner arrivait, les trois amis allaient ensemble s'asseoir sur la terrasse et parlaient fort tard dans la nuit. Parfois, ils se promenaient au clair de lune au milieu des champs et des vergers. Ils avaient atteint à la qualité de confidence parfaite qui donne tant de charme à la conversation. Aucun sujet ne leur paraissait ridicule. Ils avaient les uns pour les autres cette affection, cette estime mutuelle qui, seules, permettent la naïveté.

C'était surtout Gœthe qui parlait. Kestner et Lotte jouissaient de l'extraordinaire brillant de cet esprit. Il décrivait ses amis de Francfort, Mlle de Klettenberg, le docteur Metz, homme étrange, au regard malin, à la parole caressante, qui cherchait des remèdes dans les livres mystiques. Il racontait comment, avec lui, il avait lu les alchimistes et peuplé l'univers de sylphes, d'ondines et de salamandres. Longtemps, il avait aimé les piétistes. Ils lui paraissaient plus sensibles que d'autres à la religion personnelle, moins attachés à de vaines pratiques. Puis il s'en était lassé : « Ce sont des gens d'intelligence médiocre qui s'imaginent qu'il n'y a rien en dehors de la religion parce qu'ils ignorent tout le reste. Ils sont intolérants ; ils veulent façonner le nez des autres sur le leur. »

Gœthe croyait, lui, que la vérité ne pouvait être dans la notion d'un Dieu extérieur à l'homme : « Croire à la présence perpétuelle de Dieu à côté de soi ! Mais comme cela doit être gênant. Moi, il me semble que ce serait comme si j'avais toujours le Grand Electeur à côté de moi ! Je crois à la présence de Dieu en moi. »

La religion est, après l'amour, le sujet favori des femmes. Lotte suivait ces conversations avec un intérêt très vif.

Souvent, après avoir conduit leur amie chez elle, Gœthe et Kestner erraient encore longtemps dans les rues désertes de Wetzlar. La lune découpait des ombres dures. Vers deux heures du matin, Gœthe, assis sur le haut d'un mur, déclamait les poèmes les plus fous. Quelquefois, ils entendaient un bruit de pas et au bout d'un instant, voyaient passer le jeune Jérusalem, qui se promenait seul, lentement, la tête penchée.

— Ah ! disait Gœthe... l'Amoureux !

Et il éclatait de rire.

V

Le printemps fit place à l'été et la tendresse au désir. Lotte était trop aimable, Gœthe trop jeune. Parfois, en se promenant dans les allées étroites du jardin, leurs corps se frôlaient un instant. Parfois, en débrouillant un écheveau, en cueillant une fleur, leurs mains se rencontraient. Le souvenir de tels moments tenait Gœthe éveillé pendant des nuits entières. Il avait grand'peine à attendre le matin qui, seul, lui permettait de revoir Charlotte. Il retrouvait dans leurs moindres nuances les émotions éprouvées jadis auprès de Frédérique et ce retour des saisons du cœur le rendait mécontent de lui-même.

« Le second amour détruit l'essence de ce sentiment qui est l'idée de l'Eternel, de l'Infini ». Puisque cela aussi devait recommencer, la vie de l'homme n'était qu'une comédie d'une mortelle monotonie.

Avec les lourdes journées d'août qui rendaient impossibles les petites besognes actives et le laissaient de longues heures aux pieds de Charlotte, il devint plus entreprenant. Un jour, il lui prit un baiser. Fiancée impeccable, elle avertit Kestner.

C'était une situation difficile pour le tendre et grave Secrétaire. Une phrase imprudente, des reproches sur la

coquetterie inconsciente de Lotte et tout aurait pu être perdu. Mais Kestner sut montrer cette suprême habileté qu'est chez un amant la délicatesse. Il affirma simplement sa confiance en Charlotte et lui laissa le soin, comme elle le demandait, de ramener Gœthe dans les chemins convenus. Le soir, elle pria le Docteur de rester après Kestner et lui dit qu'il ne devait pas se tromper sur ses sentiments, qu'elle aimait toujours son fiancé, qu'elle n'aimerait jamais un autre homme. Kestner vit Gœthe le rejoindre, la tête basse, assez triste et il se sentit très heureux, très bon et très compatissant.

Une étrange et douce connivence unit alors les trois amis. A l'exemple de Gœthe, qui disait tout, Kestner et Charlotte prirent l'habitude de découvrir leurs sentiments avec une grande liberté. L'amour de Gœthe pour Lotte fut, le soir sur la terrasse, le sujet de longues et agréables conversations. Ils en parlaient comme d'un phénomène naturel, à la fois dangereux et intéressant. Le jour de naissance de Gœthe était le même que celui de Kestner. Ils échangèrent des cadeaux. Celui de Kestner à Gœthe fut un petit Homère de poche ; celui de Lotte fut le ruban rose qu'elle portait au sein le jour de leur première rencontre.

Kestner avait pensé à se sacrifier. Il ne le dit pas aux deux autres, mais nota ses scrupules dans son journal intime. Gœthe était plus jeune que lui, plus beau, plus brillant. Peut-être rendrait-il Lotte plus heureuse. Mais Lotte elle-même l'avait rassuré en lui disant qu'elle le préférait et que Gœthe, avec ses qualités éclatantes, n'était guère fait pour être un mari. Et puis, sans doute, le courage aurait-il manqué à Kestner qui était très épris.

Gœthe, lui, sous ses dehors gais et naturels, souffrait. La fermeté du jugement de Lotte, la netteté de son choix blessaient son amour-propre. La perpétuelle tentation, qu'apportait la vie en commun, avivait ses désirs. Il avait des mouvements de passion violente, pendant lesquels,

devant Kestner indulgent, il saisissait les mains de Charlotte et les embrassait en pleurant.

Mais, dans les pires moments de désespoir, il savait qu'au-dessous de cette zone de sincère tristesse, dormaient des couches profondes de sérénité où il pourrait un jour trouver refuge. Tel un homme qui, exposé à l'orage, n'ignore pas que le soleil brille au-dessus des nuages et possède le moyen de gagner cette région épargnée, Gœthe torturé pressentait que bientôt il dominerait son malheur et goûterait peut-être à décrire celui-ci comme un âcre et sombre plaisir.

*
* *

Les soirs devinrent plus courts et plus frais. Les roses de septembre s'effeuillèrent. Le diabolique ami de Gœthe, le brillant Merck vint à Wetzlar ; Charlotte lui fut présentée. Il la jugea charmante, mais se garda de le dire à Gœthe. Avec une moue d'indifférence, il conseilla le départ, d'autres amours. Le Docteur, un peu dépité, pensa que le temps était venu de s'arracher à une vaine et languissante volonté. L'homme trouvait encore le même bonheur à vivre dans l'ombre de Charlotte, à sentir dans la nuit le frôlement de sa robe, à obtenir d'elle de minuscules preuves d'affection arrachées à la vigilance muette de Kestner ; l'artiste était saturé de ces émotions monotones. Il avait tiré de ce séjour un enrichissement spirituel ; il avait fait collection de beaux paysages imprégnés de sentiment ; la veine était épuisée, la récolte faite, il fallait partir.

« Faut-il vraiment partir ? Mon âme tourne comme la girouette au bout du clocher. Le monde est si beau ; heureux qui saurait en jouir sans penser davantage. Souvent je m'irrite d'en être incapable et je me fais de savants discours sur l'art de goûter le présent... »

Mais le monde l'appelait, le monde aux promesses infi-

nies. « Ne vouloir être rien, vouloir devenir tout. » Il avait son œuvre à faire, sa cathédrale à bâtir. Que serait-elle ? Cela restait mystérieux, enveloppé dans les brumes de l'avenir. C'était pourtant à cette image confuse qu'il allait sacrifier des joies certaines. Il s'imposa de choisir le jour de son départ et, sûr de sa volonté, put s'abandonner à sa passion avec une délectable fureur.

Il avait donné rendez-vous à ses amis au jardin après le dîner ; il les attendait sous les marronniers de la terrasse. Ils allaient venir, affectueux et gais ; ils traiteraient cette soirée comme une soirée ordinaire. Mais ce soir était le dernier soir. Le Maître des Evénements, le Docteur Gœthe, l'avait décidé ; rien ne pouvait changer son arrêt. Le départ était douloureux, mais il était agréable de trouver en soi la force de partir.

Il avait hérité de sa mère une horreur si vive des scènes, qu'il ne pouvait supporter l'idée des adieux formels. Il voulait passer cette dernière soirée avec ses amis dans une calme et mélancolique gaîté. Il goûtait par avance le pathétique de cette conversation où deux des interlocuteurs, ignorant la situation véritable, allaient inconsciemment blesser le troisième, seul vulnérable parce que seul informé.

Il se laissait aller depuis quelque temps à ces pensées quand il entendit sur le sable les pas de Charlotte et de Kestner. Il courut au-devant d'eux et baisa la main de Lotte. Ils marchèrent jusqu'à un sombre cabinet de verdure qui formait l'extrémité de la charmille et s'assirent dans l'obscurité. Le jardin, sous la pâle lumière de la lune, était un spectacle si beau qu'ils restèrent longtemps silencieux. Puis Charlotte dit : « Jamais je ne me promène au clair de lune sans penser à la mort... Je crois que nous renaîtrons... Mais, Gœthe, nous retrouverons-nous ?... Nous reconnaîtrons-nous ?... Qu'en pensez-vous ?...

— Que dites-vous, Charlotte ? répondit-il bouleversé. Nous nous retrouverons. En cette vie ou en l'autre nous nous retrouverons !...

— Les amis que nous avons perdus, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous ? Sentent-ils tout ce que nous éprouvons en pensant à eux ? L'image de ma mère est toujours devant mes yeux lorsque le soir je suis assise tranquillement au milieu de ses enfants, au milieu de nos enfants et qu'ils sont là autour de moi comme s'ils étaient autour d'elle..., »

Elle parla ainsi longtemps d'une voix douce et triste, toute semblable à cette nuit. Gœthe pensait que peut-être un étrange pressentiment avait fait adopter par Charlotte ce ton mélancolique qui était peu dans sa manière. Il sentait ses yeux se mouiller, l'émotion qu'il avait voulu éviter le gagnait. Malgré la présence de Kestner, il prit la main de Charlotte. C'était le dernier jour. Qu'importait ?

— Il faut rentrer, dit-elle tendrement, il est temps,

Elle voulut retirer sa main, il la retint avec force.

— Convenons, dit Kestner vivement, convenons que le premier de nous trois qui mourra, donnera aux deux survivants des nouvelles de l'autre monde.

— Nous nous retrouverons, dit Gœthe : sous quelque forme que ce puisse être, nous nous rencontrerons... Adieu Charlotte... Adieu Kestner ; nous nous reverrons.

— Demain, je pense, dit-elle en souriant.

Elle se leva et partit avec son fiancé vers la maison. Gœthe vit encore pendant quelques secondes la robe blanche brillant dans l'ombre des tilleuls, puis tout disparut.

Après le départ de Kestner, le Docteur erra quelque temps seul dans la ruelle d'où l'on apercevait la façade de la maison. Il vit s'allumer une fenêtre ; c'était la chambre de Lotte. Un peu plus tard, la fenêtre redevint noire. Charlotte dormait. Elle ne savait rien. Le romancier fut satisfait.

*
* *

Le lendemain, quand Kestner rentra chez lui, il trouva une lettre de Gœthe : « Il est parti, Kestner ; au moment

où tu recevras ce billet, il sera parti. Remets à Lotte la note incluse. J'étais très ferme, mais votre conversation d'hier m'a déchiré. Je ne peux rien vous dire en ce moment. Si j'étais resté près de vous un instant de plus, je n'y aurais pas tenu. Maintenant je suis seul et demain je pars. Oh ! ma pauvre tête !

« Lotte, j'espère bien revenir, mais Dieu sait quand. Lotte, qu'éprouvait mon cœur quand tu parlais, sachant que je te voyais pour la dernière fois ?... Il est parti... Quel esprit vous dirigea vers un tel sujet ?... Je suis maintenant seul et je puis pleurer. Je vous laisse heureux et ne quitte pas vos cœurs. Je vous reverrai, mais demain c'est jamais. Dites à mes gamins : Il est parti... Je ne puis continuer. »

Kestner porta cette lettre à Lotte au commencement de l'après-midi. Tous les enfants de la maison répétèrent tristement : « Le Docteur Gœthe est parti. »

Lotte était triste et tandis qu'elle lisait, des larmes montèrent à ses yeux. « Il vaut mieux qu'il soit parti », dit-elle.

Kestner et elle ne purent parler que de lui.

Des visiteurs vinrent, qui s'étonnèrent du départ précipité de Gœthe et blâmèrent son impolitesse. Kestner le défendit avec beaucoup de chaleur.

VI

Tandis que ses amis, émus, lisaient et relisaient ses lettres, le plaignaient, imaginaient avec une compassion inquiète ce qu'allait être sa triste solitude, Gœthe descendait à pied, allègrement, la jolie vallée de la Lahn. Il allait à Coblentz où Merck devait venir le rejoindre chez Madame de la Roche.

Dans le lointain, une vaporeuse chaîne de montagnes, au-dessus de lui, les sommets blanchis des rochers, à ses

pieds, au fond d'une gorge sombre, une rivière coulant sous un dôme d'osiers, formaient un paysage agréablement triste.

La fierté d'avoir rompu l'enchantement de Wetzlar tempérait la mélancolie de souvenirs encore vifs. Tantôt pensant à l'aventure qu'il venait de vivre, il se disait : « N'en pourrait-on faire une élégie ?... Peut-être une idylle ? » Tantôt il se demandait si sa vocation n'était pas plutôt de dessiner et de peindre des paysages comme celui qu'il traversait en ce moment. « Allons, pensa-t-il, je vais jeter à la rivière mon beau couteau de poche ; si je le vois tomber dans l'eau, je serai peintre ; si les osiers me dérobent la vue de sa chute, je renonce pour toujours au dessin. »

Il ne vit pas le couteau plonger, mais il aperçut le jaillissement de l'eau et l'oracle lui parut ambigu. Il ajourna sa décision.

Il marcha jusqu'à Ems, puis descendit le Rhin en bateau et arriva chez Madame de la Roche. Il y fut reçu de façon charmante. Le Conseiller de la Roche était un homme du monde, grand lecteur de Voltaire, sceptique et cynique. Sa femme était donc sentimentale. Elle avait publié un roman, elle recevait les gens de lettres et avait fait de sa maison, malgré son mari, contre lui peut-être, le rendez-vous des Apôtres du Cœur.

Gœthe s'intéressa surtout aux yeux noirs de Maximiliane de la Roche, belle jeune fille de seize ans, intelligente et précoce. Il fit avec elle de grandes promenades dans la campagne, parla de Dieu et du Diable, de la nature et du cœur, de Rousseau, de Goldsmith, enfin fit sa roue magnifiquement, comme si Lotte n'eût jamais existé. Et même le souvenir de Lotte donnait du piquant à l'amitié nouvelle. « C'est une sensation bien agréable, notait-il, que d'entendre résonner dans son cœur, les premiers accents d'un amour naissant, avant que l'écho du dernier soupir d'un amour expiré se soit entièrement perdu dans le vague.

Ainsi, détournant ses regards du soleil couchant, on aime à voir la lune monter sur l'horizon opposé. »

Mais bientôt, il fallut revenir à Francfort.

*
* *

Le retour à la maison paternelle, après un échec, apporte toujours un double sentiment de refuge et de découragement. L'oiseau a essayé de s'envoler ; il a dû replier ses ailes ; accroché au nid, il garde la nostalgie de l'air libre où il n'a pu se soutenir. L'enfant échappe aux difficultés d'un monde exigeant et hostile ; il se replonge dans le milieu familial qui heurte naturellement moins que tout autre des habitudes que lui-même a formées ; il y retrouve la monotonie des sensations trop connues, l'affreux esclavage de la famille.

Pour celui qui vient, par le voyage, d'acquérir le sens du relatif, il est surprenant de retrouver les siens toujours occupés par d'anciennes et vaines querelles. Gœthe entendit de nouveau chez lui les phrases mémes qui avaient irrité son enfance ; sa sœur Cornélie se plaignit de son père, sa mère se plaignit de Cornélie, et le Conseiller Gœthe, d'humeur peu commode, voulut tout de suite ramener à l'étude de ses dossiers d'avocat un fils qui, la tête pleine de personnages à demi créés, ne pouvait penser au monde réel.

Gœthe ayant horreur de la tristesse et se sentant gagné par elle, décida que sa seule chance de salut était d'entreprendre aussitôt un grand travail littéraire. Le difficile était de choisir. Il pensait toujours à un Faust, peut-être à un Prométhée, peut-être aussi à un César. Mais après avoir esquissé plusieurs plans, écrit quelques vers, raturé, déchiré, il reconnut qu'il ne faisait rien de bon ; entre lui et son travail s'interposait toujours une image, celle de Lotte.

Ses lèvres conservaient le goût du seul baiser qu'il

avait eu d'elle, ses mains le contact de cette main ferme, douce, son oreille, le son de cette voix énergique et gaie. Maintenant qu'il était loin d'elle, il découvrait qu'elle était tout pour lui. Dès qu'il s'asseyait à sa table, son esprit partait en rêveries pénibles et vaines. Il essayait, comme on fait toujours, de reconstruire le passé. Si Lotte n'avait pas été fiancée... Si Kestner avait été moins estimable et moins bon... Si lui-même avait été moins honnête... S'il avait eu le courage de rester... Ou celui de disparaître tout à fait et d'anéantir avec son esprit les images qui le tourmentaient...

Il avait suspendu au-dessus de son lit une silhouette de Lotte, découpée dans du papier noir par un artiste forain et regardait cette image avec une sorte de dévotion maniaque. Chaque soir, avant de se coucher, il l'embrassait et lui disait : « Lotte, tu permets que je prenne une de tes épingles ? » Souvent, quand le soir tombait, il s'asseyait devant le portrait et avait à mi-voix de longues conversations avec son amie perdue. Ces actions, naturelles et spontanées quand il les avait faites pour la première fois, étaient devenues au bout de quelques jours des rites vides et tristes, mais il trouvait dans leur accomplissement un apaisement à son inquiétude. Cette découpure médiocre, et même ridicule, était devenue pour lui comme un autel.

Presque chaque jour il écrivait à Kestner et le chargeait de tendres messages pour Charlotte. Il avait conservé, pour parler de ses amours, ce ton mi-plaisant, mi-tragique qu'il avait adopté à Wetzlar parce que c'était le seul qui lui permît de dire, sans offenser Kestner, les sentiments qui l'agitaient.

« Nous avons parlé, lui écrivait-il, de ce qui peut se passer au-dessus des nuages. Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'il faut que le Seigneur notre Dieu soit un homme bien froid pour vous laisser Lotte. »

Et un autre jour : « Lotte n'a pas rêvé de moi ? Je prends cela très mal, je veux qu'elle rêve de moi cette nuit même et qu'elle ne vous en dise rien. »

Quelquefois le dépit et l'orgueil l'emportaient : « Je n'écrirai plus avant de pouvoir dire à Lotte que je suis aimé par une autre, très aimé. »

Après quelques essais, il dut reconnaître qu'il lui serait impossible de se remettre au travail sur les sujets anciens de sa curiosité avant d'avoir expulsé de son esprit cette idée fixe. Ecrire sur Lotte, écrire une œuvre dont Lotte serait l'héroïne, c'était maintenant la seule besogne dont il se sentît capable.

Mais bien qu'il eût des matériaux nombreux, son journal, ses souvenirs, ses sentiments même demeurés si vifs, il rencontrait d'immenses difficultés. Le sujet était bien mince : un jeune homme arrive dans une ville, il aime une femme qui n'est pas libre, il recule devant les difficultés de la situation. Est-ce un livre ? Pourquoi le héros partait-il ? Toutes les lectrices l'en blâmeraient. S'il avait vraiment aimé, il serait resté. Dans l'aventure réelle, Gœthe était parti parce que l'appel de son art, la volonté de créer, avaient été plus forts que son amour. Mais qui, hors les artistes, comprendrait ce mouvement. Plus il y pensait, plus le thème lui paraissait banal et insuffisant, plus il sentait combien il serait incapable de le transposer, plus sa lassitude et son dégoût de tout travail littéraire grandissaient.

Au milieu de novembre, Kestner lui fit connaître une nouvelle très surprenante. Le jeune Jérusalem, ce beau garçon mélancolique qui se promenait si souvent au clair de lune en frac bleu et gilet jaune et qu'on appelait en riant « l'Amoureux », venait de se tuer d'un coup de pistolet.

« Le malheureux Jérusalem ! répondit Gœthe. La nouvelle a été pour moi terrible, inattendue... Les hommes qui ne jouissent de rien parce qu'ils ont dans le cœur la balle de la vanité et le goût des idoles, ceux-là sont coupables de ce malheur et de notre malheur à tous. Que le diable les emporte, mes amis ! Le pauvre jeune homme...

Quand je revenais de promenade et que je le rencontrais au clair de lune, je disais : « Il est amoureux » et Lotte doit se souvenir que je riais... J'ai très peu parlé avec lui. En partant, j'ai emporté un de ses livres que je garderai, avec son souvenir, aussi longtemps que je vivrai. »

Les événements de la vie d'autrui procuraient toujours à Gœthe une émotion sincère quand ils représentaient des fragments possibles et non réalisés de sa propre existence. Il s'attacha à l'histoire de Jérusalem avec une curiosité presque morbide. Il sentait bien que lui-même, s'il avait été un peu différent et si certains éléments avaient manqué dans la composition de son intelligence, il eût incliné vers un tel désespoir. Mais il s'y intéressa surtout parce que sa première pensée, en l'apprenant, avait été : « Je tiens mon dénouement. » Oui, le héros de son idylle pouvait, devait se suicider. La mort, et elle seule, apportait l'élément de grandeur tragique qui avait manqué à son aventure.

Il demanda à Kestner de lui adresser un récit complet de tout ce qu'il pourrait apprendre sur cette affaire, et Kestner le fit, non sans talent.

VIII

Avec son propre journal de Wetzlar et le récit de la mort de Jérusalem, Gœthe possédait certainement le commencement et la fin d'un beau livre. Ces deux récits étaient vrais. Il suffisait, pour être émouvant, de les transcrire avec naturel. On y sentirait la passion la plus sincère et la plus vive. Le rôle de l'imagination serait réduit à peu comme il le souhaitait toujours. Il avait confiance ; il aimait son sujet. Pourtant, impuissant à se mettre au travail, il poursuivait encore ses rêveries.

Il avait toujours eu besoin, pour écrire, d'une brève illumination où, comme à la lueur d'un éclair, il apercevait brusquement l'œuvre entière sans avoir le temps de dis-

tinguer les détails. Or, cette fois, « l'aperçu » manquait. Ses amours avec Lotte ? La mort de son ami ? Oui, sans doute. Mais empruntés à deux séries différentes des combinaisons du Destin, ces deux épisodes ne s'emboîtaient pas. Dans les caractères des personnages du journal, rien ne permettait d'admettre le drame du dénouement. La bonté sans jalousie de Kestner, la saine simplicité de Lotte, sa gaîté, l'inattaquable bonheur et la curiosité de Gœthe, de tels traits rendaient le suicide du héros impossible. Il cherchait en vain à se représenter ce qu'avaient pu être les scènes entre Madame Herd et Jérusalem, et les dernières méditations de celui-ci. Il fallait remodeler les caractères, tresser une autre chaîne d'événements. Mais les événements sont étrangement liés. Dès qu'on en touche un seul, tout un groupe s'écroule. Il semble que la vérité soit une et que, si on la déplace un peu, même par mouvements délicats et prudents, une infinité de possibles se disputent alors l'esprit.

De nouveau Gœthe ne pouvait trouver le calme. Un peuple monstrueux de projets et de plans rampait dans son cerveau fatigué. Parfois, il croyait entrevoir des formes vagues et belles, mais elles s'évanouissaient aussitôt. Comme la femme enceinte obsédée par son ventre, il cherchait en vain une position de repos.

Pour avoir des détails sur le drame, il fit le voyage de Wetzlar. Il vit la maison où le jeune homme s'était tué, les pistolets, le fauteuil, le lit. Il passa quelques heures avec Charlotte. Le bonheur des fiancés paraissait complet. Le souvenir même des soirées de jadis semblait être absent de cette vie si calme et si bien réglée. Gœthe se sentit très malheureux, très seul. Son amour se réveilla. Assis sur le canapé de la maison Teutonique, regardant Lotte paisible et fraîche, il se dit : « Jérusalem a eu raison. Et moi aussi, je pourrais peut-être... » Mais Gœthe resta Gœthe, et revint tranquillement à Francfort.

La maison lui parut plus triste que jamais. Le moment

du mariage de Kestner approchait. Le soir, dans sa chambre solitaire, « dans son lit stérile », Gœthe imaginait Charlotte dans la chambre conjugale, en camisole rayée de bleu, coiffée pour la nuit, ravissante et chaste. Le désir, la jalousie le tenaient douloureusement éveillé. Pour vivre, l'homme a besoin de contempler en avant de lui un point brillant vers lequel il marche. Mais que lui restait-il à espérer ? Il se voyait condamné à vivre, petit avocat ou fonctionnaire, dans cette ville dont la médiocre bourgeoisie détesterait toujours sa fantaisie. Son esprit, qu'il savait capable de créer, s'épuiserait à rédiger des rapports ou de sottes plaidoiries. Sans modestie, mais non sans raison, il pensait : « Je vais vivre ici comme un géant enchaîné par des nains... » Il se voyait enterré vivant. Tous les compagnons de sa jeunesse le quittaient l'un après l'autre. Sa sœur Cornélie allait se marier. Son mari Merck partait pour Berlin. Bientôt, Charlotte et son mari s'éloigneraient à leur tour de Wetzlar. « Et moi je reste seul. Si je ne prends femme ou ne me pends, dites que j'aime bien la vie », écrivait-il aux Kestner, et un peu plus tard : « J'erre dans des déserts où il n'y a point d'eau ».

Il en venait à penser que la cause des suicides doit être souvent le besoin qu'éprouve un homme, menant une vie monotone et triste, de s'étonner lui-même et presque de se divertir par une action extraordinaire. « L'amour de la vie, pensait-il, dépend de l'intérêt qu'on prend au retour régulier du jour et de la nuit, des saisons, et des plaisirs que nous offrent ces retours. Quand cet intérêt cesse, on ne voit plus dans la vie qu'un fardeau pénible. Un Anglais s'est pendu pour ne pas être obligé de s'habiller et de se déshabiller tous les jours. J'ai entendu un jardinier s'écrier avec ennui : « Me faudra-t-il toujours voir ces sombres nuages passer de l'Ouest à l'Est ?... » Symptôme de ce dégoût de la vie qui, chez les personnes pensives, est plus fréquent qu'on ne le croit... Pour moi-même si j'y pense froidement, qu'est-ce que la vie peut me donner encore ?

Une autre Frédérique que j'abandonnerai ? Une autre Lotte qui m'oubliera ? Une sotte carrière d'avocat à Francfort ?... Certes, il serait naturel et courageux de renoncer volontairement à ces belles choses.

« Et pourtant quand on réfléchit sur les modes de suicide, on voit qu'il est tellement contraire à la nature de l'homme de se retrancher du nombre des vivants, que pour arriver au résultat, il a recours à des mécanismes. Si Ajax se perce de son épée, c'est la pesanteur de son corps qui lui rend ce dernier service ; les armes à feu nous tuent par un geste détourné... Le seul suicide authentique, c'est celui de l'Empereur Othon s'enfonçant lui-même un poignard dans le cœur. »

Pendant quelques soirs en se couchant, il plaça près de lui un poignard. Avant d'éteindre la lumière il essayait d'enfoncer la pointe dans sa poitrine. Mais il ne put arriver à se faire la plus légère des blessures. Le corps trahissait l'esprit. « Allons ! pensa-t-il, c'est qu'au fond, je désire vivre. »

Et quand, s'interrogeant bien sincèrement, en essayant d'écarter les phrases toutes faites, les fantômes qui flottent, inconsistants, au-dessus de la pensée véritable, il cherchait les raisons pour lesquelles, malgré tout, il désirait vivre, il trouvait d'abord le plaisir, toujours renouvelé pour lui, de l'admirable spectacle du monde, la divine curiosité, puis la certitude mélancolique et douce de la naissance prochaine d'un nouvel amour, enfin l'instinct plus obscur, mais irrésistible, de veiller sur l'œuvre encore mystérieuse qui se formait en lui, il le sentait, avec une implacable lenteur. « Soyez contents, écrivait-il à ses amis de Wetzlar, je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous. Il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a chez les amoureux. »

*
* *

Quand le moment du mariage de Charlotte approcha, il demanda la faveur d'acheter lui-même l'anneau nuptial. Il trouvait à irriter cette plaie comme une étrange volupté. Résolu à peindre sa tristesse, il la voulait désespérée. Gœthe, modèle de Gœthe, posait de son mieux.

Le matin du mariage, Kestner lui écrivit une lettre affectueuse. Comme Gœthe l'avait demandé, le bouquet de la mariée lui fut envoyé ; il le mit à son chapeau pour la promenade du dimanche. Il avait décidé de décrocher le jour du Vendredi Saint la silhouette de Lotte, de faire un tombeau dans le jardin et de l'enterrer solennellement. Le jour venu, cette cérémonie lui parut un peu ridicule et il y renonça. La silhouette noire et blanche veillait maintenant sur un sommeil paisible. Les Kestner étaient partis pour Hanovre. Ne sachant rien de leur vie dans ce monde nouveau, Gœthe ne pouvait l'imaginer. Chez lui, la douleur comme l'amour avait besoin d'images pour durer. N'avait-il pas laissé passer le moment favorable pour fixer des sentiments si fragiles ?

IX

Il était resté en correspondance sentimentale avec cette charmante Maximiliane de la Roche, de qui les yeux noirs, après Wetzlar, l'avaient tant aidé à se consoler. Un jour, il apprit qu'elle épousait un épicier en gros de Francfort, Peter Anton Brentano, veuf avec cinq enfants, et de quinze ans plus âgé qu'elle. « Beau ! très beau ! écrivit Gœthe à Kestner, la chère Max de la Roche épouse un notable commerçant ! » Sans doute le sceptique M. de la Roche avait-il jugé une grande fortune et une nombreuse famille préférables à la jeunesse du cœur.

Gœthe plaignit beaucoup la pauvre Max qui allait abandonner pour une sombre maison de Francfort un des coins

les plus charmants du monde, et le cercle si cultivé de sa mère pour une société de marchands enrichis. Cependant, il fut ravi de voir se rapprocher de lui une personne aussi agréable.

Dès qu'il sut son arrivée à Francfort, il courut chez elle, employa tous ses moyens de conquête pour séduire les cinq enfants du veuf et, naturellement, réussit en un quart d'heure à se rendre à tout jamais indispensable. Quand Gœthe voulait plaire, personne ne résistait. Brentano lui-même, flatté par la présence chez lui de ce petit-fils du bourgmestre qui passait pour n'être point sot, lui fit le meilleur accueil.

Gœthe, retrouvant aussitôt son ardeur, se jeta dans une amitié passionnée avec sa fougue habituelle. Tenir compagnie à Max, la consoler de « l'odeur de fromage et des manières de son mari », la distraire par des promenades et des lectures, devint pour lui l'unique objet de la vie. De nouveau, tout travail fut abandonné. Et pourquoi écrire ? Est-il rien qui vaille le sourire, la douce expression de contentement et de reconnaissance que, pour un fugitif instant, on peut faire apparaître sur un beau visage ?

Entre les jarres d'huile et les tonnes de harengs, Max se trouvait assez malheureuse. Francfort ne lui plaisait pas. Elle essayait d'aimer son mari, mais c'était une entreprise difficile. Gœthe devint son confident. Moins pratique que Charlotte Buff, elle ne l'employa ni à éplucher les légumes ni à cueillir des fruits, mais elle passa les heures à jouer avec lui des duos pour violoncelle et piano et à lire les derniers romans français.

Souvent, ils allaient patiner ensemble. Gœthe empruntait le manteau de velours rouge de sa mère et le jetait sur son épaule comme une cape. Il patinait parfaitement et glissant avec une souveraine aisance, tandis que le vent derrière lui gonflait cette traîne royale. il avait l'air d'un jeune dieu. Tel était du moins l'avis de Madame la Con-

seillère sa mère et de la jolie Madame Brentano pour laquelle était donné ce spectacle.

« Tout va très bien pour moi, écrivait-il, les trois dernières semaines n'ont été que plaisirs, et nous sommes maintenant aussi contents et aussi heureux que possible. Je dis nous, car depuis le quinze janvier, aucun côté de mon existence n'a été solitaire et le destin, que j'ai si souvent maudit, peut maintenant recevoir de moi les courtoises épithètes de bienveillant et sage destin, car depuis que ma sœur m'a quitté, voilà le premier don de lui que je puisse appeler un équivalent. Max est toujours le même ange de qui les simples et délicieuses qualités attirent tous les cœurs et le sentiment que j'ai pour elle fait la joie de mon existence. »

Enfin, c'eût été le bonheur si Brentano n'avait été jaloux. Au début, il avait trouvé très commode ce petit jeune homme qui promenait sa femme ; son temps était entièrement occupé par les soucis de son commerce où personne ne pouvait le remplacer. Plusieurs fois il avait élu Gœthe pour arbitre entre sa femme et lui ; il lui semblait que sur certaines questions le bon sens de tous les mâles de l'espèce devait s'accorder. Malheureusement, Gœthe était un artiste et par là traître à son sexe. Un mari se prend toujours d'une charmante affection (que les poètes comiques ont notée) pour un homme qui pense bien, c'est-à-dire qui pense comme lui, mais un amant qui mine l'autorité maritale ne peut être que justement odieux.

Brentano, remarquant que sa femme ne s'habituait pas à Francfort, critiquait le mode de vie d'une famille ancienne et respectable, parlait toujours de musique, de livres et autres sujets malsains, conclut, non sans raison, que sans doute un mauvais conseiller lui dictait des propos contraires à l'ordre conjugal et que cet adversaire était le jeune Gœthe.

A partir du moment où il eut fait ces importantes

découvertes, il traita Gœthe avec une froideur si insultante que la situation de celui-ci dans la maison devint extrêmement difficile. Répondre violemment comme il l'aurait dû, c'était se condamner à ne pas revenir ; subir en silence les affronts, c'était risquer de les voir se multiplier. Bientôt, Max elle-même, fatiguée par des querelles qui lui gâtaient tous ses plaisirs, le pria d'être prudent et de venir moins souvent. « Je vous en prie pour mon repos, lui dit-elle. Cela ne peut pas durer ainsi, non, cela ne se peut pas. »

Il se mit à marcher à grands pas dans la chambre en répétant entre ses dents : « Non, cela ne peut durer. » Max, qui s'aperçut de l'état violent où il était, chercha à le calmer : « Je vous en prie, lui dit-elle, soyez maître de vous ! Que de bonheur vous promettent votre esprit, vos connaissances, vos talents, soyez homme. Pourquoi faut-il que ce soit moi, Gœthe, moi qui appartiens à un autre, précisément moi ? »

Il rentra chez lui ayant promis de ne plus revenir, mais malheureux, se parlant à lui-même, à haute voix et de façon animée. Ainsi, toujours il rencontrerait sur le chemin du bonheur les lois mesquines de la société. Il ne trouvait la paix de l'esprit, la gaîté, l'oubli que dans la société constante et affectueuse d'une femme et pour avoir le droit à ce bonheur, il fallait ou aliéner sa liberté ou condamner celle qu'il aimait à devenir « coupable et malheureuse ». Jamais le conflit entre les désirs de l'individu et les règles de la société ne lui était apparu aussi insupportable... Charlotte ?... Encore Charlotte aimait-elle Kestner. Mais Max ne pouvait aimer son marchand d'huile et ne prétendait même pas l'aimer. Et cependant il fallait céder le pas. « Vos connaissances, vos talents vous donneront le bonheur. » Quelle dérision. La connaissance est grise et l'arbre de la vie est vert. D'ailleurs, la connaissance elle aussi est limitée par l'infirmité humaine. Que savent les plus grands savants ? Rien sur l'essence

même des choses. Qu'est-ce que l'homme ? Les forces lui manquent à l'heure où elles lui seraient le plus nécessaires. Dans la joie comme dans la tristesse n'est-il pas borné, toujours ramené au triste sentiment de sa petitesse au moment où il espère se perdre dans l'infini ?

Tout d'un coup, sans qu'il sut bien comment le renversement s'était opéré, il se retrouva tranquille, maître de lui, survolant de très haut ses tristes pensées comme si elles eussent été celles d'un autre. « Mais oui, se disait-il, c'est ainsi que devait raisonner Jérusalem... Et sans doute était-ce après une scène semblable à celle que je viens d'avoir avec Max... »

Alors, avec une étonnante lucidité, il vit soudain comment sa dernière et malheureuse aventure pourrait se mêler au récit de la mort de Jérusalem. Sans doute elle était moins tragique, elle ne l'était même pas du tout, et il savait bien qu'elle resterait simple, mais elle lui donnait le ton, la direction d'une émotion jusqu'alors inconnue.

Max et son mari, Charlotte et Kestner, Gœthe et Jérusalem semblèrent se fondre, se dissoudre, disparaître tandis que leurs éléments, cheminant dans les vastes plaines de l'esprit avec une incroyable rapidité, se combinaient naturellement suivant les proportions convenables. Tout cela était beau, agréable, et Gœthe parfaitement heureux.

Alors naquirent trois personnages nouveaux : Werther, Charlotte et Albert. Werther, c'était Gœthe s'il n'avait pas été un artiste. Albert, c'était Kestner un peu plus mesquin, doué de la jalousie de Brentano et aussi de la raison de Gœthe lui-même. Charlotte, c'était Lotte, mais élevée par Madame de la Roche, lisant Rousseau et Klopstock.

Dès le lendemain, il s'enferma pour travailler et en quatre semaines son livre fut écrit.

X

Quand Gœthe eut achevé *Les Souffrances du Jeune Werther,* il se sentit libre et joyeux comme après une confession générale. Rêveries, doutes, remords, désirs, tout avait trouvé sa place éternelle et nécessaire. La Cathédrale était bâtie. Déjà les dernières pensées artisanes quittaient le chantier, tandis que sur la place devenue silencieuse, l'Architecte guettait les premiers fidèles. Sa vie passée n'était plus en lui, mais devant lui ; elle était belle et la regardant du dehors avec une triomphante langueur, il pensait vaguement à la vie nouvelle qu'il était en droit de commencer.

Le livre ne devait être mis en vente qu'au moment de la Foire de Leipzig, mais l'auteur ne put attendre aussi longtemps pour l'envoyer au moins à Charlotte. Souvent, il essayait d'imaginer ce que serait cette lecture. Peut-être commencerait-elle *Werther* un soir, dans son lit, ses seins dressés soulevant la toile fine ; peut-être assise dans un fauteuil en face de Kestner qui, un peu jaloux, épierait à la dérobée les impressions de sa femme. Pour la première fois, elle saurait ce qu'avait été l'amour de Gœthe. Sans doute elle rougirait en arrivant aux scènes de passion de la fin, à ces baisers furieux qu'elle n'avait jamais reçus de lui et que, par la force d'un art presque magique, il pouvait maintenant lui imposer... Et la chère Max Brentano ? Elle aussi rêverait sans doute longuement.

Dès qu'il eut reçu de l'imprimeur les premiers volumes, il fit un paquet de deux exemplaires, un pour Charlotte, un pour Kestner et écrivit : « Lotte, combien ce petit livre m'est cher, tu pourras le sentir en le lisant ; cet exemplaire-ci surtout a autant de prix pour moi que s'il était le seul au monde. Il est pour toi, Lotte ; je l'ai embrassé cent fois, je l'ai enfermé pour que personne ne le touche.

O Lotte !... Je veux que chacun de vous deux lise seul de son côté, toi seule, Kestner seul et que chacun de vous m'écrive un petit mot.

Lotte, adieu Lotte. »

Kestner et sa femme sourirent et s'efforcèrent d'obéir. Chacun d'eux prit un des petits volumes et l'ouvrit avec une affectueuse avidité.

Charlotte était un peu inquiète. Elle connaissait la nature ardente de Gœthe, son refus de contenir ses transports, d'accepter les conventions Dans la vie réelle, la crainte de s'engager, de se limiter, avait presque toujours fini par endiguer ce torrent de lave. Mais qu'allait être un Gœthe en liberté ?

Dès les premières pages, elle comprit que pour son mari l'épreuve serait dure. La scène du bal, si simple dans le souvenir, avait pris ici, elle ne savait comment, un caractère de sensualité passionnée : « *Tenir dans ses bras la plus charmante des créatures ! Voler avec elle comme l'orage ! Voir tout passer, tout s'évanouir autour de soi ! Sentir... Je fis alors le serment qu'une femme que j'aimerais ne valserait jamais qu'avec moi, dussé-je périr ! Tu me comprends.* »

Charlotte resta rêveuse. A y penser honnêtement, elle avait compris dès le premier jour que Gœthe l'aimait de cette façon. C'était une idée qui avait glissé dans les régions profondes de sa conscience, elle l'y avait tenue soigneusement enfermée, elle avait depuis longtemps réussi à oublier cette présence indiscrète et troublante. Cependant le souvenir était là, puisqu'en lisant, Charlotte éprouvait la douce, l'inquiétante impression d'une réminiscence.

Quand elle en vint au passage : « *Oh ! quel feu court dans toutes mes veines lorsque par hasard mon doigt touche le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table ! Je m'en écarte comme d'une flamme, mais une force secrète m'attire de nouveau ; il me prend un vertige ; le trouble est dans mes sens. Ah ! son innocence, la pureté de son âme ne lui*

permettent pas de concevoir combien les plus légères familiarités me mettent à la torture ! Lorsqu'en parlant elle pose sa main sur la mienne... » Charlotte abandonna le livre et réfléchit longuement. Avait-elle été parfaitement innocente ? N'avait-elle pas presque toujours, dans des moments semblables à ceux dont elle venait de lire la description, deviné le trouble de Gœthe ? N'en avait-elle pas été agréablement émue ? Maintenant encore un étonnant bonheur ne l'envahissait-il pas en lisant ce récit ? Elle se reprocha sa coquetterie. Elle regarda son mari qui, assis en face d'elle, et tournant rapidement les pages du petit livre, avait pris un air sombre et soucieux.

Au bout de peu de temps, il releva les yeux à son tour et lui demanda à quoi elle pensait. Il paraissait furieux et gêné. « C'est une action indigne, dit-il avec force... Gœthe dessine des êtres qui, au début, sont semblables à nous, puis il les transforme, on ne sait comment, en personnages romanesques et faux... Qu'est-ce que cette Lotte sentimentale qui pleure sans cesse sur la main de Werther ?... As-tu jamais dit : « O Klopstock ! » en regardant les Cieux et surtout à un jeune homme que tu voyais pour la première fois ?... Je t'imagine difficilement dans ce rôle... Ah ! je vois bien maintenant que Gœthe n'a jamais compris ce qui fait ton charme. Moi seul, Charlotte, moi seul... Ce qu'on aime en toi, c'est justement cette parfaite et toujours juste simplicité, cette réserve gaie et naturelle qui éloigne toutes les mauvaises pensées... Mais lui, il gâte jusqu'à son propre portrait ! Le vrai Gœthe s'est beaucoup mieux conduit que Werther. Il y avait dans nos rapports, pendant ces quatre mois, quelque chose de noble, de généreux, qu'il n'a pas su exprimer... Et quant à moi qu'il a décrit comme si dépourvu de sensibilité, moi dont le cœur « ne bat pas sympathiquement à la lecture d'un livre chéri » suis-je vraiment si froid ? Ah ! je sais bien que si j'avais dû te perdre, Lotte, c'est moi qui aurais été Werther. »

A ce moment, les deux époux se rapprochèrent et une

petite scène d'attendrissement conjugal suivit, qui n'était peut-être pas exactement ce qu'aurait souhaité l'auteur. Ce fut l'un près de l'autre et se tenant par la main, qu'ils achevèrent ensemble le roman. Cette lecture se termina, au moins pour Kestner, dans un état de colère très vif. La transformation de leur histoire si honnête, si simple, en une tragique aventure, lui paraissait vraiment monstrueuse. Oui, c'était un monstre que ce personnage à deux têtes, à la fois Gœthe et Jérusalem. Et sans doute Kestner voyait bien que le récit de la dernière entrevue entre Werther et celle qu'il aimait, venait tout entier de la lettre qu'il avait lui-même écrite à Gœthe sur la mort de Jérusalem. Mais en y trouvant une héroïne qui portait le nom de Lotte et qui, au début du livre, avait été représentée sous les traits de Lotte, il souffrait comme si quelque peintre grossier eût pris le visage et le corps de sa femme pour en faire le sujet d'un tableau obscène.

Charlotte, elle, en vérité, était plus émue que mécontente, mais elle imaginait avec sympathie les sentiments de son mari et pour le calmer l'approuvait. D'ailleurs, elle partageait ses craintes. Qu'allait-on dire autour d'eux ? Tous leurs amis de Wetzlar, de Hanovre même ne pourraient manquer de les reconnaître. Comment expliquer ce qui, dans le livre, les représentait vraiment et ce qui, au contraire, leur était étranger ? Comment échapper à des bavardages malveillants et, en somme, bien naturels ? S'ils avaient été de sang-froid, ils auraient prévu qu'avec la prodigieuse faculté d'oubli et d'indifférence que possèdent presque tous les hommes, cette aventure qui leur paraissait si importante serait bien oubliée six mois plus tard. Mais la sagesse et la souffrance font rarement maison commune. Leur vie heureuse et cachée paraissait à jamais troublée par l'indiscrétion de leur ami.

XI

Le lendemain Kestner écrivit à Gœthe une lettre mécontente et sévère : « Il est vrai que vous avez tissé dans chaque personnage quelque chose d'étranger à lui, que vous en avez fondu plusieurs en un seul. C'est très bien. Mais si dans ce travail de tissage et de mélange, vous aviez pris conseil de votre cœur, les véritables personnages dont vous avez emprunté les traits n'auraient pas été ainsi prostitués. Vous vouliez dessiner d'après nature pour donner de la vérité à votre tableau et vous avez combiné tant de contradictoires que vous avez manqué votre but... La vraie Lotte serait bien malheureuse si elle ressemblait à votre Lotte... Et le mari de Lotte (vous l'appeliez votre ami et Dieu sait s'il l'était) se trouve dans le même cas.

Quelle misérable créature que votre Albert !... Si vous aviez besoin qu'il fût médiocre, était-il nécessaire d'en faire un tel sot, pour pouvoir vous-même le dominer fièrement et dire : « Voyez quel gaillard je suis ! »

Gœthe pendant quelques jours avait attendu avec une grande impatience le jugement de Kestner et de Lotte. Il espérait deux longues lettres, deux lettres enthousiastes, les énumérations des passages qui les auraient plus que d'autres émus, peut-être des citations, peut-être le rappel d'incidents qu'il avait oubliés ou négligés. Il fit sauter le cachet avec une joyeuse curiosité et fut stupéfait par cette aigre critique. « Comment ? pensa-t-il. Est-il possible qu'un homme intelligent comprenne aussi peu ce qu'est un livre ? Pourquoi veut-il que Werther soit Gœthe ? Au contraire il fallait tuer Werther pour créer Gœthe. Sans doute il y avait en moi des éléments de Werther, mais je suis sauvé tout d'un coup par quelque chose qui est la décision. Supprimons de Gœthe la volonté, alors il restera Werther. Supprimons l'imagination et nous trouverons

Albert. Pourquoi dit-il que mon Albert est une misérable créature ? Pourquoi aurais-je fait Albert médiocre ? Ce qui constitue la beauté de mon sujet, c'est qu'Albert et Werther s'opposent mais se valent. D'ailleurs, où Kestner prend-il qu'il est Albert ? Croit-il que je sois incapable de trouver en moi-même un homme raisonnable ?... »

Plus il réfléchissait, plus il relisait la lettre de Kestner, moins il comprenait, plus il s'étonnait. Cependant il lui était pénible de penser qu'il attristait ses amis. Il chercha longtemps le moyen de les apaiser. Mais que faire ? Ne pas publier son roman ? Il n'en avait pas le courage :

« Il faut, mes amis chers et fâchés, que je vous écrive tout de suite et que je libère mon cœur. La chose est faite, le livre est sorti, pardonnez-moi si vous pouvez. Je ne veux rien entendre jusqu'à ce que les événements aient prouvé combien vos craintes sont exagérées, jusqu'à ce que vous en veniez à voir, dans le livre lui-même, l'innocent mélange de fiction et de vérité qu'il contient... Et maintenant, mes très chers, quand vous sentirez la colère s'élever en vous, pensez, oh ! pensez seulement que votre vieux Gœthe, toujours et toujours et maintenant plus que jamais, est à vous. »

La publication du livre valut aux Kestner, comme ils s'y attendaient, des demandes d'explications et des témoignages de sympathie. Le frère de Lotte, Hans Buff, leur transmit les impressions de la Maison Teutonique. Là, au moins, tout le monde connaissait Gœthe et les souffrances du jeune Werther avaient eu un succès de fou rire : « A propos, écrivait Hans, à propos, avez-vous lu *Werther* ? Ici, c'est un curieux spectacle. Il n'y a que deux exemplaires dans toute la ville, et comme tout le monde veut le lire, chacun les vole de son mieux. Hier soir, papa, Caroline, Lele, Wilhelm et moi lisions tous dans un seul exemplaire dont nous avions fait sauter la couverture. Chaque feuillet passait par cinq mains... Le pauvre Werther ! Nous avons bien ri en le lisant. Riait-il aussi en l'écrivant ? »

Kestner dut jurer aux amis empressés qui lui envoyaient leurs condoléances, que son ménage était excellent, que sa femme l'avait toujours aimé, que Gœthe n'avait jamais pensé à se suicider, qu'un roman était un roman. Enfin Charlotte obtint de lui qu'il écrivît à Gœthe une lettre d'absolution.

Mais il s'agissait bien de pardon. Le jeune auteur était enivré. Toute l'Allemagne versait des larmes sur le sort de Werther. Les jeunes gens portaient son frac bleu et son gilet jaune, ses bottes à revers brun. Les jeunes femmes copiaient les robes de Charlotte et surtout la robe blanche à nœuds roses de sa première rencontre avec son ami. Dans tous les jardins, les cœurs sensibles élevaient de petits monuments antiques à la mémoire de Werther. Des fleurs grimpantes s'enroulaient autour des urnes Werthériennes. On écrivait des chansons, des poèmes sur Werther. Les Français, eux-mêmes, si souvent méprisants, accueillaient avec enthousiasme ce disciple de Rousseau. Depuis la *Nouvelle Héloïse*, aucun ouvrage de l'esprit n'avait à ce point ému l'Europe.

Gœthe répondit sur un ton qui n'était guère celui d'un pénitent. « O vous, gens de peu de foi ! Si vous pouviez sentir la millième partie de ce que Werther représente pour un millier de cœurs, vous ne calculeriez même pas le sacrifice que vous lui avez fait... Je ne voudrais pas, pour sauver ma propre vie, supprimer Werther. Kestner, crois-moi, crois en moi, tes craintes, tes anxiétés s'évanouiront comme des fantômes nocturnes. Si vous êtes généreux, si vous ne me tourmentez pas, je vous enverrai des lettres, des larmes, des soupirs sur Werther et si vous avez la foi, croyez que tout ira bien et que les bavardages n'ont aucune importance... Lotte, adieu ; Kestner, aime-moi et ne m'ennuie plus. »

Après cette date, sa correspondance avec les Kestner devint extrêmement espacée.

Embaumés, enchâssés désormais dans ses phrases, ils

avaient perdu pour lui la plus grande partie de leur réalité. Une fois par an, pendant longtemps, il leur écrivit des lettres qui commençaient : « Mes Chers Enfants » pour leur demander des nouvelles d'une famille toujours accrue. Puis le bon Kestner mourut.

En 1816, la Frau Sekretärin Kestner, veuve de cinquante-neuf ans, laide, mais d'une agréable bonhomie, rendit visite à Son Excellence le Ministre d'Etat von Gœthe, à Weimar. Elle espérait que le grand homme pourrait être utile à ses fils Auguste et Théodore, à Théodore surtout qui voulait se consacrer aux sciences naturelles.

Elle trouva un vieillard poli, mais excédé, sous les traits duquel elle chercha en vain le visage du jeune fou de Wetzlar, qu'il était impossible de ne pas aimer. La conversation fut difficile. Gœthe, ne sachant que dire, montra des gravures, des plantes séchées. Chacun devinait dans les yeux de l'autre étonnement et déception. Le ministre finit par offrir à la vieille dame sa propre loge au théâtre en s'excusant de ne pouvoir l'y rejoindre. En sortant, elle pensa : « Si je l'avais rencontré par hasard et sans connaître son nom, il ne m'aurait fait aucune impression. »

C'est qu'en vérité le Docteur Gœthe était mort depuis longtemps ; morte aussi la Fraülein Lotte Buff qui avait tant aimé la danse et les promenades au clair de lune. De tous les personnages de cette histoire, un seul était encore vivant, c'était le malheureux Werther.

ANDRÉ MAUROIS

RIEN QUE LA TERRE

Tantôt pédaler sur les latitudes, (baissant la tête aux courants d'air des grands tournants : Aden, Manille, Cap Horn, Dakar), tantôt se laisser glisser jusqu'au bas des longitudes lisses. Au risque de perdre l'équilibre, s'arrêter tout à coup, posé sur le globe en porte-à-faux, comme le soulier-réclame, le meilleur stylo. La piste est convexe, cette fois-ci, et si l'on veut faire plusieurs fois, dans l'heure, le tour du monde, il faudra aller au pôle, et prendre le virage à la corde. Si l'on préfère le tourisme indolent et l'illusion de l'espace, l'on descendra vers l'Equateur. Là, le globe aux extrémités gelées cache ses reins brûlants dans un pagne végétal et touffu. Son ventre cuit au soleil.

Après s'être diverti du centre de la terre et avoir dénoué la ceinture équatoriale, celui qui remonte retrouve l'Europe. Que n'eût-il donné pour que la terre fût plane à l'infini ? Et, parti de Cherbourg, ne revoir jamais Marseille ? On parle de la surprise des premiers navigateurs : combien plus belle celle de hisser toutes les voiles et de ne revenir jamais, ou, ignoblement, en arrière ? Et que la terre fût vraiment étendue comme le croient les enfants, les voyageurs, les planisphères ? Et qu'il n'y ait pas, de « bout du monde » ? Et qu'aux trois taches, jaune, noire et blanche que font les races, viennent s'en

ajouter d'autres, la race violette, la race bleue, la race rose, la race verte ?

Nos pères furent sédentaires. Nos fils le seront davantage car ils n'auront, pour se déplacer, que la terre. Aller prendre la mesure du globe a encore pour nous de l'intérêt, mais après nous ? Là où nous nous réjouissons d'un périple, on ne verra plus qu'un « galimatias de voyages ». Le tour de la cage sera vite fait. Hugo, en 1930, écrirait : « L'enfant demandera : — Puis-je courir aux Indes ? Et la mère répondra : — Emporte ton goûter. »

Nous allons vers le tour du monde à 80 francs. Tout ce qu'on a dit de la misère de l'homme n'apparaîtra vraiment que le jour où ce tarif sera atteint. A tant de raisons de ne pouvoir vivre va s'ajouter celle de vivre à l'étroit sur une boule dont l'eau (qui aurait pu être aérienne ou souterraine) occupe, bien à tort, les trois quarts. On succombera au fini, on perdra sa vie dans ce compartiment fermé à clé, scellé dans la classe unique de cette petite sphère perdue dans l'espace ; car la terre est étonnamment petite ; seuls les bateaux sont encore lents et permettent d'en douter. Un jour prochain, on s'apercevra que les compagnies de navigation nous ont trompés. Alors les Chinois et les nègres viendront nous disputer les bonnes terres ; il y aura une lutte de races pour les meilleurs climats, comme il y a une lutte de classes pour la possession des richesses. Si l'on n'invente pas d'ici là des fléaux scientifiques et des inondations artificielles on peut compter sur nombre de guerres cosmiques et de suicides métaphysiques. Il restera d'entrer à la Trappe — cette légion étrangère de Dieu — et de chercher désormais en hauteur un infini que l'étendue ne peut plus nous donner, ou d'aller conquérir d'autres planètes. Le Mayflower *décollant à l'aube pour Saturne, chargé des derniers blancs ? L'Institut*

Pasteur, les fondations Rockfeller, en empêchant de mourir les gens que la Providence, en sa sagesse, avait condamnés dans des proportions utiles, auront plus fait contre notre race que les engins les plus destructeurs. Michelet dit que si diverses dévastations n'avaient pas été prévues pour eux par la Nature, les harengs, avec leurs inondations de semence, combleraient les océans, ou les assécheraient. D'ailleurs, peu importe, car tout ce qui doit arriver doit être agi. La beauté affreuse de notre époque c'est que les races se sont mêlées sans se comprendre ni avoir eu le temps de se connaître et d'apprendre à se supporter. On est arrivé à construire des locomotives qui vont plus vite que les idées. Les Etats-Unis d'Europe. Il y avait là une formule lapidaire : les politiciens pouvaient-ils ne pas lui faire un sort ? Reste à réaliser la chose. Qui dit la vérité ? Qui se doute, sauf les techniciens de l'exil, qu'il faudra des centaines d'années, toute une éducation, des saints, des martyrs, pour que des individus ordinaires puissent vivre en commun, s'ils ne parlent pas la même langue ? Prenez l'exemple sous vos yeux, la France et l'Angleterre. Trois quarts d'heure de mer séparent ces peuples, parmi les plus grands de la terre. Ils sont aussi éloignés que la Perse l'est des Antilles, malgré plus de dix siècles d'échanges. Ils versèrent leur sang ensemble. Ils n'ont l'un pour l'autre — si l'on passe outre aux déclarations d'amour officielles — qu'ignorance et mépris. L'hypocrisie seule nous empêche d'appeler les étrangers des « porcs », des « immondes », comme font les Asiatiques. Tant que les nations s'ignoraient, la conversation internationale avait lieu, — latine ou française, — entre esprits d'élite et tout en était facilité. Aujourd'hui, Franklin, Voltaire, Erasme ne sont plus ; on a des visites et contre-visites de conseillers municipaux. Et l'on s'étonne que la haine

croisse en raison directe des statistiques douanières et du nombre des visas de passeport ? Chaque vertu est un nouvel obstacle. Pour les défauts, l'étranger s'en accommode ; plus encore que les individus, les peuples ne sont aimés que pour leurs défauts. Qui eût pensé à se tourner vers l'Orient quand il détenait une sagesse et un secret de vivre qu'il n'a plus ? Pourquoi ne s'intéresser à lui qu'à l'heure où il s'enlise dans le fanatisme nationaliste, la gloutonnerie de l'argent, succombant aux nouveaux besoins que crée la fertile absurdité du commerce occidental ? La France qui est appréciée au dehors, c'est la France de Louis XV, celle du Second Empire, ce n'est pas la France de Louis XIV, celle de Verdun. Et puisque ce qui s'échange le mieux, ce ne sont pas les richesses mais les pauvretés, mieux vaut, peut-être, la bêtise des peuples qui s'ignorent que la haine des gens qui se connaissent ?

Déjà, après cinquante années d'un court triomphe scientifique, les effets d'une forte culture polytechnicienne se font sentir. L'Homme blanc a troué les montagnes, dessoudé les continents, rectifié les côtes, les fleuves, domestiqué les forces et changé la face de la terre : partout il en est puni, et l'on ne rit plus du chinois qui sait que le rail et l'hélice dérangent les démons et les irritent. La terre cesse d'être un drapeau aux couleurs violentes : c'est l'âge sale du Métis. Que de chemin parcouru depuis les Pythagoriciens, dont la théorie fit fortune, où monde *signifiait ordonnance et s'opposait à chaos. C'est le 20 septembre 1766, c'est-à-dire aujourd'hui, que notre contemporain Voltaire écrit : « Comptez que le monde est un grand naufrage et que la devise des hommes est : Sauve qui peut. »*

PAUL MORAND

JACQUES RIVIÈRE, ET DE LA FÉCONDE HUMILITÉ

> « L'humilité, — non pas un sentiment négatif, la contrainte de l'orgueil, — mais elle est là, respirante, vivante, avec une chère figure timide et hardie. Sous son inspiration la mélodie parle et prie. Tout de suite elle s'élance ; tout de suite elle entame son candide discours... O diaphane litanie ! ».
>
> J. R. *(A propos de Moussorgski).*
>
> « Mon Dieu, aidez-moi à me considérer comme rien ».
>
> J. R.

Qu'elle va loin la parole d'Euripide que Chestov rappelle en tête de son Dostoïevsky : « Qui sait, il se peut que la vie soit la mort, et que la mort soit la vie ». Personne aujourd'hui ne vit avec la même intensité que Rivière ; personne n'est aussi radicalement soustrait à ce royaume des ombres que trop souvent nous constituons ici-bas. Fait plus significatif encore que notre besoin de parler de lui, sa présence parmi nous est si centrale et si sous-jacente qu'il suffit que l'entretien s'approfondisse, se creuse — un entretien dont il ne forme ni le thème ni l'arrière-pensée — pour que nous le sentions là, qu'aussitôt nous nous tournions vers lui, et qu'il réponde. Car comme il répond depuis qu'il est passé « de l'autre côté de notre cœur dans le secret de la vérité »,ainsi que le disait Jouhandeau. Sans nul interrègne sa vie posthume nous assiège, nous envahit de toutes parts :

il semble qu'elle nous affronte à quelque insoutenable mystère de l'Eglise *triomphante*. C'est que comme toutes les grandes vies posthumes — celles qui ne s'épuisent pas en une rapide dernière flamme, mais bien qui instaurent un nouvel et durable foyer lumineux, — elle fut précédée des périodes *souffrante* et *militante* où l'on s'interdit toute anticipation. Sans préjuger à notre tour ce que réserve l'avenir, les lettres à Alain Fournier et à Gide, la *Correspondance* avec Claudel et *A la trace de Dieu* [1] nous mettent en possession d'une de ces forêts vierges intérieures que le génie français ne comporte guère.

Forêt vierge dans laquelle Rivière dès l'origine est engagé, sous le foisonnement de laquelle nulle part cependant il ne succombe : il plante tous les jalons, décèle, reconnaît et éprouve tous les sentiers praticables, veillant alors avec une ardeur obstinée à ne les plus laisser recouvrir (souvent on l'aperçoit en train d'écarter les branches avec une tendre, une précautionneuse fermeté) ; multipliant en un mot ces minutieux *travaux de propreté* où il excelle. Pour défiant qu'il soit envers tout ce qui « ne résiste pas à un second regard » [2], il ne l'est pas moins, et davantage encore, lorsqu'il s'agit de ces obstructions artificielles que, du sein de sa paresse et de son désespoir, du sein aussi de son actif ennui, notre esprit n'est jamais las de produire et de projeter — comme s'il n'avait de cesse qu'il n'ait bouché et rebouché les voies si rares par où peut-être l'on aurait pu, l'on pourrait passer.

Une intériorité toujours à nouveau en émoi, mais toujours à nouveau soumise à la probité du savant, d'un savant

1. *A la trace de Dieu*, par Jacques Rivière. Préface de Paul Claudel. (Éditions de la *N. R. F.*)

2. « Ne pas croire que tout ce qui semble aller dans le sens de votre idée principale est bon pour l'établir. Cela peut lui faire autant de mal que de bien. Il vaut mieux amener des arguments moins décisifs, moins vrais, que d'autres éblouissants mais qui ne résistent pas à un second regard ».

du « monde intérieur »,[1] qui, parce qu'il y vit, a « le sentiment de sa *réalité* » [2], cette connaissance intime que seule donne dans tous les ordres la pratique du laboratoire ; qui tient pour possible l'expérience d'un surnaturel qui s'offre à la constatation et donc s'impose à elle, et qui en tant que savant demande que par ceux qui la constatent et qui la vivent cette expérience au même titre que les autres soit dûment intégrée, telle m'apparait — pour reprendre la formule de Gabriel Marcel — une des *constantes* de Rivière, à mes yeux l'essentielle, en tout cas celle qui éminemment caractérise jusqu'ici le Rivière de la vie posthume : sûreté du diagnostic, patience infinie dans l'observation (ce goût et cette estime du « retrait » [3] ; jamais il ne consent à « forcer »), acuité, ductilité et ressources de la thérapeutique, — c'est bien à une « médecine expérimentale » de l'âme elle-même que Rivière se consacre et nous convie.

* * *

Nous sommes encore loin du temps où l'on pourra essayer d'écrire cette « biographie de la vie spirituelle » de Jacques Rivière dont Jaloux fut le premier à signaler la nécessité. Notre tâche présente se borne, et se doit borner, à en recueillir et à en scruter les éléments au fur et à mesure qu'ils se présentent à la méditation. Pour parler non tout indignement d'*A la trace de Dieu* il faudrait un espace dont je ne dispose pas aujourd'hui, et surtout il importerait que fût achevé en moi le travail sans analogue

1. « Je suis quelqu'un pour qui le monde intérieur existe. — Et j'ai peut-être certaines des qualités qu'il faut pour le *faire apparaître* ».

2. « C'est parce que personne ici n'a vécu assez dans le monde intérieur pour avoir le sentiment de sa *réalité*, pour comprendre qu'il est quelque chose où nous baignons tous, et où *il arrive des choses*, exactement comme dans le monde extérieur ».

3. « Le retrait : voilà peut-être le mouvement le plus important dans la recherche de la vérité. Ne pas forcer, ne pas s'obstiner contre ce qui résiste, revenir en arrière jusqu'à ce que la bonne voie se découvre ».

que ce livre déclenche, qu'il ne peut guère ne pas déclencher chez tous ceux où le dernier mot n'est pas laissé au « démon du rétablissement »[1] dont en un passage — frère par la profondeur des plus bouleversants coups de sonde des *Pensées* — Rivière débusque l'existence en « tout être humain ». A tous ceux-là qui attendent, qui appellent peut-être « cette directe opération sur l'âme » dont parle en sa préface Claudel ; à qui ce livre peut infliger — avec quelle brûlante délicatesse : la délicatesse de la charité — la première curative atteinte, je voudrais indiquer, plus encore que la richesse d'un contenu qui prêterait à d'innombrables commentaires, la disposition toute spéciale, inscrite si avant dans la nature de Rivière, qui seule lui permit d'écrire ces pages exactement telles qu'il les écrivit, — pages dont on ne parvient pas à savoir d'où découle plus abondante l'efficace, de la persuasive vérité des paroles ou des modestes inflexions de la voix.

*
* *

Fruit de « discussions préparées » tenues par quelques prisonniers du camp de Kœnigsbrück, où « chacun à son tour parlait de ce qu'il connaissait le mieux » et où Jacques Rivière « choisit de parler de Dieu », *A la trace de Dieu*[2] renferme les plans et notes de l'Apologétique Chrétienne

1. « En tout être humain ce que j'appellerai le démon du rétablissement. Quand il y a un moment que la faute est commise, il se glisse furtivement dans l'âme, et comme il relève adroitement chaque objet ! Comme il sait bien remettre en place tout ce qui était tombé ! Comme il sait bien rendre à nouveau la maison « présentable » ! Il faudrait des forces plus qu'humaines pour l'empêcher d'accomplir son œuvre de sournoise réparation, pour maintenir intacts les traces et les dégâts laissés par la faute, pour conserver aux lieux « l'aspect du crime ». Mais peut-être, sans cette réhabilitation spontanée de nous-mêmes ne pourrions-nous pas vivre, car l'homme a besoin de croire en soi ».

2. « Le titre que nous avons choisi se réfère à une note qui paraît deux fois au cours du livre et rend très exactement compte de la démarche qu'il poursuit : « relever les traces de Dieu ». *(Avertissement).*

que projetait Rivière, suivis des pages du *Journal de Captivité* qui ont trait au même sujet. Les deux parties forment un tout indissoluble ; et s'il est évident, de par leur caractère même, que les pages du *Journal* — il en est peu d'aussi pures, partant d'aussi contagieuses parmi celles que suscita le besoin d'écrire *pro remedio animae suae* — ont chance d'être plus immédiatement peut-être, plus universellement en tous cas « converties en sang et nourriture », il ne l'est pas moins qu'elles ne développeront toute la vertu de leur message qu'en ceux qui auront su s'approprier les substantiels et si divers apports des chapitres qui précèdent. Dans les deux parties l'attitude est identique — spontanément pascalienne et par la position et par l'instrument choisi. « Relire Pascal. En écartant son romantisme, [1] il est vraiment un de ceux auxquels *je tiens* le plus. Ce qu'il a fait ressemble essentiellement à ce que je veux faire : l'expérience de Dieu, la constatation directe de ses habitudes,

1. Par ce raccourci : « son romantisme », j'imagine qu'entre autres choses Rivière vise ce que je me suis toujours défini à moi-même comme le côté Hamlet de Pascal, ce côté sur lequel l'incisive critique de Valéry s'est plu à diriger ses inflexibles rayons et qui est à l'antipode de la complexion spirituelle de Rivière. — L'identité d'attitude posée, qu'il serait attachant, chez Pascal et chez Rivière, de suivre et de marquer la différence des inflexions de la voix ! L'une tout impatience et jusqu'au sein de la lassitude même ; l'autre une patience à toute épreuve, intrépide et joyeuse en chacun de ses recommencements, toujours en proie à cet afflux de la douceur, parfois déchirée par elle. C'est que dans le génie de Pascal — ainsi que j'ai essayé de le montrer ailleurs — impatience et orgueil constituent des données centrales : l'humilité ici est au terme : elle marque le plus beau, le plus méritoire triomphe obtenu sur le génie lui-même, — celui qui aboutit au Mystère de Jésus « tout embaumé d'une odeur de divine pauvreté ». Rivière au contraire, c'est dans l'humilité que réside la donnée centrale de son génie : tout ensemble il le sait et ne le veut point savoir ; car de se l'avouer à soi-même en anéantirait aussitôt la valeur : qu'on relise plutôt la fin de la poignante lettre à Gide du 4 Janvier 1913 où, après avoir confessé son amour de l'humilité, il conclut ainsi : « Je ne veux pas continuer ceci, parce que ce n'est bon à dire qu'aussi longtemps que je ne prends pas conscience que je le dis, après ce serait sans vérité et sans vertu ». — Secréter de l'orgueil — la dose d'orgueil nécessaire pour faire contrepoids, pour parer à ce que l'humilité ne devienne elle aussi principe de

de ses préférences, de ses moyens, en un mot de ses voies. Ce que j'aime c'est cette attitude de savant en face du règne mystique. Et puis il est un de ceux qui ont su reconnaître le véritable instrument, cette faculté indéfinissable et impossible à confondre, la seule appropriée. Exactitude du moyen, comme le géomètre qui, au moment qu'il faut, prend dans sa boîte le compas qu'il faut ». Tout de même que chez Pascal, l'instrument ici c'est le « cœur », — mais le « cœur » en tant que faculté de connaissance [1] ; et qui procède, qui doit procéder par « coups de sonde directs, perpendiculaires au donné, *séparés* » ; c'est aussi, si l'on veut, le bon sens, mais alors « au lieu d'entendre comme Descartes par bon sens simplement la raison pure, il faut garder au mot son sens plus vague et plus général et lui faire désigner une faculté composite, où entrent des éléments très différents ; les deux principaux : une faculté de sondage, une faculté de développement. Et on peut ajouter : une faculté de tâtonnement, d'exploration, de détermination empirique de ce qui va ou ne va pas, du degré auquel on s'est approché de la vérité » [2]. Chez Rivière, c'est le tact au sens strict du terme — au sens de toucher en exercice,

déviation — représentait pour Rivière un effort du même ordre et à peine moins difficile que pour un Pascal secréter l'humilité ; et « ce besoin des brusques reprises en main », qui chez le Rivière de la fin frappait certains d'entre nous, était sans doute la seule forme par où une nature à ce point inapte à l'orgueil se pouvait défendre contre l'excès même de son humilité.

1. « Rendre au « cœur » son usage, — mais au « cœur » en tant que faculté de connaissance ».

2. En ce qui concerne « cette faculté indéfinissable et impossible à confondre, la seule appropriée », voici deux passages qui éclairent et creusent encore la pensée de Rivière, qui prévoyant les objections y répondent — et que contresigne à tout moment l'expérience quotidienne. « En général, ce qui nous paralyse, c'est un manque de confiance dans l'esprit joint à de l'orgueil, deux défauts qui vont toujours ensemble, comme vont ensemble l'humilité et la confiance. Nous retrouverons l'orgueil. Pour l'instant occupons-nous du manque de confiance. Comment admettre que cette faculté soit en nous pour rien ? Nous avons vu que l'esprit géométrique a un usage ; l'esprit de finesse n'en aurait-il pas ? » — « Mais qu'est-ce qui assure la vérité de tel ou tel point

— un tact spirituel infaillible qui lui permet, parce qu'il possède ce qu'il appelle « l'état d'esprit psychologique », de proposer comme « voie apologétique » — et d'adopter dans *A la trace de Dieu* — la voie qu'il définit « comme la mise en contact de la vérité religieuse avec la conscience psychologique », de « suivre la même méthode jusque dans l'explication des questions suprêmes et de faire de réponses du même genre la clef même de l'univers ». Rarement la psychologie des forces invisibles et de leurs modes d'action a été poussée aussi loin, s'est révélée aussi féconde, — et jamais peut-être elle n'a été traitée avec autant de simplicité sans qu'à aucun moment celui qui s'adresse à nous ne profite d'un seul des effets inclus dans la grandeur même du thème ; — fidèle jusqu'au moindre détail au titre de son premier chapitre : « Le respect dû à la vérité », et à cette petite phrase du début qui a l'air d'une évidence, dont un regard jeté autour de nous apprend qu'elle est tout le contraire et que je tiens pour capitale : « Il faut chercher Dieu en se demandant non pas comment y croire, mais s'il existe. La croyance viendra après et n'aura de valeur que dans ce cas. » [1] Qu'il s'agisse du chapitre,

dans cette recherche ? Aucune garantie logique. Mais quand on est une fois entré dans cet état d'humilité et de croyance générale à la vérité, on sent très bien si on y est ou si on n'y est pas, dans tel cas particulier. Cela ne s'explique pas, et si cela s'expliquait, on ne serait plus en présence que d'une vérité relative, car toute explication est une référence à autre chose ».

1. Non que Rivière méconnaisse « le rôle de la volonté dans la foi », et tout au contraire : sous ce titre même il y a dans *A la trace de Dieu* une *note* d'une pénétration et d'une justesse incomparables. Simplement il ne veut pas que l'on intervertisse l'ordre des opérations. « Rencontrer Dieu en personne », c'est le fait « des moments où la vérité s'impose à nous de toute sa force, où il est impossible de douter ;... des moments vraiment surnaturels où Dieu pour ainsi dire se substitue à notre pensée et la rend inutile, où, au lieu de nous inviter, de nous appeler, il nous occupe ». Mais il est d'autres moments, ceux où « on a coupé le courant : la mystérieuse vertu électrique de la vérité s'est évanouie ». C'est alors, d'après Rivière, qu'il faut recourir à la volonté. « Si la foi ne peut plus être présente d'une façon sensible, qu'elle

peut-être le plus dense de tous : la mentalité du Chrétien vue de l'intérieur, de la localisation des Mystères, de la nature de la Providence [1] (Oh ! que Rivière sur ce sujet-là est en accord avec le tréfonds le plus intime de l'expérience individuelle !), ou bien du vice selon lui congénital à la philosophie elle-même en tant qu'activité spécifique [2], *A la trace de Dieu* contient des trésors, et qui n'ont rien de « réservé », accessibles au contraire à tous ; mais je ne suis ici que le porteur d'une bonne nouvelle.

*
* *

Pour que l'humilité puisse être à ce point féconde, pour que ce ne soit pas seulement le cœur, mais l'esprit même

demeure au moins en nous à l'état théorique, qu'elle occupe le sommet de notre esprit, si elle ne peut plus occuper tout notre être » ; et Rivière aboutit à cette définition saisissante du rôle de la volonté dans la foi : « Elle vient relever Dieu pendant les intervalles ».

1. « L'événement est toujours plus gros qu'il n'est naturel ; il déborde, il dépasse l'horizon des faits ; et c'est de ce surplus que la Providence est responsable... Dieu ne modifie pas le cours de la nature, mais il communique à l'événement un peu de son omnisuffisance. » — « Je suis sûr que si chacun regardait les évènements de sa vie comme moi, du point de vue de ce qui lui était nécessaire, il y verrait une conduite, une préméditation de chaque instant, qui lui révèlerait la main de Dieu avec une clarté éclatante. Mais on ne voit rien parcequ'on regarde toujours du point de vue du bonheur. Saisissant de voir combien la vie de chacun est étroitement concertée, comme elle est jouée et dans un mouvement de plus en plus rapide, de plus en plus serré, à mesure qu'elle s'approche de la fin. Dans l'enfance il y a du lâche, du gratuit, de l'aventure. Mais à mesure que l'on vieillit, tous les coups portent ; plus rien n'arrive qui ne précipite l'âme dans sa destinée, qui ne l'emballe, qui ne l'expédie dans son sens. »

2. « La philosophie (vue du point de vue religieux), ne faisant usage que de la raison, consiste à découvrir des problèmes là où il y a des solutions, à relever dans ce qui est tout ce qui ne devrait pas être... La philosophie est une maladie qui se met sur le réel, qui le ronge et qui finit *par prendre sa place*, comme ces feuilles qui n'ont plus que les nervures. La philosophie n'a pas de place : aussi est-elle obligée de s'en faire une : ça ne peut donc être qu'aux dépens de quelque chose ».

qu'elle ouvre « comme on ouvre un fruit » [1], il faut qu'elle soit de cette sorte qui ne se rencontre que chez les très rares qui sont — c'est le cas où jamais de reprendre la forte expression chrétienne — « fondés en humilité ». Rivière était l'un d'entre eux ; et c'est à cause de cela même qu'il lui fallait sans cesse mettre en avant son orgueil, le majorer, le démesurer [2]. A travers tout le recueil d'*Etudes* — ce livre dont il est si beau, si conforme à lui-même qu'il l'ait plus tard sévèrement jugé, — chef-d'œuvre où la ferveur ne fait qu'un avec la perspicacité, — serpente ce murmure de « diaphane litanie ». Dans la lettre à Gide du 4 Janvier 1913 il dit : « Il y a déjà une des vertus que l'Evangile enseigne dont je ressens la beauté. C'est l'humilité, ou plutôt le goût de l'humiliation... C'est la prochaine étude morale que je compte écrire. Je l'écrirai mieux, et plus lentement, et d'une façon plus exhaustive, que cette dernière *(De la Foi)*... Dans cette étude je ferai rentrer toutes mes idées sur l'effacement du péché par l'aveu, sur les délices, les dangers et les horreurs de la confession, sur la comédie qu'il y a dans la sincérité envers autrui, et

1. « Il faut que le cœur soit ouvert, comme on ouvre un fruit, pour que l'esprit à son tour puisse ouvrir les idées ».

2. Claudel ne s'y est pas trompé : « Je comprends parfaitement bien que vous exagérez quand vous me parlez de votre orgueil ».

3. Que « le goût de l'humiliation » — et plus encore peut-être que le goût, le besoin — ait existé, ait même été très fort chez Rivière, cela est certain, comme aussi sans doute du reste que par ce goût de l'humiliation il faille passer pour accéder à l'humilité proprement dite ; mais dans *A la trace de Dieu* c'est l'humilité pure qui est présente. — A propos des personnages de Dostoïevsky, et de Dostoïevsky lui-même lors de sa visite à Tourguénev, Gide remarque fort bien que « l'homme que l'humilité inclinait, au contraire, l'humiliation le fait se regimber. L'humilité ouvre les portes du paradis, l'humiliation, celles de l'enfer ». Rien qui soit plus éloigné de Rivière, très proche de Moussorgski (et de celui de la Khovanchina non moins que de celui de Boris) ; mais à qui, malgré le grand amour qu'il porte et à Dostoïevsky et à ses personnages, je ne vois avec eux nulle affinité véritable : son humilité garde la discrétion de ces primitifs français où il semble que les visages presque exsangues aient surtout pour mission d'exprimer la netteté, la décence intérieure.

enfin mon immense amour qui ne fait que croître de jour en jour pour l'âme russe ou du moins pour les vertus que je résume sous ce nom ». Elle eût été bien belle, cette étude ; cependant oserais-je l'avouer, de tous les écrits qu'eût pu nous donner Rivière c'est celui dont je me passe le mieux, car je le possède dans toute son œuvre, dans toute sa vie, dans tout son être même. Combien sienne l'inoubliable fin de la lettre à Gide : « Je vous ai vu avec votre âme... et à ce moment j'ai touché le dernier fond de l'amitié humaine, où il y a une sorte d'abjuration de soi et de préférence dévorante pour autrui ».

Oui, dans *A la trace de Dieu* il est vraiment « à terre » [1] ; et c'est pourquoi, en outre de ceux qui laissent le dernier mot au « démon du rétablissement », peut-être est-il encore une catégorie de lecteurs que ce livre trouvera insensibles, la catégorie de ceux que volontiers j'appellerai les hommes *verticaux*, et qu'habite un autre démon : celui du redressement. L'homme *vertical* est pour Rivière tantôt un spectacle comique, et tantôt un objet de scandale : « Sur l'impossibilité de comprendre le point d'honneur et plus généralement, l'état d'esprit de celui qui pense qu'on lui doit telle ou telle marque de respect, et qui s'offense de ce qu'elle ne lui soit pas rendue. Je ne vois plus, à la lettre, l'échelle sur laquelle il est juché et ainsi il m'apparaît suspendu dans le vide. Ce qui à la fois m'ébahit et me donne envie de rire ». Et voici comment il dénonce, masqué sous « toutes les apparences de l'humilité », l'orgueil du déiste ou de l'athée, voici le langage qu'il leur prête, puis le commentaire qu'il en donne : « Je ne suis pas un enfant. Je suis assez grand pour faire mes affaires tout seul... Je suis homme digne et éclairé, parfaitement pur de toute illusion... Peut-être le monde tel que je le conçois est-il plus triste, moins réconfortant. Mais du moins il est plus

1. La racine d'humilité est *humus* qui lui-même est rattaché par certains au grec *kamai*, à terre.

courageux, plus digne d'un homme, c'est-à-dire, — car ici il faut traduire la pensée profonde de celui qui parle — c'est-à-dire il me laisse un rôle bien plus important, il me permet de me tenir debout, de développer toute ma taille ; il me consolide et me confirme à la place que l'opinion que j'ai de moi-même me faisait désirer d'occuper » ; et Rivière ajoute : « Il n'y a pas très loin à ce point de vue du déisme à l'athéisme. Sentimentalement cette opinion est très voisine de l'orgueil nihiliste d'un Vigny [1], se posant en antithèse au « silence éternel de la divinité ». La seule différence est que dans un cas l'homme s'oppose à l'absence de Dieu tandis que dans l'autre il s'oppose à Dieu lui-même (en un sens, c'est pire !), mais dans les deux cas et quoiqu'il en puisse dire, il commence par se prendre pour quelque chose ; il cherche à se représenter à ses propres yeux comme la plus haute créature pensante, comme un être essentiellement autonome ». Se prendre pour quelque chose, — telle est bien aux yeux du Rivière de toujours (de celui d'*Aimée* et des derniers écrits, non moins que de celui d'*A la trace de Dieu*) l'inexplicable aberration. « Mon Dieu, aidez-moi à me considérer comme rien ».

*
* *

« Je sais qu'en face d'une certaine question très droite, que je pourrais tout à coup lui poser, il serait sans réponse », écrivait Rivière dans *De la Foi*, à propos de « cette sorte de naïveté » qu'il signalait « en tout écrivain non chrétien ». Or ici c'est une question de même nature, très droite, elle aussi, que pose l'état d'inachèvement où du vivant de l'auteur fut laissée cette Apologétique Chrétienne ; et cette question, fidèle à l'esprit du propos que je viens de citer, je ne me sens pas le droit de l'esquiver.

1. Vigny — celui de *Moïse*, de *Stello*, de *Chatterton* et du *Mont des Oliviers* — nous fournit comme la contradiction idéale de Rivière.

« Projet qu'il n'abandonna jamais, mais que la vie d'abord, chargée, difficile, urgente, puis la mort l'empêchèrent de réaliser », dit l'*Avertissement* ; et Claudel dans sa préface conclut en ces termes : « Toute sa destinée pendant les huit années qui suivirent ne fut plus que la constatation, une espèce de maniement comme d'un manuscrit qu'on s'applique à relire une dernière fois, une espèce de constatation testamentaire de ces choses qu'au fond de lui-même il avait déjà abandonnées ». En l'absence de la réponse décisive, ne manquons pas — avant de voir s'il n'est rien qui s'y puisse ajouter — d'extraire de ces deux textes les vérités qu'ils recèlent. Il est certain que plus encore que d'autres — et bien plus irréparablement à cause de ce qu'il aurait pu, lui, donner — Rivière a connu, vécu le sort qui tend trop à devenir « l'éminente dignité » des meilleurs aujourd'hui : c'est la vie même qui les empêche de réaliser les projets qui sont le plus profondément leurs ; il est certain qu'il a consenti en faveur de la *Nouvelle Revue Française* un sacrifice incalculable que celle-ci n'oubliera pas, qu'elle ne doit jamais oublier. Et d'autre part, en ce qui me concerne, je suis loin de sous-estimer l'importance de la phrase de Claudel, et celle, plus grande encore, de ce si perspicace passage de l'émouvant poème qu'à Rivière il consacra :

Mais toute cette pensée en train de naître comme de l'eau, la comprendre, comment faire sans y participer ?

Tout ce bruit en train de devenir une parole, c'est peut-être intéressant après tout. Qui est-ce qui sera là pour comprendre si je tourne court ?

Comprendre, — quelle place ce mot ou plutôt cet acte n'aura-t-il pas tenue dans la destinée de Rivière ! [1] « C'est

1. Un des jeunes admirateurs de Rivière qui se sent le plus vivement « son débiteur », André Schaeffner, l'auteur du bel article : *Jacques Rivière et ses études sur la musique* (Revue Musicale, Mai 1925), me disait l'autre jour à propos du Rivière de la fin ce mot auquel je souscris sans réserve : « Des multiples mouvements nou-

d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien », est-il dit dans *A la trace de Dieu* ; et une des tragiques beautés du Rivière des dernières années, c'est qu'en aucun cas on ne peut le concevoir donnant sa démission de comprendre ; que ce même « respect dû à la vérité » l'incite à garder les yeux fixés sur tous les points de l'horizon, et que placé au poste de la compréhension, chargé d'intégrer toute expérience nouvelle et se tenant vis-à-vis d'elle pour responsable, non seulement il n'avait plus le temps, mais peut-être même ne se reconnaissait-il plus le droit de revenir sur ce qu'il avait si profondément compris : rien ne serait davantage dans le sens même de sa nature. — Mais sans doute y avait-il autre chose encore, et qui cette fois nous introduit au cœur des scrupules de l'âme la plus scrupuleuse qu'il nous aura été donné d'approcher. Après les trois années de « ce sévère tête-à-tête avec Dieu » [1] — subi dans quelles conditions, et cependant accompagné de quels infatigables sursauts d'activité créatrice [2] — il dut se produire chez Rivière, peut-être ne pouvait-il pas ne pas

veaux, dont Rivière s'est si généreusement occupé, peut-être l'avenir retiendra-t-il surtout l'admirable travail d'esprit dont ils lui fournirent l'occasion ».

1. L'expression est de Claudel dans sa préface.

2. Quand on songe que Koenigsbrück et Hülseberg virent naître, non seulement *A la Trace de Dieu*, non seulement l'énorme *Journal de Captivité*, mais la première version d'*Aimée*, plus étendue, plus complexe, plus riche encore que celle que nous possédons, on ne peut relire sans une indicible émotion ce fragment de carnet du 18 Mars 1915 « Ces jours-ci, pendant ces dégoûts, ces fatigues, ces faiblesses, j'ai bien senti où était mon petit mérite, le seul que j'aurai su montrer pendant toute la campagne : c'est dans cette présence perpétuelle de la volonté, qui m'empêche de m'abandonner, qui maintient sur le pont, jour et nuit, toutes mes forces disponibles. Ce n'est rien. Mais c'est cela qui soutient ma santé, aussi bien celle de mon corps que celle de mon âme... C'est la volonté des petites occasions. Elle est presque pareille aux sentiments mêmes qu'elle produit ; elle n'est que leur armature interne. Encore une fois ce n'est presque rien ». Mais nous, comment nous retenir de murmurer : « C'est tout » ? L' « armature interne » du Rivière de la captivité, c'est à la fois le chef-d'œuvre et la récompense de la féconde humilité.

se produire un abaissement de température qui entraîna — ou au contraire que causa (mais sait-on jamais en pareils domaines !) — une éclipse de la Grâce, ou même simplement de l'état de grâce, — celle que marque le : « J'ai été trop délaissé » de sa lettre à Mauriac. C'est alors surtout qu'il mesura sans doute toute la portée de sa propre remarque : « On a coupé le courant : la mystérieuse vertu électrique de la vérité s'est évanouie ». La volonté continuait-elle chez Rivière de remplir l'office que naguère il lui assignait ? Venait-elle « relever Dieu pendant les intervalles ? » Relisons le passage qui est au nœud de notre question, et dont l'événement depuis a encore accru l'importance : « Si la foi ne peut plus être présente d'une façon sensible, qu'elle demeure au moins en nous à l'état théorique, qu'elle occupe le sommet de notre esprit, si elle ne peut plus occuper tout notre être ». Il suffisait qu'elle n'occupât plus tout son être pour que momentanément Rivière ne se reconnût plus le droit de parler : là gît à mon sens le motif le plus intime de l'inachèvement dans lequel — par delà le pesant fardeau des contingences — non tout involontairement sans doute le livre fut laissé ; il importait de ne point « forcer », de pratiquer le « retrait », d'attendre, de savoir attendre que revînt l'état de grâce. — Mais chez le Rivière de la fin —, non pas de l'extrême fin (de celui-là j'ai écrit ailleurs que « s'il ne l'a point communiquée, s'il n'a pu la communiquer, rien n'appartient plus étroitement à l'être même que la dernière pensée qui le visita », et je ne m'en dédis point), — la foi occupait-elle encore « le sommet de l'esprit ? » Ici par-dessus tout je m'interdis d'interpréter, mais ne puis m'empêcher de réfléchir. Je sais trop par expérience personnelle que ce n'est pas seulement avec la vérité qui est nôtre, mais aussi bien et avec « le sommet » et avec les profondeurs dernières de notre esprit que la vie excelle à « couper le courant, » — à nous rendre indisponibles pour Dieu. (Qu'elle va loin, cette simple phrase de Rivière : « Comme tout de même la vie

est contraire à la sainteté ! ») Mais cependant comment ne pas constater qu'il est du temps même de la foi la plus « sensible » — du 15 Octobre 1914 — ce fragment de carnet si caractéristique, si « ressemblant » : « Etrange sort de l'amour de Dieu en moi ! Quelle petite chose ! Sèche comme une plante de rocher, mais agrippée comme elle. Cela dure petitement. De temps en temps une ondée la fait fleurir, ou plutôt simplement respirer un peu, épandre un léger parfum. Et aussitôt elle se recroqueville. Quel amour difficile ! Dans quelle sécheresse a-t-il été se loger ! Qu'il lui faut de vertu et d'obstination pour durer ! » Il connaîtrait bien mal Jacques Rivière celui qui, de ce passage même, arguerait pour mettre en doute la survie de cette « petite chose » : les petites choses, celles qui détiennent cet étrange pouvoir de « durer petitement », il n'est rien au contraire à quoi Rivière fut plus attaché ; c'étaient elles — et parce que petites — qui obtenaient de lui la fidélité plus « difficile » encore que l'amour. Là où par ses soins toutes les autres prospérèrent, comment croire que de ces petites choses seule la plus grande ait été vouée à l'échec ? « Sèche comme une plante de rocher », peut-être — « mais agrippée comme elle ». Cette réponse tant cherchée, tant poursuivie, pourquoi ne pas reconnaître que nous l'avons dans la parole que lui fait prononcer Claudel — et qui pour ma part me satisfait pleinement.

« Il n'y a qu'à me regarder pour voir à quoi j'ai donné consentement ».

CHARLES DU BOS

PRÉFACE
POUR UNE TRADUCTION RUSSE D'« ANABASE »[1]

A première vue il n'y a rien de plus personnel que les œuvres poétiques. Elles s'isolent, s'opposent, se contredisent, s'excluent. Pourtant les grands monuments de cet art forment, dans les limites de chaque langue, un ensemble architectural, d'autant plus riche et surprenant que chaque monument est plus différent des autres, mais un ensemble tel qu'on n'en peut rien détacher ni mettre à part. C'est : la poésie anglaise, la poésie française, la poésie espagnole ; et cela, même lorsque ces différentes poésies ont eu un étroit commerce entre elles. Ce n'est pas le prétendu génie national qui veut cela, mais bien les lois linguistiques qui dominent le développement de chaque langage littéraire.

Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui

disait Théophile de Viau qui, lui aussi, croyait ne « faire » que pour lui-même, alors qu'en réalité il ajoutait son monument lyrique à celui de Malherbe, et dans le même groupe que ceux de Lingendes, d'Etienne Durand et de Racan.

Dans chaque domaine linguistique on peut, tous les trente ans, faire l'inventaire des monuments poétiques qui sont restés debout au milieu des décombres de cent autres

1. Cette traduction, qui doit paraître prochainement aux éditions J. Povolozky, est l'œuvre de MM. Guéorgui Ivanoff et Anamovitch.

élevés dans le même temps. Combien de poètes français a-t-on lus entre 1895 et 1925 ? Peut-être une centaine dont trente au moins paraissaient dignes de retenir l'attention et capables d'ajouter quelque chose à l'ensemble de la Poésie Française. Il y avait une grande activité sur le chantier. On achevait de briser l'Alexandrin, on inventait le Vers-libre, on cherchait la loi du Verset, on expérimentait des moyens de combiner le rythme de la prose avec les rythmes de la poésie lyrique. Une foule d'artisans copiaient les monuments du passé en essayant de les rajeunir.... De tout cela que reste-t-il ? Combien de monuments durables tout ce travail a-t-il ajoutés à l'ensemble de la Poésie française ? Ils sont faciles à compter : l'énorme et immense monument lyrique et dramatique de Paul Claudel, qui domine tout le groupe ; celui de Francis Jammes, qui porte un caractère si traditionnel que c'est surtout à l'intérieur qu'on distingue sa nouveauté et ce qu'il apporta de personnel au trésor lyrique français ; la haute tour et le gracieux portique de Paul Valéry ; la terrasse de Léon-Paul Fargue où on retrouve les ornements baroques du balcon de Baudelaire et l'influence vivifiante du romantisme intérieur d'Arthur Rimbaud. Enfin le monument le plus récemment acquis, et encore inachevé, de Saint-J. Perse : ses *Eloges* et son *Anabase*.

Ainsi donc : cinq monuments en trente années, pour une centaine de constructions écroulées ou en ruines autour de ceux-là [1]. Terrible et silencieuse sentence ! Et cependant tous ces essais ne furent pas inutiles, et de plusieurs il reste de beaux fragments qui intéresseront plus tard les archéologues ou du moins ces archéologues exceptionnels qui ont le privilège d'apprécier, en dehors de la valeur historique des documents, la beauté qu'ils peuvent contenir. Il n'en demeure pas moins vrai que, seules, les

1. Bien entendu il ne saurait être question ici des œuvres qui sont encore au premier stade de leur construction, de la « littérature qui se fait » : par exemple tout ce qui est sorti de *La Vie unanime*.

œuvres de Claudel, de Jammes, de Valéry, de Fargue et de Saint-J. Perse subsistent et subsisteront.

(Mais le règne de Henri IV, une de nos époques littéraires les plus fécondes, en a-t-il produit davantage ?)

Une pensée poétique personnelle est forcément une pensée nouvelle, une pensée, même, étrangère. Devant les premières œuvres de Claudel, beaucoup de lettrés attardés, c'est-à-dire insuffisamment lettrés, eurent l'impression de lire des traductions, des imitations de choses étrangères. Et aujourd'hui il est évident qu'il n'y a rien de plus français que le fond et la forme de Claudel. Il en sera de même pour la vision poétique de Saint-J. Perse et pour sa prosodie, basée sur l'Alexandrin.

Mais ce qu'il apporte au lyrisme français, ce qu'il décrit et fait entrer dans la Poésie française, c'est quelque chose de très nouveau et de très personnel : des visions géographiques, historiques et humaines, élémentairement humaines, des pays où il a vécu : les Antilles où il a passé son enfance et la Chine où il a résidé plusieurs années. *Anabase* est l'histoire d'une montée depuis le rivage de la mer jusqu'aux déserts de l'Asie centrale :

Chamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cicatrices, que les collines s'acheminent sous les données du ciel agraire, — qu'elles cheminent en silence sur les incandescences pâles de la plaine ; et s'agenouillent à la fin, dans la fumée des songes, là où les peuples s'abolissent aux poudres mortes de la terre...

Et ne reconnaissons-nous pas, pour les avoir entrevues dans nos rêves :

... les cavaleries de bronze vert sur de vastes chaussées

Mais quel chemin parcouru, quel renouvellement et quel approfondissement lyrique depuis les descriptions de Chateaubriand ! Celles de Saint-J. Perse sont à la fois plus exactes et précises, et plus chargées de sens et de méditation. Ces paysages lui sont intérieurs ; il les voit dans un

miroir situé au plus profond de sa conscience ; il les voit et il s'en étonne ; il en prend possession et pourtant il s'y sent étranger ; non pas nationalement étranger, mais humainement étranger. Il est l'homme pour qui cette planète reste toujours un sujet d'étonnement, comme si quelque chose en lui n'acceptait pas comme siennes, et faites pour lui, et les seules possibles, les conditions dans lesquelles il est contraint de vivre ; et jusqu'à cette « couleur d'homme » qu'il aime, il la voit et la sent comme chose étrangère.

La langue et le rythme, qu'il oblige à exprimer sa pensée, il les traite avec ce même détachement, plus immatériel, spirituel, que hautain. La langue de la poésie française est entre ses mains comme un cheval de grande race dont il utilise les qualités, mais qu'il oblige à marcher à une allure nouvelle et qui contrarie ses habitudes. Tu décriras ceci que tu n'avais jamais décrit avant moi ; tu énumèreras patiemment ces objets, ces actions, ces hommes que ni Scève, ni Ronsard n'avaient observés, que Malherbe et La Fontaine et Racine eussent considérés comme étrangers à ton domaine ; tu te mettras à l'échelle de cet énorme Continent, de cette étendue de terre la plus grande et qui n'a rien de commun avec le pays où tu es né et où tu as grandi. Déjà il lui avait fait décrire les îles et les mers tropicales *(Eloges.)* Maintenant, avec *Anabase*, c'est la conquête de l'Asie et de ce vaste toit du monde ; et cependant c'est la langue de Scève et de Ronsard[1], et celle de La Fontaine et de Racine, et le vers créé par Malherbe, qu'il utilise et qu'il conduit à cette conquête.

Et si à présent nous regardons les différents ensembles architecturaux formés dans les autres grands domaines linguistiques, où trouverons-nous l'équivalent de ce monument poétique planétaire ?

VALERY LARBAUD

Paris, 1925.

1. A Ronsard, par exemple, il a emprunté l'emploi de l'adjectif indéfini « un, une », où la prose emploierait l'article « le, la ».

BELLA [1]

CHAPITRE VIII

La veille de la Toussaint, la gendarmerie de Louveciennes prévint mon oncle Charles et mon père d'avoir à passer vers trois heures de l'après-midi au Ministère de la Justice. Rebendart les convoquait, Pendant le déjeuner Moïse arriva en automobile et nous apprit que l'ordre d'arrêt était signé.

— Il a trouvé un truc, dit Moïse.

Ce n'était pas pour nous rassurer. Nous savions la haute estime que Moïse avait pour les trucs et la part qu'il leur attribuait dans les réussites de la vie. S'il avait échappé, enfant, à la mort qui avait emporté la plupart de ses frères, c'est qu'il avait su à temps, prétendait-il, le truc pour manger des figues sèches sans attraper d'érysipèle, celui pour guérir le bouton d'Alep, avec un emplâtre découpé dans le papier bleu des pains de sucre, et celui pour rendre le lait de mouflonne inoffensif. Il ne restait pas dix minutes avec vous sans vous indiquer le truc pour grimper seul au faîte des Pyramides, pour respirer au fond de l'eau, pour sortir des labyrinthes, pour réduire Forain au silence. Le jour où je lui eus raconté que les Français, quand il fallait immobiliser les prisonniers allemands, se contentaient de couper leurs boutons de culotte, il ne douta plus de la victoire des Français. Dix trucs de cette force, et

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre, du 1er novembre et du 1er décembre 1925.

la guerre était finie, sans qu'il fût besoin de recourir aux trucs américains. La Banque était aux yeux de Moïse le seul élément avec lequel il ne servît à rien de biaiser ou de truquer à l'aide d'un livre de sagesse et, dès qu'il s'agissait d'elle, reparaissaient en lui les simples vertus qui font les matelots, les dompteurs et les pompiers. Il n'avait plus alors aucune superstition, aucune habitude. Il écrivait avec le premier stylographe venu, il parlait n'importe quelle langue, et alors flottaient autour de lui les trucs qui s'appellent l'audace, l'assassinat, le suicide et l'espérance.

— Je me demande vraiment lequel ! disait-il, distrait comme s'il cherchait un mot croisé.

Mon oncle et mon père ne se troublaient pas pour si peu. Après le café, ils firent une dernière promenade dans le parc où l'automne, par un truc cette fois nouveau, au lieu de jaunir les chênes, venait de les cramoisir. Il avait plu la veille. A des cercles et à des rectangles plus humides, ils reconnaissaient les emplacements des bassins détruits, et quelques beaux nuages, immobiles dans le ciel, semblaient occuper eux aussi là-haut des places hier classiques. Les symboles de la fidélité, aujourd'hui, c'était l'eau, les fumées. Alors qu'il longeaient le grillage qui isolait les tirés, deux chevreuils les regardèrent de loin, les suivirent, pleins de pitié pour ces hommes prisonniers. Ils ne l'étaient pas encore. Ils se préparaient en riant. Ce fut mon tour d'apprêter pour eux la valise qu'ils m'avaient faite pendant la guerre, à chacune de mes permissions. Ils connaissaient cette valise, aussi exactement qu'ils connaissaient à cette époque ma capacité même ; ils savaient le maximum de ce qu'elle pouvait tenir en bouteilles de rhum, en chocolat, en artichauts. J'allais apprendre maintenant à la mesurer avec des dossiers, des livres. Mon père entra dans la chambre au moment où j'y glissais un tricot de guerre, car il risquait de faire froid à la Santé, et ses cigarettes. Il sourit : je faisais la valise de collège de mon père.

Moïse nous descendit sans hâte vers Paris. Le soleil était derrière nous. Nous avions froid, mais nous voyions le dos du chauffeur ensoleillé. Toutes les femmes, les enfants, jusqu'aux hommes, profitaient de ce beau jour pour porter des chrysanthèmes au cimetière. Les boutiques des horticulteurs étaient seules ouvertes. Tous les négoces faisaient place aujourd'hui au négoce des chrysanthèmes. Marguerites, bégonias, roses d'hiver, se dissimulaient. Ceux qui portaient ces vieilles fleurs semblaient user de vieux remèdes. Le chrysanthème, recette orientale, était jusque dans la banlieue reconnu maintenant comme le meilleur antidote au chagrin, au deuil. Le regret des morts était remplacé dans toute la France par le souci d'avoir à choisir entre les trois espèces de chrysanthèmes, blancs, fauves et jaunes, qu'on allait leur apporter. Toutes les familles faisaient, en costume coloré et avec des fleurs, le chemin qu'elles parcoureraient le lendemain en costume de deuil et les mains vides. C'était le contraire du théâtre, le contraire de l'artifice. Les vraies veuves nous paraissaient presque aujourd'hui les femmes qui ne portaient pas de chrysanthèmes, et les enfants qui jouaient sans fleurs, les orphelins. Aucun signe, aucun rappel de la mort d'ailleurs dans cette brève et belle journée. Les morts aussi se préparaient à leur fête, par une modestie plus grande, une disparition plus complète. C'était le seul jour où l'on circulât dans leur domaine en parlant tout haut, en courant, le seul jour où ils n'y étaient pas. Quand vint Paris, avec sa grille d'entrée, ses gardiens, sa cohue, nous eûmes une impression douce, apaisante, celle d'entrer enfin dans le plus vaste cimetière.

Je confiai notre valise au concierge du Ritz, et, me disant leur secrétaire, j'obtins d'entrer dans le Ministère avec mon père et mon oncle. Des huissiers mal renseignés nous guidèrent à la recherche d'une salle vide et finirent par nous arrêter dans le hall où se tenait, quand le Garde des Sceaux était Président du Conseil, la Conférence des Ambassadeurs. C'est là entre autres qu'on avait déchiqueté l'Autriche, amputé

l'Allemagne. Avec ses tentures rouges, ses glaces à biseaux, ses tables de marbre, la salle semblait une boucherie les jours d'été où tout est vide. L'Europe était à la resserre. Le sort ne varie guère les effets qui lui ont valu dans l'histoire sa réputation d'intelligence et d'ironie : il forçait mon père, le jour de son arrestation, à repasser par le lieu même qui lui avait donné la gloire. C'était d'un effet facile, et la plaisanterie fut complète quand, au lieu de Rebendart, nous vîmes trente jeunes gens entrer dans le salon, s'asseoir autour de la table en fer à cheval, — car c'étaient les candidats au Conseil d'État —, et surtout quand l'examinateur, décachetant son enveloppe, leur lut le sujet du concours. Il leur demandait de se reporter à 1919 et de reconstruire chacun l'Europe à sa façon. Ils avaient tout le temps, trois heures.

Ce fut du moins pour mon père une distraction. Cela l'amusa de voir, comme dans ces pays où le sultan cède pour un jour la royauté à l'étudiant élu par ses pairs, la Conférence des Ambassadeurs abandonner pour aujourd'hui l'Europe à des mains juvéniles, à des mains dont beaucoup n'avaient pas encore caressé une femme. Tous ces jeunes gens d'ailleurs parurent se donner à une tâche habituelle, et baissant ensemble les épaules, ils écrivaient à la hâte sur les larges feuilles vides, les seules dans toutes les chancelleries d'Europe qui fussent encore blanches. Ils relevaient de temps à autre leurs têtes, avec des expressions différentes, qui indiquaient à mon père, tant il connaissait le reflet des villes sur le visage des négociateurs, qu'ils s'attaquaient à Memel, ou à Fiume, ou à Temesvar. Un seul s'agitait, taillait un crayon, bref, indiquait par tous ses gestes qu'il ne savait reconstruire l'Europe. Il faut dire qu'il était mal assis, qu'il avait un pied de la table entre les jambes, ce double pied de table lui-même qui avait rendu si difficile au délégué américain de se pencher et de se lever, et qui peut-être écarta les États-Unis de cette conférence. Tout ce qui avait indisposé l'Amérique, le pied mal placé, l'écritoire lointaine, l'embrase du rideau trop proche à laquelle se cognait la tête,

indisposait aussi ce jeune homme. Peut-être encore savait-il seulement reconstruire l'Asie, ou seulement créer une politique moderne des isthmes, ou seulement répartir avec justice les pétroles !... Il renonça, délaissa la salle où ses vingt-neuf camarades, maintenant déchaînés, dégrafaient sans précaution les bandages du continent. Mais, au moment où il passait à notre hauteur, il vint vers mon père, s'inclina, trouvant une excuse à sa nullité ou à sa paresse :

— J'ai eu honte de traiter ce sujet devant vous, dit-il.

Puis il disparut, ayant reconstruit le fierté de mon père.

***

— Entrez, dit Rebendart.

Nous entrions dans le bureau de Rebendart. Le ministre de la justice était face à la porte, debout devant sa table, immobile. Bien qu'il fit encore jour, le lustre s'alluma juste au-dessus de nos têtes, tirant de nous une loque noire, essayant de tirer de nous, pour notre confusion, notre ombre la moins humaine. Les quatre femmes nues dans les trumeaux, avec des balances qui nous attendaient au point mort, paraissaient postées pour surprendre je ne sais quel flagrant délit de ces trois hommes habillés. Jamais je n'avais vu autant de balances, sculptées dans les boiseries, moulées dans les stucs. Si bien que le pèse-lettres du bureau de Rebendart, seul instrument de vrai métal, semblait une arme, et évoquait une idée de torture. Larubanon, le sous-secrétaire d'État, de l'air à la fois désœuvré et servile de l'aide bourreau, l'essayait de l'index.

Rebendart ne nous demanda pas de nous asseoir. L'entrevue, dans son esprit, était sans doute à une hauteur qui ne souffrait ni le canapé, ni même le fauteuil. Son bureau était près de la cheminée, non pas qu'il aimât le feu, mais il détestait écrire près d'une fenêtre et près des arbres. Quand une chenille tombait dans une de ses phrases, quand un éphémère

se prenait dans son encrier, faible buvard pour l'encre qui accablait de notes l'Europe, ces atomes et ces indices d'une vie naturelle que ne gouvernaient pas les lois laïques le dégoûtaient pour dix minutes du pouvoir. Mais aujourd'hui, dos à un bûcher d'énormes bûches, il rayonnait comme un vengeur, et songeait seulement à amener sur nos lèvres les paroles qui provoqueraient ses trois réponses, préparées de la veille, sur le bon citoyen, sur le devoir, et sur l'orgueil. Seule la sténographe avait pris une chaise, la seule femme habillée de la pièce, entre tant de statues et de tableaux, rousse, trop parfumée, d'une belle chair, qui réunissait sur elle les odeurs, les ombres, les crins de toutes ces figures nues et épilées éparses autour de nous. Immobile, nous regardant d'yeux violets impartiaux qu'elle ne bougeait pas, appelant dans cette scène par le gonflement de sa gorge, par le croisement de ses jambes, assez dévoilées, un élément qui n'était pas de distraction, mais au contraire de ferveur, indifférente et surchargée d'appâts comme l'histoire, elle tapait sur son clavier d'où sortait le ruban, comparable au ruban de la Bourse, sur lequel Rebendart comptait bien inscrire avant une heure le vrai cours de l'honneur et le vrai change du pouvoir. Elle n'avait de vivant que le battement de ses paupières, et une imperceptible tension du regard, que provoquait ma présence, la présence d'un jeune homme. Seul témoin qui se souvînt exactement, car elle était au Ministère depuis dix ans, des procès, des scènes, des assauts entre les puissants de la République, la seule aussi qui n'en éprouvât aucune émotion et n'en eût jamais tiré d'enseignement pour sa sortie de six heures avec le sous-chef de gare son amant, elle avait cependant de la dignité de ces duels une conscience qui l'empêchait de toucher ses cheveux quand un courant d'air les dérangeait, de rajuster l'échancrure de son corsage après un faux mouvement, de mouiller la maille de son bas qui craquait, pour l'heure de ces entrevues sans coquetterie et sans fausse pudeur, et elle rentrait à la salle commune des sténos à peuprès aussi froissée par l'Histoire

que par un chef de bureau entreprenant. Rebendart s'était tourné à demi vers elle, élevant la voix. Mon père, en revanche se préparait à cause d'elle à amortir ses paroles. Car l'un avait toujours traité l'histoire comme une femme ou un témoin, et l'autre comme un haut parleur.

— Messieurs, commença Rebendart... Vous avez fini, Larubanon ?

Larubanon retira de son nez l'index qu'il y avait introduit par ce geste habituel qui le rendait, dans les autobus, objet d'aversion et de scandale pour les mères de famille. Larubanon, myope de l'œil droit et hypermétrope de l'œil gauche, légèrement bancal, délivré par la science à dix ans de deux pieds bots à cause desquels il avait déchiré toutes ses photographies d'enfant, était le fruit des amours cachées mais illustres d'un fondateur de la République et de cette cantatrice que Gambetta appelait, — car elle avait chanté faux sous l'Empire et juste après le 4 septembre — le Rossignol qui ne chante que le jour. Tous les après-midi pendant le semestre où furent votées les lois sur les prétendants et la presse, le président de la Chambre, comme dans les théâtres de villes d'eaux où les entractes sont d'une heure pour permettre aux spectateurs de passer à la salle de jeu, faisait d'une heure les suspensions de séance, afin de permettre aux nouvelles lumières politiques de s'unir aux artistes du précédent régime, et afin que le premier ministre, la bouche ruisselante de vérités, bourré de sandwiches, fécond à trente pas, et la cantatrice, dorée par sa jeune gloire et par son automne, de soie au toucher, accablée elle aussi de santé et de soumission conjugale, eussent le temps de se clore entre des faux Boulle, des damas lyonnais et les Gervex naissants, pour produire Larubanon. Orphelin presque à sa naissance, mais déposé sur les marches de l'État, l'avorton avait su jusqu'à ce jour accorder admirablement une demi-intelligence et une demi-ambition. Une demi-chance aussi l'avait servi. Il avait épousé une fille demi-belle, dotée d'un demi-million. Il avait eu au Parlement un demi-succès. Mais il venait de s'apercevoir dans son

nouveau poste, pour la première fois, qu'au lieu de n'avoir, comme il le croyait, que taquiné la fortune et cédé à un vent heureux, il avait fait rendre leur maximum à son intelligence et à sa force vitale. Depuis trois mois qu'il était demi-ministre, il essayait en vain de découvrir en lui les motifs qu'aurait eu le sort de le faire ministre entier. Il ratait les affaires, il avait, pour la première fois et terriblement, besoin d'argent. Cette rigidité dans la vertu et dans les convictions qu'il croyait sa force et qui lui eût permis, en effet, s'il était resté référendaire, de mourir sans avoir commis de mensonge et sans tromper sa femme, cette confiance en sa mission républicaine qui pendant trente-cinq ans avait écarté de lui les automobiles, lui apparaissaient, ce qu'elles étaient en fait, périmées, ridicules, mais il était impuissant à les remplacer par une vertu et une vocation plus fortes. Chaque belle chose du monde qu'il comprenait tout à coup, les perles, les rubis, l'or, éteignait en lui une petite lumière. Il commençait à y faire sombre. Le mois qui venait de s'éteindre lui avait fait comprendre les gravures en couleurs, les émaux, les phares d'Hispano-Suiza. Il ne voyait plus en lui. Il avait la veille même manqué comprendre Rembrandt, c'est-à-dire les pires compromissions, le vol. Au point exact où son honnêteté et sa noblesse d'âme finissaient, il ne trouvait plus à sa disposition que l'intrigue ou la bassesse. L'accroc le plus léger à sa parabole, qu'un autre eût réparé simplement avec de la bonne humeur et de l'esprit, il ne pouvait le réparer qu'avec le parjure ou la calomnie. Chacune de ses croyances pédantes et naïves était submergée par une eau sale : sa dévotion au droit romain cédait au poker, sa passion pour Tocqueville à la débauche. Instruits à la fois de son cynisme et de sa faiblesse, tous les personnages louches qui s'effacent autour des ministres sous de plus corrects émissaires se levaient directement autour de lui. Il ne les décourageait pas. Par timidité, dans cette crise, il préférait avoir à faire au coulissier marron lui-même plutôt

qu'au député son garant, au fondateur de tripots en personne plutôt qu'au conseiller municipal son avocat. Tous les vices, les crimes qui, convoqués par Rebendart se rendaient au ministère sous leur forme honnête et parlementaire, entraient chez le sous-secrétaire sans maquillage. Pour sa confusion d'ailleurs, car il se rendait compte, à cette fréquentation, qu'il ne serait jamais capable que d'une demi-habileté et d'une demi-intrigue.

— Messieurs, reprit Rebendart, laissant Larubanon promener distraitement les yeux sur celle des quatre femmes nues à balance pour laquelle sa mère, disait-on, avait posé..., j'assume une mission pénible. Je suis dans la nécessité de vous inculper du crime de forfaiture.

Larubanon, toujours mobile, qui était venu tirer un rideau derrière nous, regagna prudemment le côté des innocents. Puis, de son double binocle, dont un verre rapprochait et un verre éloignait, il regarda les fesses maternelles, superbement égales, symbole suprême de la justice.

— De forfaiture seulement ? demanda l'oncle Charles.

C'était le moment de placer le monologue sur l'orgueil. Rebendart hésita, et le laissa passer pour toujours.

— Le document dont M. Larubanon va vous donner lecture ne laissera aucune espèce de doute sur ce point, déclara-t-il avec rage.

Larubanon ouvrit un dossier, se prépara à lire, puis, hésitant, le passa à Rebendart.

— Celui-là ?

Rebendart s'impatientait.

— Vous savez bien que non. Celui des Dessaline, avec le reçu signé Dubardeau.

Je vis pâlir mon père. Alors qu'il était député, il avait obtenu pour les Dessaline une adjudication. Quelques mois après, Dessaline lui avait remis, au bénéfice d'un ami commun, tombé dans la misère, un chèque de cinquante mille francs, que l'oncle Charles et lui avaient signé. Quelque banquier ami de Rebendart avait dû les trahir. Pas de témoin.

L'obligé était au Mexique. Dessaline était mort. L'action généreuse, en s'évanouissant, laissait en effet un cadavre de mauvaise action.

Larubanon ne trouvait toujours pas le bon dossier. Pourtant les deux pièces étaient là, il y a une heure encore. Il s'était même piqué avec l'épingle qui les attachait. Il montra le sang de son mouchoir, pour preuve de sa véracité. Il en avait d'ailleurs marqué son nez. Il essaya sans succès d'arracher une goutte neuve à la blessure. Rebendart sonna.

— Mademoiselle Vergne, commanda-t-il.

Mademoiselle Vergne entra, de teint laiteux, mais ne le cédant point à la sténographe en épanouissement. Elle avait pris à chacun des magasins de luxe qui entouraient le ministère sa spécialité la moins coûteuse, à Coty le parfum réclame, à Orsay le dernier rouge, à Rigaud la poudre à 3,25. C'était ce qu'il y avait de meilleur marché en masque féminin dans cette région centrale de Paris. Mais, sous ce teint slave et ces apprêts faciles, coulait au lieu de sang rien moins que le bonheur. Femme créée pour les voluptés du week-end, à la veille de ce jour des morts, week-end suprême, elle rayonnait, les yeux bien mouillés par des sucs de premier ordre, la bouche tapissée de muqueuses de luxe. Le dossier qu'elle portait manqua s'ouvrir, elle en retint les pages contre sa gorge comme une nichée de colombes. Les arrêtés se becquetaient, les notes verbales se caressaient des ailes. Quand elle eut avoué son ignorance, elle fut remplacée par Mlle Larbit, plus connue dans le ministère sous le nom de Pan-Pan, dodue et vêtue de paillettes. Toute cette scène de dissensions entre cœurs masculins se livra ainsi parmi une horde de femmes qui souriaient également aux deux parties, tout comme si les Rebendart et les Dubardeau se battaient pour elles, sur un fond de plaisir, de santé et de nature qui lui enlevait presque son acuité. Ces belles filles avaient d'ailleurs la carrure et le rable particuliers aux femmes d'athlète qui servent de piédestal aux exercices de leur mari. Quand l'une s'approchait

de Rebendart, baissant la nuque, on s'attendait à le voir bondir... Aucune n'avait vu le dossier. Larubanon se rappela soudain l'avoir laissé sur sa table et courut le reprendre.

Le silence régna. L'antipathie entre ces êtres était si grande que la parole ne pouvait vivre dans pareille atmosphère. Mon père était triste. Il songeait à cet homme auquel il avait apporté les cinquante mille francs de Dessaline, à Saint-Nazaire, sur le quai. L'homme était nerveux. C'était le second bateau qu'il prenait dans ce port, le premier l'avait mené à Cayenne. Cinq ans auparavant, il avait, disait le jugement, violenté et étranglé une bergère. On peut imaginer quels souvenirs étaient pour lui les mouettes, la sirène, la cloche, la mer elle-même, base de toute injustice, qui rapportait au flanc du quai en une vague les crachats dont les forçats tenaient à la marquer tout le long du trajet. Mon père avait connu le voyageur avant son premier voyage. C'était alors un de ces jeunes hommes qui soudain, projetés sur Paris d'une famille médiocre de fonctionnaires provinciaux, conquièrent par toutes les qualités et tous les charmes. Pendant deux ans, il ne s'était point passé une semaine où le succès ne lui fut venu sous une forme concrète, argent, pouvoir ou amour. Il restait modeste. Mais, ce jour-là, dans ce pré, à la fin de ces vacances, à la veille de son retour à Paris qui tenait en réserve pour lui un haut poste et douze femmes, il s'était trompé. Il s'était trompé sur le jeu même de la vie. Jamais il ne s'était senti aussi débordant d'éternité, de générosité. C'était Pan en veston. Les verdiers qui partaient sous ses pas partaient de lui. Chaque nuage nouveau dans ce beau ciel dégageait d'une pelure son cerveau. A cause de cette chance qu'il avait eue dans le monde, généreusement, il se sentait en retard avec cette campagne, avec ce ciel simple, ces collines bourrues. Dans un paysage italien ou simplement agenais, sous un ciel gâté déjà par le génie, chéri déjà par des grands hommes, il se fût contenu. Mais il était en Bas-Limousin. C'était vraiment une concession qu'il avait faite à ce climat avide et sevré de caresses, à cette province reculée et

peu gâtée par les voluptés, en s'approchant de la bergère, qui, elle, était tout juste bien. C'était pour s'humilier vis-à-vis de son avenir et de ses invites, pour une communion aimable avec le sol, l'herbe, qu'il avait accepté l'aventure. C'était par condescendance. par reconnaissance envers tous ces intermédiaires doux et nuls, sa famille y comprise, qui l'avaient mené à la fortune par leur pauvreté, à la gloire par leur obscurité. Le cadre le séduisait plus que la bergère, qui avait des yeux gris, des pommettes rouges d'un rouge qui subsista comme un fard dans sa mort, et des dents usées. Mais que le cormier sous lequel elle était assise était beau, puissant. Il violait cette terre maigre. Une source coulait, dont il serait bon tout à l'heure de toucher l'eau. Des alouettes se poursuivaient d'un vol parallèle, revenaient à la terre sans s'être effleurées ; mais surtout le chien de la bergère l'avait séduit. Au lieu d'aboyer, ce chien était accouru vers lui, remuant la queue et lèchant ses mains. C'était vraiment à cause du chien, pour le chien, qu'il n'était point passé outre. Il avait déjà donné la meilleure place à ce chien dans le futur souvenir qu'il allait avoir de cet après-midi. Le vent des grandes entreprises soufflait sur lui, ses oreilles en bruissaient, mais par modestie, par simplicité, il avait tenu bon, il avait accepté dans sa vie ce petit épisode. Il avait l'impression de commettre une bonne action. Il s'était approché de la bergère, guidé par ce chien qui délaissait pour lui le troupeau, ce chien à poils et à moustaches boueuses, qui devant l'inconnu à mains blanches, au complet le mieux taillé de France, avait ressenti sa vraie vocation de chien pour salon et pour tendresse. Lui, que courtisaient pas mal de belles femmes et qui se refusait, se gardant pour une seule amie, il vint s'asseoir décidé près de la bergère. Il lui demanda le nom du chien, qui s'appelait Bas-rouges. Elle aussi avait des bas rouges. Il remarqua que comme ceux du chien ses yeux gris étaient un peu vairons. Une telle relation entre ces espèces campagnardes aiguisait encore cette conscience, qu'il avait cet après-midi là, de se heurter à la nature elle-même. Il la plaisanta en l'appelant Bas-rouges. Elle souriait niaisement.

Chaque fois que le chien entendait ce nom, il sautait, il aboyait de joie. Elle consentit à montrer le haut des bas rouges. Lui hésitait encore. Mais des perdrix, disséminées par des coups de feu lointains, passaient au-dessus d'eux, au ras de l'horizon des battoirs résonnaient, un chariot là-bas grinçait ; tous ces bruits de crépuscule qui lui parvenaient en pleine chaleur et en plein soleil le portaient à d'immenses espoirs, mais le butaient à ce petit acte sans importance. C'est ainsi que le renard prend un piège pour la porte de sa vie, et y pénètre par condescendance. Il sentait que ce court moment avec cette femme simple allait lui ouvrir la soirée, lui ouvrir la nuit, qui s'annonçait étincelante, et jusqu'à sa vie entière. Il prit la bergère dans ses bras. Bas-Rouges du nez s'introduisait dans leur étreinte, réclamant sa part de caresse. Il lui dit que Bas-Rouges était superbe, qu'il aimait Bas-Rouges, elle céda, mais à la même minute, deux chasseurs qu'il ne vit pas débouchèrent dans la prairie. Elle eut honte, cria, se débattit. Un coup de feu le tira de la lutte. Le premier chasseur le tenait en joue, et l'autre venait de tuer Bas-Rouges, qui s'était précipité contre eux pour le défendre. Le lendemain son nom dans toute la France était devenu l'épithète la plus basse, l'insulte à la mode... Avouer la destination des cinquante mille francs de Dessaline eût provoqué plus de scandale que les avoir gardés. A cause de Bas-Rouges, à cause d'une âme presque humaine dans un chien de berger, à cause d'un beauceron qui avait approuvé tous les élans humains, même de second ordre, Rebendart l'emportait sur les Dubardeau.

Nous nous taisions tous. Mon père reconnaissait sur son ancien bureau, à la couleur des dossiers, quelles affaires criminelles Rebendart avait étudiées aujourd'hui. Un parricide, deux assassinats simples. C'était le jour de la semaine où le ministre décide de gracier ou de guillotiner. Le paraphe au crayon rouge ou au crayon bleu qui indique le pardon ou l'exécution n'était pas encore tracé. Mais, dans la place même que Rebendart avait donnée à ces dossiers de misère

et de mort, les reléguant sans précaution au bord extrême de la table, en pleine évidence, avec les noms et les prénoms visibles, on devinait la clef de ses actions : cet homme était insensible. Cette culture classique dont il se vantait, ces études latines, grecques, qu'il poursuivait encore, lui avaient donné certes un certain amour pour le monde, mais dans le temps, non dans l'espace. Tout ce qui concernait la France l'atteignait, et les pays aînés de la France, et les pays aînés de Rome ou d'Athènes ; il souffrait des injustices commises envers les tribuns, de l'indemnité de résidence dérisoire accordée aux magistrats phéniciens, mais dès que sa pensée, au lieu de plonger, dépassait seulement les frontières de ce champ classique marquées exactement par les limites de la France moderne, aucun malaise, aucune inquiétude n'était plus à craindre pour lui. Il souffrait du raz de marée qui abîmait un hôtel à Biarritz, mais il était insensible à la peste, à la famine, aux maux de l'Asie. Quand il voyait, après cet incendie, cette électrocution, cette inondation de l'Europe, toutes les nations en procès avec je ne sais quelle assurance humaine qui refusait de les payer, divine qui refusait de les consoler, Rebendart, tout ému encore du mauvais partage des terres de Charlemagne, ne souffrait pas. Quand il voyait dans l'univers entier, besogne lamentable, les ingénieurs s'efforcer, par les modifications les moins coûteuses à leur conseil d'administration, de faire livrer aux machines à canons, à obus, à fils barbelés, des pâtes alimentaires, des images morales, des baignoires, frémissant de l'affront reçu par notre royauté à Péronne, Rebendart ne souffrait pas. Quand il voyait les directeurs d'usine philanthropes, embarrassés de leurs stocks, chercher l'objet nouveau qui rendrait heureux les enfants européens, surtout en fonte et en acier trempé, heureuses les femmes européennes, surtout en aluminium d'avion, et soucieux d'adapter les fils de la guerre, le wolfram, le gaz oseille, à la vie de famille, indigné de la condition des bâtonniers de province sous Louis XIV, il ne souffrait pas. Il voyait

qu'aucune des vertus des nations du vieux continent n'agissait plus, que l'honneur, l'humeur, le sang de certaines avait changé, il voyait l'Allemagne posée inerte et soufflante sur l'Europe comme une bougie encrassée, il voyait tous ces beaux métiers européens plongés dans la guerre devenus tous uniformes, les États-Unis d'Europe établis désormais en ce qui concernait les ingénieurs, les ébénistes, les mécaniciens, il n'était pas assuré qu'on pût jamais décaper chacun, lui rendre son sens et sa nationalité, il voyait que c'en était fini des moulures spéciales dans les tables, des bielles et des ressorts de montre signés, des carafes à un exemplaire, — mais Rebendart n'en souffrait pas, n'en pleurait pas, accablé qu'il était encore par les malheurs de Théodose. Thermomètre des revenants, sismographe des catastrophes passées, on pouvait être sûr, quand la voix de Rebendart s'échauffait, quand son œil s'adoucissait, que les derniers effluves de Sylla ou de Cujas venaient d'arriver dans la salle, et la suprême onde émise de Babylone, le jour de son effondrement.

— Messieurs, dit enfin Rebendart, je crois que nous avons à nous expliquer.

Mon père a toujours eu des gestes, des impulsions d'enfant. Il est doux de voir sur un père âgé ces signes, non pas de sa jeunesse, mais de la jeunesse des hommes. Il dit :

— Je ne discute pas avec un homme insensible.

— Il ne s'agit pas de discussion, reprit Rebendart, mais de dates, qui n'en souffrent aucune. Il s'agit du 12 mai 1917, où vous avez pris l'initiative d'envoyer sans ordre un émissaire à l'Autriche, et du 1er décembre 1913, date du chèque Dessaline.

Rebendart, pour être tout à fait sincère, aurait dû ajouter le 28 juin 1919, date du traité de Versailles, qu'il ne pardonnait pas à mon père, le 5 février 1915, jour où le secrétaire de mon oncle Charles l'avait qualifié dans un salon de pisse-vinaigre, et le 3 septembre 1892, souvenir lointain mais le plus vif, où mon père avait à la Chambre

remarqué que la citation de Pascal faite par Rebendart dans son discours d'ouverture au Parlement était erronée. — A quoi pense le monde ? A jouer du luth, avait dit Pascal. A jouer de la harpe, avait cité Rebendart. Il s'était retrouvé toute une séance avec cette harpe ridicule sur les bras...

Mais une autre secrétaire entrait. Elle venait chercher les dossiers des condamnés. Elle réclama le visa. Rebendart prit le crayon bleu, signe de mort. Tant est grande la discipline, le respect humain, au Ministère de la Justice, que cette jolie fille ne supplia pas, ne se roula pas à terre, ne se promit pas à Rebendart, pour sauver la vie de trois hommes. Il ne vint pas non plus à l'idée de Rebendart, exaspéré pourtant par sa réputation d'insensibilité, que pardonner à trois assassins, c'est être sensible. Il signa. La belle enfant repartit avec ses trois dossiers, légers comme des urnes, si légère elle-même.

Larubanon la bouscula dans la porte, consterné. Les papiers n'étaient pas chez lui. Aucun doute. On les avait volés. Il avait pris un responsable, le classeur de service, il l'amenait. C'était Brody Larondet, le malheureux qui devant Moïse avait pris jadis, comme il le pouvait, la défense de mon père. Brody était courbé de ce quart d'heure de recherche, il avait cherché jusque dans son propre bureau, où il avait même retrouvé son testament de juillet 1914.

— Vous voulez votre révocation, lui cria Larubanon, vous l'aurez !

Brody Larondet aperçut mon père, se redressa, eut le courage de nous sourire, et disparut. Sa femme et ses trois fillettes l'attendirent jusqu'au matin. Un ami le retrouva dans un cabaret des Halles, où il avait toute la nuit essayé d'adapter à la paix son testament de guerre avant de se jeter à la Seine. La troisième fillette était née depuis 1914. Aucune clause n'allait plus, car il était méthodique, et avait légué chaque objet, chaque meuble. Il aurait fallu tout refaire, acheter un troisième vase de Gallé, une

troisième gravure en couleurs de Scott. Il rentra chez lui.

Comme il quittait le bureau de Rebendart, juste en face de nous, la tapisserie où d'après Rubens les anges soulevaient de terre une douzaine d'énormes filles nues, s'ouvrit, et Bella apparut, souriante, éclatante entre ces corps de reine soudain plissés et fanés par cet accouchement :

— J'ai brûlé les papiers, dit-elle.

***

Rebendart regardait avec haine Bella. Il avait passé toute sa vie à esquiver le tragique. Toutes les occasions où la rencontre entre deux êtres, agités de passions, ou deux chefs d'affaires, ou deux chefs d'armée, aurait pu ou dû se faire de façon solennelle, il les avait escamotées. Durant ces dix dernières années où la destinée avait couru le monde, il avait toujours taché de remplacer sur la voie qu'elle prenait les passages à niveau par des ponts. Grâce à lui, il n'y avait pas eu d'entrevue entre Ludendorff et Foch, entre Guillaume II et Viviani, entre Clémenceau et le Pape. S'il avait été chimiste, comme mon oncle, il eût consacré sa vie à empêcher l'azote de rencontrer l'hydrogène, et tous les drames imaginables entre carbone et oxygène eussent été éliminés. Un manque d'imagination, la peur aussi des réactions humaines, le poussait à amortir par des papiers tous les points de fusion vivante entre politiques ou philosophies. Il n'y avait plus de scènes, dans sa famille et dans son Gouvernement, que celles provoquées par son mauvais caractère. La colère chez Rebendart était tout ce qui restait du destin, et de son aveuglement. Par un décalage, imperceptible à ses secrétaires même, mais calculé d'après le Chaix ou le guide des Transatlantiques, il avait évité toute sa vie les confrontations entre hommes d'État, il avait fait retarder des trains pour ne pas débarquer dans certaines villes au moment où l'attente qu'on avait de lui, l'heure ensoleillée, l'atmosphère générale de la province ou de la

France ce jour-là, devait faire de son arrivée une minute trop sensible. Il eût suffi de l'introduire dans l'Odyssée ou dans la Bible, pour enlever à la légende toutes les rencontres justement obtenues par les héros à force de politesse envers le sort et de respect pour l'horaire humain du sublime. Avec Rebendart, plus d'épisode de Nausicaa et d'Ulysse, de Salomé et de Jonathan. Il détestait la Passion, il y voyait une accumulation de gestes emphatiques qu'un dieu de bon goût eût dû éviter. Il détestait voir mourir. Cette exactitude de l'âme qui répond à la mort, cette exactitude de la mort à ce faux rendez-vous, cette froideur de la mort qui durcit tous les vêtements des assistants comme un gel, cette heure où le mouvement exact de la vie se retire chez les personnages les plus conventionnels, chez les tantes solennelles, les nièces à principes, dans sa fausse liberté, il la détestait. Une fausse vie n'a pas à se terminer par la mort... Aussi, son irritation contre Bella n'avait pas de limites. Qu'elle l'ait trahi, passe encore. Mais elle aurait pu du moins, après avoir brûlé les lettres, voyager, disparaître, écrire,... au lieu d'attendre derrière la portière, et d'apparaître avec cette robe vert pâle, ces bijoux, ces bras nus qui avivaient de mode cette minute de tragédie. Elle donnait une couleur moderne, un tissu nouveau, une coiffure, jusqu'à un parfum, à une explication administrative. Que venait-elle faire ? C'était Ophélie sur du pétrole, sur du naphte. Rebendart savait qu'il cesserait d'avoir pour lui le droit et la raison si, au lieu des conseils de discipline, des sanctions juridiques, quelqu'un déchaînait dans le conflit Rebendart-Dubardeau les entités et les allégories. Les Dubardeau n'étaient que trop aptes à trafiquer avec le double astral des lois, l'ectoplasme des codes. Toutes ces écluses par lesquelles Rebendart, dans un travail plus obstiné que celui des Hollandais, était parvenu à se faire un champ de travail desséché au milieu de la guerre, des luttes civiles, Bella aujourd'hui les ouvrait. A ce niveau si bas, au fond de cette impasse où il nous avait

attirés de nos montagnes de Meudon, un dénouement de Crébillon-le-père nous libérait soudain, solution artificielle, enfantine, mais qui annihilait sa vengeance.

— Que dites-vous ? Quelle est cette folie !

Je sus plus tard que la scène était plus parfaite encore que je ne le croyais, car Larubanon, qui songeait à divorcer pour épouser Bella, lui avait confié son projet le matin même... Bella rayonnait, comme le jour où elle avait obtenu de Clémenceau qu'il allât, dans son dernier voyage aux États-Unis, rendre visite à Wilson. La vision de Clémenceau sonnant à la porte de la petite maison du paralytique, par un soir d'orage étouffant, avait nourri son esprit plusieurs semaines. Comme le jour où elle avait, en les attirant non par des subterfuges, mais par des raisons officielles ou mondaines, mis d'Annunzio en présence de la Duse... Je la regardais avec admiration et non sans un peu de remords. Je comprenais enfin sa résistance, sa fuite : c'était des invitations à la tragédie. Je me reprochais presque de l'avoir, malgré la rivalité de nos familles, aimée sans autres scrupules. La bru de celui qui nous persécutait venait me trouver dans mon lit à l'aurore. A l'aurore, quand les mouettes qui ont suivi un saumon de l'embouchure de la Seine à Paris, aperçoivent la place de la Concorde, et crient, j'enlaçais la fille du tyran. Mais aujourd'hui seulement il me venait à l'idée que Bella et moi aurions pu, même dans ce monde veule, même dans cette époque où les passions ne se conjuguent plus et ne se mêlent plus à l'intérieur des êtres, tant leur trajectoire est égoïste et tendue, et s'exercent chacune séparément, presque comme une fonction physique, dans cette ville où les avares ne sont plus amoureux, où les jaloux n'ont plus d'ambition, nous aurions pu jouer quelque réplique des Montaigu et des Capulet. Les amantes de notre époque ne laissent pas plus germer en elles les conflits que les fils. J'estimais Bella d'avoir laissé celui-là grandir, arriver à son terme. Moi, insouciant, j'étais l'heureux père d'un bel esclandre, d'un drame ! J'admirais ce corps si mince dans sa grossesse ardente,

ce visage si pur et si intact dans son masque. Pour une fois, je n'éprouvais aucun malaise devant un acte plutôt théâtral. Je savais un gré infini à Bella de cette attente derrière les reines nues, de cette apparition, de cette ponctualité, que je sentais la ponctualité de tout ce que le monde contient de loyal et de beau envers mon père innocent. Ce qu'il y avait même de prévu dans son entrée m'enchantait. Cette emphase était la frange de la simplicité suprême, du devoir. Les quelques miracles que j'avais vus dans ma vie, la bataille de la Marne, par exemple, m'avaient paru en effet si mal réglés, si confus à l'œil ! J'étais ému de ce petit miracle bien net, et enfin à l'heure.

Rebendart s'était avancé, hors de lui.

— Quelle folie vous a prise ! quelle est cette trahison !

Bella lui sourit, leva la main, me désigna. Que l'éducation de son pensionnat de Charlieu était soignée ! J'étais certainement la première personne que Bella montrât du doigt. Son bras était levé presque verticalement, sa main toute ouverte, un vrai serment.

— J'aime Philippe, dit-elle.

Mais, déjà détournée de moi, elle avait saisi d'une main la main de mon père, de l'autre la main de Rebendart, et elle essayait de les joindre. Une minute elle lutta contre le sort. Mon père, par compassion, obéissait, mais Rebendart se défendait brutalement. Le sourire de Bella devenait une grimace d'effort. Déjà elle ne cherchait plus, comme elle l'avait imaginé, à faire que ces deux mains s'unissent, que les dix doigts de Rebendart pénétrassent les dix doigts de Dubardeau. Il semblait qu'elle n'eût plus d'autre espoir que d'arriver à effleurer l'une par l'autre, d'obtenir non plus un courant, mais une étincelle de conciliation. Elle sentait l'une docile et fraîche, l'autre ennemie et brûlante. Dix secondes elle tenta encore, maintenant désespérée, d'agrafer les deux honneurs, les deux courages, les deux générosités du caractère français. Tâche impossible. Je la vis soudain pâlir, fermer les yeux, tomber à genoux, puis en arrière, puis

glisser, encore un peu inhabile de ces gestes suprêmes, décomposant sa chute, l'inscrivant au ralenti dans nos yeux.

Tel est le truc que trouva Bella pour libérer mon père de la prison : se rompre une artère. Je la portai dans sa chambre. La mort mettait la même densité à chaque partie de son corps. Toute ma vie je sentirai sur moi cette surcharge égale au poids de mon amie. Elle se cramponnait à ma main, elle la croyait la main de Rebendart. Elle avait la force d'un cadavre, je ne pouvais me dégager. Le médecin, la femme de chambre, Rebendart lui-même, durent nous traiter comme un groupe indissoluble. Toute une nuit, le rayon de ma liberté fut le bras d'une mourante. J'étais la partie vivante d'une agonie. On avait oublié de tirer les rideaux. La nuit du jour des Morts entrait déjà. Des lumières s'allumaient en face, au Ritz. Le petit Argentin qui chaque matin à la jumelle tâchait de la voir sortir du bain, pouvait regarder Bella mourir. Chaque geste par lequel l'un de nous voulait arranger l'oreiller ou le drap faisait tomber du lit ou y révélait un objet de fillette, une poupée derrière le traversin, une médaille de pension, un collier de chien. Dans son visage aussi, si on la forçait à boire, à respirer, se formaient des traits puérils. Toute son enfance sortait d'elle, au moindre heurt. Jamais une grande âme n'approcha avec plus de modestie de la mort.

Vers minuit, comme je m'étais assoupi, je fus réveillé par une impression de bien-être, de liberté. Bella avait lâché ma main. La famille déjà s'engouffrait dans ce passage, et m'écarta.

CHAPITRE X

Fontranges suivit l'enterrement à côté de Rebendart. Il était intimidé par la présence du ministre, limité dans ses

moindres gestes et ses moindres pensées par la présence de la mort, et le peu d'intimité qu'il avait eue avec Bella ne le gênait pas moins. Il était aussi emprunté de donner Bella à la mort, qu'il avait pu l'être le jour où il l'avait donnée à Georges Rebendart, et, de même qu'un père éloigne sa méditation, à force de cérémonie et de maintien, de tout ce qui va suivre après la messe de mariage de sa fille, il se sentait mal autorisé à penser à cette première nuit que Bella allait passer sous la terre. Il constatait qu'il n'était pas le plus triste, il m'avait vu, il voyait Moïse lui-même accablé, il comprenait que c'était justice d'avoir ainsi distribué la douleur puisqu'il connaissait à peine Bella, et ne s'en formalisait pas ; il avait trop souffert de la mort de son fils pour ne pas considérer le deuil, sinon comme un avantage, du moins comme une propriété, et, avec sa loyauté, plus simplement avec sa politesse, il se fut senti indiscret de rapprocher aujourd'hui trop près ce cadavre de son cœur paternel.

— Je les trompe, pensait-il. Ils croient que je suis le convoi de ma fille, et c'est encore le convoi de mon fils...

Il s'aperçut qu'il avait gardé à son chapeau le crêpe de l'enterrement de Jacques, un peu défraîchi, qu'il avait mis à son monocle la ganse qui avait servi ce jour-là. Il se le reprocha. Il aurait vraiment pu, pour Bella, mettre un nouveau crêpe. La cravate blanche aussi datait de cette époque. Il se reprocha jusqu'à cet accablement, qui était son accablement journalier depuis la mort de Jacques, ses yeux distraits, ses épaules voûtées. Cette méticulosité physique qui chez lui avait été à peu près la seule expression d'un cœur tendre et délicat lui ordonnait, dans cette cérémonie, de se laver de l'ancien deuil, de changer de vêtement. Jusqu'au parfum de son mouchoir, qu'il avait versé trop abondamment, le parfum de la mort de Jacques, qui augmentait son malaise. Bella avait toujours été pour lui obéissante et docile. Jacques ne pouvait vraiment en vouloir à son père de tels scrupules. Ne pouvant changer tout de suite les souliers de la messe

de Jacques, les chaussettes, car c'était les mêmes, la chemise, il voulut du moins secouer cet aspect douloureux qui n'était depuis quelques années que l'uniforme aux armes de Jacques. Pour Bella, il modifia son attitude. Il se redressa, il releva la tête, il prit un regard vif, il marcha d'un pas dégagé. Un des croque-morts saignait du nez et laissait, ce qui produisait une impression pénible dans le cortège, une trace de sang. Il lui fit porter son mouchoir, heureux de se débarrasser du parfum, et sans songer qu'après tout un mouchoir est l'objet le plus nécessaire à un père en deuil. Sur son visage plus tendu les rides s'atténuèrent. Des amis le trouvèrent de deux ans plus jeune au cimetière qu'à l'église. C'est qu'il avait pris entre temps le deuil de Bella. Le jour aussi, de brumeux au départ, était devenu éclatant. En même temps que le ciel se débarrassait de ses nuages, par les boulevards ensoleillées, par la rue de la Roquette engourdie de bien-être, le cœur de Fontranges se débarrassait, sous prétexte de deuil, de sa croûte funèbre. Dans l'après-midi même, Fontranges courut les tailleurs et les chemisiers, commanda pour faire honneur à Bella un vêtement, des cravates, des chaussettes. Il en profita pour acheter une paire de bretelles blanches bordées de noir. Il croyait que c'était le début d'un nouveau deuil. C'était le début d'un nouvel amour.

Peut-être le chagrin provoqué par la mort de Jacques était-il arrivé à son terme, et avait-il suffi, pour effriter dans le cœur de Fontranges le monument du fils, de cette légère peine, de ce relâchement qu'y avait apporté la mort de Bella. Peut-être aussi l'âme tendre de Fontranges, devant laquelle s'ouvrait tout d'un coup la perspective d'un sentiment inconnu n'avait-elle plus assez de vigueur pour résister à une langueur, à une passion nouvelle. Peu à peu, la pensée de Fontranges ne quitta plus Bella. Le notaire lui remit le testament. C'était une simple feuille à son chiffre où elle priait son père de la faire enterrer à Fontranges sous un arbre du parc qu'elle désignait. Par inadvertance elle avait écrit

non seulement la date, mais l'adresse... Pour quelle réponse ? se demanda Fontranges. C'était la première lettre qui lui vint de son nouvel amour. Elle avait un faible parfum. Les larmes lui vinrent aux yeux, à respirer l'odeur de cette affection inconnue. Il n'avait pas de photographie de Bella. Il alla chez le photographe, qui avait ordre de n'en pas vendre. Il lui répugnait de dire à cet indifférent qu'il était le père, il le soudoya comme l'eût fait un amant. Le notaire le forçait de rester à Paris, car il fallait attendre les délais d'exhumation pour ramener Bella à Fontranges. Il plut. L'idée de la pluie le gênait pour cette jeune morte, et il renonça à la solitude. Il vint chez Moïse, chez moi, chez ceux qu'il savait connus ou chéris de Bella, employant des ruses d'enfant pour voir les photographies que j'avais prises d'elle à Ervy et dont chacune devenait pour lui un souvenir, pour savoir aussi le nom de ses parfumeurs. Il allait chez eux, cherchait, vieux chasseur à la recherche d'un parfum. Il se complaisait dans cette période ambiguë, qui, à cause du second enterrement encore à venir, tenait encore à la vie de Bella, et dans laquelle il glanait comme encore de la vie, tout ce qu'il pouvait trouver d'impressions et d'objets avant la mort définitive. La mort de Jacques avait été une disparition. Il ne l'avait pas vu mort. Il avait dû attendre cinq ans avant de voir même sa tombe, en Belgique, où il l'avait laissé, à cause de sa parenté avec les Cobourg qui l'avaient reçu dans leur caveau. Par sa mort, Jacques s'était retiré brutalement d'un cœur rempli de lui. Mais Bella se donnait, se rapprochait, dans cette douce agonie, postérieure à la mort qui durait, dans cet enterrement ensoleillé et magnifique, et jusque dans ces formalités qui maintenaient Fontranges entre deux tombes ouvertes. A lui que la mort jusque-là avait écrasé, il était révélé qu'il y a des morts féminines, qu'il y a une mort féminine, pleine de douceur. Tout un mois, Bella offrit à son père sa pensée encore tiède. Fontranges dût aller chez le notaire, recevoir des dépôts, choisir un marbre. Il paya les fournisseurs, les quelques dettes laissées par sa fille en

ce bas monde. Tout un mois, Bella prolongea cette première intimité qu'il avait avec elle. Rebendart partit en voyage : ce second enterrement, cette seconde mort étaient pour Fontranges, pour Fontranges seul. Il était reconnaissant à Bella de ne pas se résorber, comme l'avait fait ce pauvre Jacques, au caveau des Cobourg, dans une crémation familiale, mais de se confier au sol des Fontranges, à un arbre des Fontranges. C'était l'arbre sous lequel il plaçait jadis le berceau de Jacques, le chêne isolé au milieu des pelouses montagneuses qui séparaient le château du parc, et qui servait dans les cartes d'état-major de point trigonométrique. Le voilà qui devenait aussi le repère dans cette carte naïve du Tendre qu'était le cœur de Fontranges. S'il n'avait pas tant plu, si le ciel avait été pur, il se fut senti presque heureux. Alors que sa pensée à la recherche de Jacques se heurtait à une vision brutale, à un passé chaque jour plus durci, il ne pouvait penser à Bella sans ramener, pas toujours des souvenirs, car il l'avait délaissée des années entières, mais toutes les menues joies que procure à un père une naissance. Au lieu de se poser sur un visage plein de sueur, de turbulence, de cruauté, sa tendresse trouvait offerts à chaque minute une tête charmante, des yeux purs. Au lieu, quand il reçut de Rebendart deux malles d'objets recueillis dans la chambre de Bella, de retirer comme de la cantine de Jacques un revolver, des instruments douteux d'hygiène, un livre libertin broché, il découvrit des étoffes persanes, les poésies de Vigny reliées, un loup pour un bal, une poupée. Il se rappelait le visage de cette poupée plus peut-être que celui de Bella. Il la prit, elle ouvrit lentement les yeux. Ces malles contenaient tout ce que les Égyptiens laissaient à leur morte, il les vida, c'étaient des fouilles dans son cœur paternel. Pour la première fois depuis qu'il y a des Fontranges, un Fontranges essayait de voir clair en soi. Il se demandait pourquoi la mort qui jusqu'à ce jour l'avait durci, maigri, ridé, donnait aujourd'hui à sa pensée une caresse constante, en un mot le bonheur. A changer le deuil de son

fils pour le deuil de sa fille, il avait changé ce monde d'égoïsme, de lutte, d'infamie contre un univers de paix à la fois et de luxe. Il sentait que la vie avait trouvé un moyen nouveau de liaison avec les Fontranges. Au milieu de la rue, à la vue pourtant banale d'une vitrine de fourrures ou d'une jolie femme, il devait s'arrêter, il se sentait effleuré à de nouvelles places de son cœur. C'est que son deuil, sa douleur changeaient de sexe. C'est que Fontranges, qui s'était cru toute la vie réservé à son fils, cédait sur le déclin à sa nature androgyne. Tout l'automatisme des gestes, de tristesses amassé sur lui par son premier malheur fut peu à peu éliminé pendant ces vingt et un jours que réclamait l'exhumation comme par une saison à Vittel. L'anniversaire de Jacques revint entre temps, un mercredi. Ce fut un jour triste. Il remit les vêtements anciens, les neufs étant parfumés au parfum de Bella retrouvé de la veille. Privé pour la journée de ces pensées heureuses qui le menaient à grands pas satisfaits au cimetière, il erra péniblement dans Paris, alla au bois, au café. Tout le passé de Jacques vint jalousement heurter les quelques souvenirs que Fontranges avait déjà de sa fille. La vie entière et misérable de son fils s'engouffra par ce mercredi, hublot soudain ouvert sur le passé, et parut dans l'après-midi devoir emporter pour toujours poupée, reliure et étoffes persanes. Elles résistèrent. Il les retrouva le soir dans sa chambre, sans une souillure. Le lendemain, pour la première fois, il n'attendit pas pour se rendre au cimetière l'après-midi. Il alla pour la première fois, avec son bouquet de violettes de Parme qui le faisait prendre dans le tramway pour quelque amoureux, surprendre sous la rosée matinale, au milieu du ménage que faisaient les arroseurs et balayeurs, le cimetière, la tombe de Bella. Il était accompagné du petit terrier irlandais de Bella, Gilbert, que Rebendart venait de lui donner. C'était une bête jeune et intelligente, affligée d'une mauvaise dentition et qui se déhanchait, mais pour la première fois des imperfections chez un chien paraissaient à Fontranges des avantages. Près de la tombe, le chien qui sentait des rats

voulut creuser. Il vint à l'idée de Fontranges que Gilbert paraissait chercher sa maîtresse. C'était la première métaphore qui jamais eut traversé le front d'un Fontranges. C'était le mouvement le plus facile de l'imagination, mais Fontranges en frémit comme d'un changement de nature. Que se passait-il ? Allait-il devenir poète maintenant ? Il éprouvait un peu de vanité, il se sentait plus léger. Bella le soulevait au-dessus de ce monde où il avait passé cinquante-sept ans sans faire une comparaison. Gilbert retirant de son trou des cailloux plats, Fontranges pensa que Bella, dans ce sol pierreux de Paris, faisait une retraite avant d'entrer dans la terre profonde. Il n'y avait pas de doute, c'était encore une comparaison. — Qu'est-ce que je peux bien avoir ? se demandait-il. Tout le jour, il eut ainsi de petits accès d'imagination. Il s'arrêtait chaque fois, comme un cardiaque pendant l'arrêt de son pouls. Au retour, Gilbert sentit le parfum de Bella dans la trousse laissée ouverte, et aboya devant le flacon. Rien de plus naturel et de plus fréquent qu'un chien attiré par l'odeur de son maître. Mais Fontranges ressentit encore ces aboiements comme une métaphore. Que ne peut-on pas comparer dans la vie ! De chacun de ses meubles, de chacun de ses gestes, de chacun des jeux de lumière du jour ou des lampes, il sentait maintenant qu'il lui eût suffi d'un peu d'intelligence et d'un peu d'invention pour dégager et délivrer un génie scintillant. Qu'il allait être consolant de vivre, si le monde réel se cousait ainsi à un monde imaginaire ! Il se confia au sommeil comme à il ne savait quelle comparaison. Bien lui en prit. Au milieu de la nuit il se réveilla en sursaut. On l'avait reporté dans le lit de sa jeunesse. C'était le même grain de drap, la même fraîcheur quand il bougeait. Il le reconnaissait à sa température, à un courant caressant, comme l'Italien revenant d'Amérique reconnaît la Méditerranée où des camarades le plongent de nuit par farce. Tout ce qui depuis longtemps l'avait trouvé sourd, le cri de ce train qui demande éternellement l'entrée de la gare, ces chants de gens avinés,

il l'entendait à nouveau. C'était sa jeunesse que Bella redonnait dans les ténèbres à caresser à ce vieillard. Il hésitait seulement à se croiser les mains, tant il avait peur que son corps, moins fidèle que le drap, n'eût plus le même grain, il se retenait de tousser, pour ne pas entendre sa voix. Mais ainsi, les yeux ouverts dans le silence et dans la nuit, rien ne démentait sa jeunesse. C'était la même ombre, la même cécité... En fait, une de ces passions, licites mais funestes, qui ravageaient périodiquement l'âme des Fontranges, était née.

D'abord, elle fut calme. De retour au château, Fontranges eut la surprise de retrouver partout les traces de Bella. Des chiens portaient encore des colliers à son nom. Il ouvrit ses tiroirs. Il lut un journal où Bella parlait de lui. L'avait-elle aimé ? Il chercha dans les liasses de lettres, et jusque dans la bibliothèque, suivant la méthode de ce professeur qui était venu y vérifier si Laure de Fontranges avait aimé Chateaubriand. Laure n'avait pas aimé Chateaubriand, peu de témoignages laissaient croire que Bella avait aimé son père : mais s'il était pour le premier cas besoin de vraies preuves, Fontranges se contentait pour le second de preuves négatives. Il était vraisemblable qu'une fille aimante aime son père, qu'une fille qui n'est que tendresse aime celui auquel elle doit la vie. Dans aucune lettre, aucun carnet, il ne découvrait qu'elle l'avait haï, qu'elle l'avait méprisé. Il en arrivait, pour deviner les sentiments que Bella avait pu avoir pour lui, à s'étudier, à se voir, et même dans la glace, à se voir presque comme il était réellement, un être sans méchanceté, sans vigueur, — à se connaître. Il regardait ses propres photographies pour deviner ce qu'une enfant ou une jeune fille pouvait trouver sur lui d'attachant. Il en arrivait, après tout, grâce à Bella, à s'aimer un peu lui-même, alors que Jacques l'avait finalement conduit au dégoût de soi et de tous. De même qu'après l'accident de son fils, il avait cherché par les métayers les plus sales, par la boue, un itinéraire qui l'avilît, il découvrait la route qu'avait suivie

Bella par les arbres les plus ombreux, les chiennes les plus caressantes, les visages les plus purs. Par des signatures, des marques, il était arrivé à retrouver aussi dans la Bibliothèque le chemin de ses lectures. Jamais une désillusion. Qu'il est plus doux de se frotter à la grâce qu'au vice ! Sa santé, sa chair si saine, ses viscères parfaits ne lui paraissaient plus un privilège ravi à son enfant, car Bella, dans la mort, avait un corps d'une essence plus légère, plus fluide. Quelle satisfaction de se sentir d'une densité plus lourde que celle que l'on aime ! Il lisait le volume relié sur les bancs où il se rappelait avoir vu Bella avec un livre. Il s'asseyait auprès de la tombe sur le pliant qui servait pour le berceau de Jacques, car à la différence des objets de deuil, les objets de bonheur étaient valables pour les deux enfants. Parfois une de ces inspirations qui l'avaient visité grâce à Gilbert, le matin du cimetière, le surprenait. Des corbeaux voletant lui paraissaient du papier brûlé dans le vent. La vigne vierge lui paraissait couleur de vin. Il avait chaque fois le sentiment que du fait de Bella une grâce l'inondait... Il sortait maintenant, visitait les familles où fréquentait Bella et où elle avait des amies de son âge, s'attaquait poliment à la douairière, mais rejoignait par étapes rapides, par la grand'tante, par la mère, liquidant en cinq minutes chaque génération, la plus jeune femme, et il était bien rare qu'il ne revînt pas avec un de ces renseignements qui lui tenaient lieu de passé paternel. Entre les trois souvenirs les plus nets qu'il eût de Bella, ceux des jours de fête où le devoir l'obligeait à se relâcher de sa passion pour Jacques et où il présidait la cérémonie ou le banquet, celui du baptême de Bella, celui de sa première communion, celui de son mariage, entre ces trois souvenirs qui correspondaient à des sacrements, il glissait tout le butin de ces visites, et jusqu'à des objets. Parfois de vrais souvenirs reparaissaient. Il eut un jour une heureuse surprise. Il se souvint que le matin de la naissance de Bella, il l'avait tenue une heure dans ses bras. Le berceau n'avait été préparé que pour une seule fille, et soudain le docteur en avait

annoncé une seconde. Au bout de vingt minutes, Bellita était née et avait été traitée aussitôt en préférée. Elle avait eu le berceau. On avait installé pour Bella un petit lit de Jacques, mais pendant le déménagement, Fontranges avait tenu Bella, la plus maladroite des nourrices, mais la première. Ce souvenir le consola de bien des regrets. Certes, il n'avait pas eu le jour où Bella, qui avait dès son enfance un penchant pour l'astronomie, avait compris que les étoiles ne sont pas attachées, il n'avait pas eu celui où il avait été révélé à Bella que la terre est ronde, mais il avait eu sa première heure en ce bas monde. Cette enfant qu'il n'avait vue en somme que sous des voiles de communion ou de mariée, excepté le jour de sa naissance, où elle était nue avec de gros plis, et le jour de sa mort où il avait vu sa poitrine, ses hanches dévêtues, cette fille qu'il n'avait vue de chair que pour son entrée dans la vie et son entrée dans la mort, il lui semblait la porter maintenant dans ses bras à chacun de ses âges, il sentait la douce charge qu'elle avait été pour les fauteuils, les balançoires, les gazons, et enfin pour la vie même. Certes il avait été passionnant de voir la petite forme masculine de Jacques lutter contre la nature, de suivre ses réactions de petit mâle envers les chiens, le gibier, les aliments, les saisons, mais cette lutte d'un cœur féminin contre l'amitié, l'amour, d'un corps féminin contre le froid, les coussins, et aussi le corps des hommes, elle émouvait Fontranges jusqu'au fond de l'âme. Il regardait respirer Mme Bardini. Il regardait les chambrières puiser de l'eau. Il lisait la vie, non plus des chasseurs, mais des chasseresses célèbres. Comme Jacques s'était mué en Bella, saint Hubert se mua en Diane. Cette forme que le cœur peu perspicace de Fontranges avait poursuivie depuis sa jeunesse se débarrassait soudain d'un travesti et apparaissait en femme.

L'automne était le plus beau qu'eût vu Fontranges. Du matin au soir, il cheminait dans du mordoré. On prit des blaireaux. Il épargna une petite femelle en l'honneur de Bella. Elle courut vers son terrier, près du grand arbre,

pour rejoindre, — répétant la métaphore de Gilbert, — celle qui l'avait protégée. Une qualité de Bella se glissait dans toutes les femelles, rates, perdrix, hases, et amollissait ses bras. Une fouine le regarda avec le regard de Bella. Devant des poules d'eau, des renardes, il releva son fusil. Mais il y avait plus. Une vertu féminine gagnait la nature entière. Le parc et les bois devenaient la forêt, les prés devenaient la prairie, jusqu'au château qui s'humiliait, souriait, se simplifiait et dans le cœur de Fontranges devenait la maison. Cet univers qui l'avait jusqu'à ce jour séduit par ses attributs mâles, par ses rochers, ses larges ruisseaux, où ses yeux distinguaient de préférence les clochers, les pins, les pics, les attributs masculins, changeait peu à peu de sexe, le séduisant par ses roches, ses rivières, et, comme à un collégien, lui offrait des collines semblables à des gorges, et des ravines d'ombre. L'élément masculin se raréfiait dans le monde. Les hommes, les mâles, lui paraissaient des raretés, des exceptions, épars qu'ils étaient à si faible densité sur tout cet amas féminin de plaines et de montagnes. Jusqu'aux arbres qui lui paraissaient aussi avoir changé... Il apprit du curé qu'ils étaient du féminin en latin, les Latins sont aussi fondés que nous à connaître le genre réel des choses. Cet homme à son déclin se trouvait heureux d'avoir vécu, non dans un astre mâle, mais sur une planète féminine, d'être enterré dans une terre femme. Il laissait dans la forêt les branches le toucher, l'arrêter..., la pluie inonder son visage... Les caresses féminines sont douces... Toutes les caresses... Même cette Indiana !



L'automne n'en finissait pas. Il semblait résolu pour une fois à atteindre vivant sa limite officielle, ce vingt novembre enseveli d'habitude sous l'hiver. Tout ce qu'il y a de plus périssable dans l'année vivait encore. Aux arbres les feuilles atteignaient la plus haute vieillesse que feuilles aient jamais atteinte. C'était le centenaire des brins d'herbe, des araï-

gnées, des mouches. Fontranges, venu pour quelques jours à Paris, s'asseyait aux terrasses des cafés, car les musées ne l'intéressaient plus... Il était tellement étranger au mouvement de Paris, à l'allure même de la vie, qu'on lui offrait, comme à un étranger de race, des cartes transparentes et des guides. Parfois, surgie si subitement qu'il la croyait surgie de son cerveau, une ronde de jeunes filles coiffées de chapeaux de papier l'entourait, car c'était la Sainte-Catherine. Elles s'attaquaient à cet homme inoffensif de toutes les armes les plus cruelles, de leurs dents blanches, de leurs yeux jeunes. Elles étaient trop gaies, trop bruyantes. Il n'avait pas envie d'elles. Elles lui faisaient l'effet de petits êtres à peu près masculins. Quand on a trouvé le sexe de la terre, de l'automne, celui des ouvrières de Paris importe vraiment peu. Le soir il allait au cinéma. Il n'avait vu jusqu'à ce jour que des films de guerre, des bombardements, des cadavres. Il fut étonné de voir la paix rétablie dans le royaume des reflets. Les reflets de vigoureux garçons enlaçaient des filles. Le reflet de l'Océan prenait dix belles baigneuses sanfranciscaines et les rendait nues. Des reflets de gorilles sauvaient des fillettes. Cette tendresse universelle pour les femmes l'alanguissait. Un jour, sortant d'une de ces salles, il se trouva devant le bar où il avait connu Indiana. Il poussa la porte.

La guerre, qui ruine tout, avait couvert le bar d'acajou et de bronze. De la guerre, qui détruit toute civilisation, le bar sortait en style directoire, et doré à la pompéienne. C'était le même barman. La guerre, qui a tout massacré, ne lui avait pas pris un cheveu. Fontranges entrait dans l'éternel. C'est d'un pas d'habitué qu'il se dirigea vers la place jadis occupée une fois, et qu'il s'assit. Pourquoi tremblait-il, chaque fois que la porte s'ouvrait ? Pourquoi ce cœur alerté, dans une opération aussi banale que la confection d'une citronnade ? Des gens passaient avec des drapeaux. Il s'informa. C'était l'enterrement de Jaurès. Celui que l'on avait assassiné la dernière fois où il avait vu

Indiana, on l'enterrait aujourd'hui. Il n'était ni surpris ni mécontent d'être lié à cette fille par la volonté du sort. Quand Jaurès ressusciterait, ou quand des communistes répandraient au vent les cendres de Jaurès, il serait là dans ce bar appelé vers Indiana par quelque troisième deuil. Le désir lui venait presque de voir Indiana elle-même, de toucher la borne de cette course de dix ans, de toucher Indiana... Une femme vint s'installer près de lui, le harcela gentiment, l'attaqua par tous ces boucliers de métal qui sont les points sensibles des hommes dans les bars, son porte-cigarette, son briquet, sa montre. Elle était plus fine qu'Indiana. Sur la bague, elle lut très correctement le blason des Fontranges, sourit, mais sans insister, à *Ferreum ubique*, appela par leur terme consacré les merlettes, le sinople. Le barman, un moment inquiet, se gardait d'intervenir dans une discussion de blasons. Mais détenteur pour un soir de cette intuition qui révèle aux écrivains de génie ce que les écrivains médiocres appellent l'éternel féminin, le gentilhomme campagnard n'était pas attiré par elle. Cette femme se virilisait sous ses yeux. Elle était pourtant habile. Elle dirigeait Fontranges sur les sujets les plus propres à le séduire, la chasse, les chevaux. Elle jouait cette soirée, sa liaison de la nuit, avec douceur et constance, comme une femme joue sa carrière, comme un vrai mariage. Elle promettait pour cette nuit tout ce qui fait les unions longues et heureuses, un bon caractère, de l'affabilité ; elle savait coudre, elle ne se froissait jamais. Jamais fiancée qui croit son fiancé décidé à rompre n'employa plus de tact, plus de douce dignité. Elle n'était pas teinte, elle n'avait pas les cheveux courts. Têtu, Fontranges répondait sans plaisir. Il ne lui demanda même pas son nom. Elle pouvait s'appeler Auguste ou Georges, si cela lui plaisait. Il eut même le courage de la questionner sur une femme blonde, avec de grands yeux bleus, avec une peau très blanche, qui s'appelait Indiana. Il était étonné lui-même de trouver pour dépeindre Indiana tant de détails ; des cils très longs, l'ouverture des narines imperceptible, l'oreille

rose. La femme connaissait Indiana. Indiana ne venait plus au bar, depuis que le barman lui avait donné une paire de gifles et lui avait fait perdre un demi-litre de sang par ces narines imperceptibles. Elle écrivit l'adresse de ce nouveau bar. Elle n'y ajouta pas la sienne. Puis elle partit aussitôt, mais dignement, refusant qu'il payât sa consommation, lui envoyant de la porte un demi-sourire digne et triste, comme si ce départ était la rupture de vingt ans d'existence commune. Dès qu'elle eut disparu, il se leva et chercha le bar d'Indiana.

Il était tout voisin. Indiana en dix ans n'était jamais allée à la campagne, n'avait jamais circulé en auto, n'avait même pas atteint la limite des théâtres. Les bars qui l'avaient successivement abritée des obus, des bombes, de la police, avaient des numéros différents, mais étaient dans la même rue. Elle avait échangé le 27 pour le 15 puis pour le 9, changé de cases, dans un jeu qui durerait sa vie. L'achèvement du boulevard Haussmann avait rétréci son domaine, mais il ne lui venait pas à l'idée de franchir cette nouvelle zone. Il faut se réduire dans l'époque où nous vivons. Aussi pour elle les ennuis qu'elle avait avec chacun des barman, des bar-girls ou des agents étaient-ils centuples, comme dans une île, Paris pour elle n'avait que six agents. Vous pensez s'ils la reconnaissaient ! Fontranges était dans le bar depuis une heure à peine, quand Indiana entra.

Elle était seule. Indiana était d'ailleurs toujours seule, Elle n'avait jamais été vue donnant le bras à un homme, se promenant avec un homme. Elle avait le même âge que voilà dix ans. Elle n'avait pas changé ; le même teint laiteux sans poudre, les mêmes lèvres roses sans rouge, les mêmes yeux bleus à iris si larges qu'ils semblaient dévorés par une cataracte, ses sourcils noirs, ses cheveux blonds tirés en arrière, offrant avec indifférence son visage sans vie comme une table d'expérience sur laquelle les couleurs se différenciaient à l'extrême. Entre ce rose, ce bleu, ce blanc, il y avait des différences de siècle, de

climat, de matière. Le bar était à peu près vide. Machinalement, comme en hypnose, elle se dirigea vers Fontranges, s'assit près de lui, et tout recommença. Fontranges considérait ce beau front sans pensée, ces beaux yeux sans regard, ce corps lourd et dense à poignets et à chevilles délicates, que la paresse plus que la mode enveloppait de vêtements faciles, presque de vêtements d'enfant. Quel mal, quelle faiblesse humaine, par amour de Bella, venait-il cette fois prendre de cette femme ? Elle ne l'avait pas reconnu. Elle ne reconnaissait pas les objets que Fontranges sortit pour éveiller sa mémoire, le porte-cigare que le cheval en écume, la boîte d'allumettes que des hures de sangliers rendaient pourtant caractéristiques. Mais elle ne reconnaissait jamais rien, à peine l'Opéra. Elle parla. Il apprit ce qui s'était passé en ces dix ans. La revanche d'Indiana sur les hommes s'était poursuivie. Elle leur volait la cocaïne, l'héroïne. Un phénomène avait voulu l'épouser, très riche. Il la croyait sans amant. Ce qu'elle s'était vengée de lui ! Elle s'était arrangée pour se faire surprendre. Il avait voulu lui pardonner, il lui avait apporté trois bagues à choisir, elle avait choisi la plus chère et la lui avait renvoyée dans un pot de moutarde, le rubis scié en deux. Elle parlait sans accent, droit devant elle, assise comme une souffleuse, comme le souffleur indolore d'un personnage forcené que Fontranges voyait par moments à sa vraie taille. Le bar ferma, ils sortirent, il l'accompagna, sans qu'elle eut dit un mot d'offre ou de refus, comme si depuis dix ans c'était lui qu'elle venait chaque soir attendre vers minuit. Elle habitait la même maison, la même chambre. Fontranges se rappelait chacune des têtes effarées qui étaient sorties voilà dix ans des portes de chaque palier pour se renseigner sur la guerre. Il regretta ces arrêts à chaque étage, ces enfants à chaque étage à rassurer. Dans la chambre toujours pas de chaise. Il fallait plonger dans cette nuit affreuse et douce toujours comme un nageur d'un promontoire. Quand il fut couché, la lampe éteinte, elle se promena longtemps nue, garnit nue son fourneau d'essence. C'était son remède pour éviter

les incendies, qu'elle craignait. Ce fut une bête tachetée de glace et de feu qui se glissa près de Fontranges.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla. Fontranges sanglotait. Jacques, Bella, unis soudain dans un amour parfait, s'étaient penchés sur lui. — Je suis ta fille, disait Jacques. — Je suis ton fils, disait Bella... et ils s'embrassaient... Indiana n'avait jamais vu pleurer un homme. Mais elle avait eu assez d'autres expériences pour essayer de reconstituer ce bruit. Elle prêta l'oreille... Ce n'était pas l'éternuement. On n'éternue pas cent fois de suite... Ce n'était pas, comme voilà trois semaines, l'angine de poitrine. Dans l'angine, on se débat, on appelle au secours... Il était trop vieux aussi pour avoir eu les gaz... Peut-être tout bonnement une attaque... Et encore non, l'attaque dure une seconde, et celui-là n'avait vraiment pas l'air d'avoir fini. Il n'y avait pas de doute. Cet homme près d'elle pleurait. A Indiana seule arrivaient ces aventures ! Pour la première fois, la maladie d'un homme lui arracha une parole.

— Eh bien, frère, demanda-t-elle, tu pleures ?

Il se contint, mal...

— Ça ne se passe pas ? Tu veux de l'aspirine ?

Une minute s'écoula... Un sanglot revint...

— Ah ! l'amour n'est pas drôle ! dit-elle.

JEAN GIRAUDOUX.

FIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

POÉSIE

Je ne présume pas qu'il soit trop tard pour entrer (de biais, et en modeste écuyer qui ramasse et raccommode les lances brisées) dans le tournoi dit de la poésie pure. Ce fut, ce beau novembre de 1925, une façon de fêter Saint Martin, un été de la Saint Martin spéculatif, poétique, académique, avant un hiver certainement rude. Comme tous mes lecteurs sont au courant du débat, je n'en résume rien, j'entre dans le vif de mes propositions, je prends la suite de ce que j'ai pu avancer à ce sujet dans deux livres sur Mallarmé et Valéry, et qui fut parfois, en passant. maltraité par les champions.

Il s'agit là d'un problème de critique littéraire, non de dogmatique ni de critique philosophique. Une poésie pure est-elle, en soi, possible, ou souhaitable, ou sensible au cœur, ou intelligible à l'esprit ? Ce ne serait notre affaire que si nous étions poètes, et si nous nous préparions, par des manifestes ou des commentaires, à faire goûter notre œuvre de poète. Mais nous sommes critique, nous avons devant nous une masse de poésie faite, et nous nous demandons ce qui, dans cette poésie réalisée, peut répondre à la notion de poésie pure.

Or le terme s'applique à deux provinces de la poésie française, entre lesquelles il ne me paraît pas que M. Brémond, qui attacha, bon tacticien académique, le grelot sous la coupole, ait distingué suffisamment. Lorsque Jules Lemaître disait que Lamartine n'est pas un poète, mais qu'il est la poésie même, il imputait au compte lamartinien quelque chose de fort analogue à notre poésie pure.

Et s'il est permis de condenser en théorie les abondantes réflexions de Lamartine sur la poésie, depuis la préface des *Destinées de la Poésie* jusqu'au magnifique entretien du *Cours Familier* où se trouve l'épisode de Petit-Didier, on y verra canoniser une intensité d'émotion poétique pure, analogue à la prière (la comparaison de la poésie et de la prière est de lui) et dont le *Lac*, le *Crucifix*, la *Vigne et la Maison*, ainsi que la moitié de la *Maison du Berger*, *Booz endormi*, le *Satyre*, fournissent des preuves suffisantes. A l'idée de poésie pure est alors liée celle d'inspiration, de génie qui souffle, de facilité suprême et divine, un état de grâce que bien naturellement l'on compare à la communion avec Dieu (je vous laisse le soin de reconstituer toute la filière romantique).

Mais le terme de poésie pure, la catégorie de poésie pure, offrent aussi un autre sens, non seulement différent de celui-là, mais assez violemment opposé à lui. Il nous faut tout de suite recourir à des noms, et non dogmatiser sur des idées. Je pense à Poe, à Mallarmé et à Valéry. Nous voilà dans un climat tout à fait différent du climat lamartinien. A l'idée d'inspiration s'oppose celle de fabrication, à l'idée de génie qui souffle du dehors celle du génie qui s'attache à une matière, mais à une matière pure, à l'idée de facilité aérienne celle d'une difficulté qui s'applique et qui râpe sur du géométrique, d'un diamant extérieur qui ne peut se polir que par une poussière intérieure, mais congénère, de diamant. Mysticisme, soit, mais mysticisme de la matière, de la matière poétique. L'âme ? Valéry l'appelle — et cela va loin — la faculté de ne rien comprendre à notre corps. Quel *corps* étonnant que la *Jeune Parque*, et quelle illusion nous pousse, sous prétexte de la comprendre, à refuser de la comprendre parce que nous lui donnons une âme !

On a discuté et on discute la mesure où Edgar Poe, dans la *Genèse d'un Poème*, a parlé sérieusement ou a fait de l'ironie. Cela nous importe peu, et d'ailleurs la meilleure

façon de neutraliser le danger qu'il y a à appuyer sur une idée juste, ne consiste-t-elle pas à lui donner une élasticité et un champ d'ironie ? L'essentiel est que Poe ait été conduit à marquer profondément la solidarité qui existe entre le poème le plus mystérieux, le plus allusif, la poésie apparemment la plus insubstantielle, la plus pure, d'une part, et d'autre part la technique la plus minutieuse, le détail le plus fin de la fabrication. Et je ne dis pas que l'un et l'autre se rejoignent nécessairement, je crois même qu'entre les préoccupations techniques de Poe, de Mallarmé, de Valéry, et leur poésie, il existe un hiatus, une zone irrationnelle, peut-être une de ces contradictions dont la vie se nourrit. L'expérience ne nous en montre pas moins, dans ces trois types de poésie dite pure, la coexistence des deux registres, la tentation permanente ou la possibilité rêvée d'une communication entre l'un et l'autre, ou plutôt d'une vie orageuse de couple, harmonie et lutte, amitié et discorde.

Car, plus encore que Poe, Mallarmé et Valéry sont des hallucinés, des passionnés de la technique. Mallarmé a passé sa vie à rêver de la technique du livre parfait, et les fragments épars de son œuvre sont attirés et disposés comme une limaille de fer par cet aimant. Valéry va plus loin. Son esprit est placé à la source des techniques. Mystique, soit ! Mais le sens de son message ne serait-il pas : « L'*homo faber* a droit, aussi bien que l'*homo sapiens*, à sa mystique » ? La poésie pure, dit M. Brémond, est silence comme la mystique ; et voilà en effet, ce silence, la forme de poésie pure, qui apparaît au bout des avenues lamartiniennes et sur le lac enchanté. La poésie pure, dirait un Valérien, est immatérielle comme l'algèbre, l'algèbre, possibilité d'une géométrie comme la géométrie est possibilité d'une matière. L'échec de Mallarmé consista à ne pas écrire le Livre, Coran ou Bible, ou mieux office de la messe pour une humanité idéale. L'échec de Valéry consistera à ne pas écrire, en vers ou en prose, un équivalent

qualitatif de la *Géométrie* de Descartes. Deux coups de dés qui n'abolissent pas le hasard, mais l'entretiennent et le rafraîchissent.

De cette poésie pure à la manière de Poe, de Mallarmé et de Valéry, mariée tragiquement à la technique pure, comme Madame à Monsieur Teste, M. Brémond envisage avec inquiétude les parties les plus opposées à l'état lamartinien de la même poésie pure, ou plutôt de l'autre poésie pure. Inquiétude d'ailleurs intelligente et heureuse, qui lui permet de désigner le point central, mais pour l'exorciser, car il y reconnaît un démon, le démon de la précision. « Pour le poète (il s'agit sans doute du poète de type lamartinien) la prose est impure parce qu'elle est trop précise. Pour Valéry parce qu'elle ne l'est pas assez. » Rien de plus juste. Et de toutes les critiques dont on m'a piqué à l'occasion de Valéry, je vais me venger sur lui, en disant ce que je sais devoir lui être le plus désagréable, qui est que si on veut bien nommer pascalisme une certaine alliance d'un maximum d'esprit de géométrie avec un maximum d'esprit de finesse, Valéry me paraît le plus pascalien de nos écrivains. Le vers réalise un maximum de précision géométrique, parce qu'il pousse à l'extrême, pour une parole humaine, l'impossibilité d'être autre qu'elle n'est. (Théorie qui est d'ailleurs de Gautier, et qui a cheminé, par le Parnasse, vers Mallarmé et Valéry.) Le vers ne dépasse pas le défini par l'indéfini, mais par le définitif. Evidemment les classiques ont raison de penser qu'en prose il n'y a qu'une bonne manière d'exprimer une idée, et qu'un écrivain sait d'intuition s'il l'a trouvée ou s'il se contente d'une manière moins bonne. Mais s'il n'y a qu'une bonne manière, il y a plusieurs manières assez bonnes ou passables. La précision du vers exclut ce pluralisme: Et surtout du vers de Valéry. Ce qu'il dit en vers, c'est ce qui ne pouvait être dit que par le vers, ce qui est consubstantiel au corps du vers, ce qu'aucune prose ne peut essayer de traduire. De la *Jeune Parque* comme de la

Prose pour des Esseintes, on peut reconstituer la « genèse du poème », on ne traduit pas le poème comme on traduit en classe une page de Racine ou même le *Lac* de Lamartine. Cette poésie est comme l'algèbre une hypertrophie de la précision.

Ce qu'il dit en vers... M. Brémond m'objecte : « La poésie n'a jamais rien à dire, elle ne dit jamais rien. » Evidemment nous n'allons pas reprendre la querelle faguetiste des poètes qui ont des idées et des poètes qui n'ont pas d'idées. Nous sommes passés sur un autre secteur. On disait d'un homme politique : « Il ne sait pas ce qu'il veut, mais il le veut énergiquement. » Eh bien ! la poésie qui n'a rien à dire est celle qui le dit le plus précisément. Et quand elle l'a dit précisément, c'est-à-dire par un vers décisif, définitif et pur, le vers de Valéry, ce rien devient un tout, le vers qui est un tout par lui-même, le vers qui de lui-même s'applique à tout comme une algèbre. Et par vers, bien entendu, je n'entends pas cette abstraction poétique qu'est le vers isolé, mais le vers en société, le vers sous forme de poème.

Dans leur discussion, M. Brémond et M. Souday se sont au moins accordés en ce point, qu'ils ont trouvé quelque peu à redire à la distinction que je tentais, dans un passage de mon *Paul Valéry*, entre ceux qui savent faire des vers parce qu'ils sont poètes (le type lamartinien) et ceux qui sont poètes parce qu'ils savent faire des vers (le type valérien). Antithèse un peu artificielle, je veux bien, comme toutes les antithèses, mais dont la seconde partie choquera moins si l'on met le sens fort sur « savoir faire », si l'on voit dans cette mystique de la fabrication et de la précision, dans cette nature absolue d'*homo faber*, un extrême qui touche après tout l'autre extrême, celui des poètes qui sont la poésie même, dit Lemaître, la poésie pure, dit M. Brémond.

Mais ce « savoir faire » M. Brémond ne me pardonne pas de le distraire de la poésie, de reconnaître dans cette

algèbre une disponibilité qui pouvait s'employer sur d'autres registres. « Ce que Valéry avait à dire, on l'imagine déployé en prose, roman, philosophie. » A quoi M. Brémond, m'objectant que la poésie ne « dit » rien, répond qu'il peut mettre dans un sermon la substance du *Crucifix*, et qu'il n'y restera rien du *Crucifix*. D'accord. Seulement, comme nous venons dans un monde où beaucoup de choses sont déjà dites, je me suis aperçu que je m'étais en somme inspiré d'une page de Sainte-Beuve sur Racine, celle-ci :

« Il serait téméraire de lui nier ce qu'il n'a pas fait, tant il a été accompli sans effort dans tout ce qu'il a fait. Pour moi, je me le figure à merveille dans d'autres genres que la tragédie ; par exemple donnant un poème épique dans le goût du Tasse ; des élégies, comme les belles et sobres méditations premières, les élégies closes de Lamartine ; des satires comme la *Dunciade* de Pope ; des épigrammes comme celles de Le Brun ; des histoires comme celles — et bien mieux que celles — que Rulhière a tentées ; des romans historiques plus aisés que celui de Manzoni ; des comédies comme les *Plaideurs* en pouvaient promettre. Des odes, il en a fait ; des *Petites Lettres* comme Pascal, il en a trop bien commencé. Orateur académique, il l'a été, et avec éclat. Et toujours et partout (remarquez-le) on aurait le même Racine, avec ses traits nobles, élégants et choisis, recouvrant sa force et sa passion ; toujours quelque chose de naturel et de soigné à la fois, et d'accompli, toujours l'auteur sans tourment, au niveau et au centre de son genre et de son sujet. »

Qu'est-ce à dire, sinon que Racine était, pour parler comme les Anglais, chargé d'un message dont nous apercevons clairement la nature, d'un message dont rien n'indique qu'il ne pouvait s'exprimer que par la tragédie, et qui se fût retrouvé à peu près intact dans bien d'autres formes possibles, parce qu'à la différence du message de Corneille et de Molière, il faisait corps avec la nature d'un esprit humain, avec une nature de l'esprit humain, et non avec

la nature d'un genre littéraire. Quel message ? Comme Pascal l'union de la géométrie et de la finesse, prouver par l'exemple la possibilité de l'union du naturel et du soigné ; « au niveau et au centre de son genre et de son sujet » réaliser un idéal du niveau et du centre indépendant des particularités d'un genre et de la spécialité d'un sujet.

Ainsi le message de Valéry, de même famille que le message de Poe et le message de Mallarmé, et rattaché par lui-même au message de Léonard : exprimer quelques traits de l'alliance ou de la convergence mal aperçues entre la technique pure et la poésie pure, occuper aussi un niveau et un centre, indiquer la possibilité d'une *Comédie Intellectuelle*, dont le jeu poétique ne représenterait qu'un incident, comme les *Scènes* de telle *Vie* particulière dans la Comédie humaine. Et moins encore que la tragédie pour Racine, la poésie ne m'apparaît chez Valéry un poids essentiel et inévitable de son message. Voyez comme les *Vers anciens* et les poèmes de *Charmes* se répartissent les uns et les autres sur deux points, isolés, autour de la vingtième et autour de la quarante-cinquième année : les places, printemps et automne, où figurent de préférence les années occupées par l'amour, chez les hommes dont la vie, propre à la plupart des occupations et des passions, n'a pas de pente à être livrée tout entière aux démons de la forêt des myrtes, et ne leur fait qu'une place mesurée. C'est pourtant par l'amour que l'homme se prouve le mieux son être à lui-même. C'est aussi par la poésie que Valéry a le mieux prouvé, éprouvé, fait éprouver son message, — la poésie, ici *prima inter pares*. Je me permets cependant de trouver plus de signification encore dans l'aventure d'*Eupalinos*, ce chef-d'œuvre peut-être de Valéry, produit par le hasard d'une commande, par l'appel du titre d'*Architectures*, par l'obligation amusante de fournir à une firme d'architecture et de décoration un nombre déterminé de mots. L'absence de nécessité y prend une allure paradoxale, qui illustre comme un mythe approprié l'indétermination des langages possibles en les-

quels le message peut presque indifféremment s'exprimer.

Je ne vois pas d'invraisemblance à ce que tel soit à peu près le Valéry réel. Mais je m'intéresse plus au message qu'au porteur du message, c'est-à-dire qu'aux accidents de sa personne, et je vais lire probablement avec plus de malice que de passion ce qu'il en confie à l'Eckermann pour tous qu'est notre ami Lefèvre. Alfred Jarry, ayant été convoqué un matin par le douanier Rousseau pour une séance de pose, après qu'ils eurent bu le vin blanc, Rousseau sortit de sa poche un mètre de charpentier, prit les mesures de Jarry, et lui dit : « Maintenant adieu ! Laissez-moi travailler au portrait. » Mon portrait de Valéry, si j'en faisais un tableau, s'inspirerait sans doute de la leçon du douanier ; mes mesures prises, une présence trop matérielle me gênerait. J'ai une excuse : c'est que Valéry a appliqué cette méthode à Léonard, et l'on put espérer un instant qu'il l'appliquerait à Descartes. L'académicien qui recevra Valéry s'en inspirera-t-il ?

Si les discours académiques tentaient davantage M. Bergson, j'aimerais que ce fût lui. On liquiderait alors la question du bergsonisme de Valéry, pour lequel, de Lucien Fabre à Paul Souday, je fus repris sévèrement par des confrères, et nullement défendu par l'intéressé. Mais je crois bien que le débat sur la poésie pure a apporté de l'eau à mon moulin. Il s'est développé sur le plan bergsonien, il est articulé selon les partis bergsoniens. Il s'agit en effet de la distribution (non de l'antithèse) de l'intuition et de l'intelligence. Le bergsonisme n'est nullement la philosophie de l'intuition contre l'intelligence, c'est la philosophie de leur dialogue, de leur usage, de leurs limites, de leur coexistence et de leur relai naturel. L'intuition est la sœur ou l'image de la poésie ou de la prière, elle appartient au mystique comme au philosophe, bien que l'intuition philosophique ne se confonde pas avec l'intuition mystique. L'intelligence, elle, est le lieu des techniques. Poe, Mallarmé, Valéry, ont connu pareillement le dualisme de l'esprit pur et des techniques,

la coexistence des deux registres qu'il ne convient pas d'associer en un moyen terme sans vigueur, mais de pousser hardiment à leur plénitude, et de déployer à la limite de leur jeu. On peut trouver le *Corbeau* au bout de la *Genèse d'un Poème*, mais on peut, bien mieux encore, y trouver le contraire du *Corbeau*.

La valeur suprême de l'homme ne consiste pas à être un individu, ni à faire couple, ou une unité dans le plusieurs, mais à être un couple, ou un plusieurs. Barrès rappelait sur la tombe de Déroulède ce mot antique : « Si vous avez vu un homme un, vous avez vu une grande chose. » Oui, mais s'il s'agit d'un homme d'action, car l'action exige l'unité, la concentration, la pointe précise et foudroyante. En matière de pensée, il en va différemment. Si vous connaissez un penseur qui soit plusieurs, un penseur Protée, vous connaissez un grand esprit. Et je crois bien qu'un critique n'oublie, sur une des grandes natures intellectuelles où il applique sa reflexion, le point de vue juste que s'il atteint le point de vue où apparaît la pluralité irréductible de cette nature ; j'allais dire la tragédie intérieure de cet homme, mais à ce moment il est vrai que l'homme n'est presque plus un homme, c'est bien une nature. Une nature déchue ? une nature qui se régénère ? Ici commencerait un bien autre débat...

Les problèmes de l'intuition, de la prière, de la poésie pure, ne vont pas sans les problèmes des techniques correspondantes. Le bergsonisme, va-t-on répétant, est une philosophie de l'intuition pure. Comme si ce terme de philosophie de l'intuition pure n'était pas un fer en bois, une contradiction ! Philosopher, c'est appliquer des techniques de l'intelligence à des données de l'intuition, et d'abord au problème de l'intelligence lui-même, dont l'intelligence à elle seule ne se serait jamais aperçue, au problème de l'intuition que l'intuition à elle seule n'aurait jamais posé. Pareillement, il n'y a guère de prière sans des techniques de la prière, que les analyses des mystiques aussi bien que les formulaires des Eglises s'occupent d'éclaircir, de préciser, et

la précision, ici, M. Brémond l'imputera-t-il au démon ? La querelle du quiétisme posa d'ailleurs un problème de la prière pure : le discours de M. Brémond, n'y verrons-nous pas un peu une suite de son *Apologie pour Fénelon ?* Enfin un philosophe ne sait guère ce que serait une philosophie pure, L'idée de « pur » fonctionnerait plutôt sur l'autre registre, le géométrique : il y a des mathématiques pures, Kant a pu parler d'une physique pure. Il est vrai qu'il y a dans le kantisme une question de la raison pure pratique, qui se rattacherait peut-être à notre nœud de problèmes. Mais n'allons pas si loin. Tirons de notre bibliothèque notre vieux Montaigne. Relisons le chapitre : *Que nous ne goûtons rien de pur,* tentons-en les applications et les mises au point.

ALBERT THIBAUDET

P.-S. — Un article de l'*Europe Nouvelle* où je rappelais, à propos des lettres de Marcel Proust et de M. Louis de Robert, la difficulté qu'a eue Proust à faire accepter des éditeurs et de la critique une forme nouvelle de roman, a suscité quelques étonnements. J'y avouais mes premières résistances, et je rappelais que *Du côté de chez Swann* m'avait d'abord rebuté, que je n'y étais revenu que sur une invitation d'Henri Ghéon, dont les propos assez enthousiastes m'avaient ému. Petit point qui en somme n'intéressait que moi. Mais il ne faut pas conclure à un silence général de la critique, puisque M. Paul Souday (et il l'a fait justement remarquer) avait consacré dès 1913 tout un feuilleton au livre. Il semble cependant que la diffusion de l'œuvre de Proust, le coup de feu brusque de sa gloire, aient suivi surtout les articles de M. Léon Daudet, dont l'influence (sanctionnée par le prix Goncourt) atteignait, au moment d'*A l'ombre des jeunes filles*, sa courbe la plus haute. Un chapitre d'histoire littéraire qui, après dix ans prendra place dans les Mémoires de l'un ou l'autre d'entre nous. Et je serais bien curieux de savoir dès maintenant ce que j'en pourrai dire dans dix ans ! A. T.

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LAUTRÉAMONT ET LAFORGUE, par *Gervasio* et *Alvaro Guillot Muñoz*. Montévidéo, 1925.

Cet ouvrage d'une centaine de pages, illustré de remarquables gravures sur bois de Melchor Mendez Magariños, G. Furest et Pastor, et de photographies, fait partie de la Collection du Comité France-Amérique de Montévidéo, qui a déjà publié une étude sur le peintre Pedro Figari par F. Laroche, un « Pasteur » de E. Blanco Acevedo, et deux autres livres français.

A qui nous aurait dit, il y a trente ans, que nos deux idoles montévidéennes recevraient, dans leur lointaine ville natale, un tel hommage, nous aurions répondu que cela était à jamais impossible, puisqu'elles étaient inconnues même à Paris, puisque nos éducateurs nous persécutaient parce que nous lisions *Maldoror*, les *Complaintes* et les *Moralités* et puisque la plupart de nos aînés de Rhétorique et de Cagne ne voyaient dans notre enthousiasme qu'une erreur de collégiens ignorants : « Nous en serions revenus avant même d'avoir passé notre baccalauréat, et à vingt ans nous aurions oublié jusqu'aux noms de ces deux écrivains morts-nés ». Mais à vingt-cinq ans nous les lisions et les récitions encore ; (nous ne savions pas que Lautréamont avait, en dehors de Remy de Gourmont, quelques fidèles, — alors aussi obscurs que lui, — au *Mercure de France* : André Gide par exemple). Cela se passait bien avant l'apparition dans un magazine appelé *Je sais tout* d'une curieuse et, — historiquement — malencontreuse étude sur *Les Chants de Maldoror*, intitulée *Un chef d'œuvre de*

mauvais goût (avec des illustrations de Delaw, très amusantes, mais aussi peu faites pour *Maldoror* que pour *La Légende des Siècles* ou les *Illuminations*). Il y eut même ceci de remarquable à propos de cette étude : dans le numéro suivant de *Je sais tout*, une note de la rédaction avertissait que par suite d'une erreur d'impression l'article *Un chef d'œuvre de mauvais goût* avait été publié sous la signature de M. X. alors qu'il était de M. Z.

Mais déjà quelques littérateurs, nos anciens camarades ou de la même génération que nous (et nous-même) appelaient l'attention des jeunes collaborateurs de revues d'avant-garde sur *Maldoror* ; et quelques-uns de nos aînés, ébranlés par la persistance de notre admiration, commençaient à se dire qu'après tout il y avait peut-être dans ce livre des qualités qu'ils n'avaient pas su apercevoir à l'époque où l'Université les gavait de sa doctrine. (Entre temps, la renommée de Laforgue avait presque atteint le public). Et soudain, après 1918, les torches si longtemps portées contre l'ouragan se mirent à flamboyer aux yeux de tous les lettrés. Ce furent les jeunes gens de *Littérature* et des maisons d'éditions « La Sirène » et « Au Sans-Pareil [1] » qui accomplirent cet acte de justice littéraire, et donnèrent à Isidore Ducasse la place qu'il mérite. Même si un jour ils s'éloignent de lui, ce qu'ils ont fait en sa faveur ne sera pas pour cela défait : en le produisant hors du cercle des littérateurs, en l'imposant à un public, ils l'ont définitivement donné à l'histoire littéraire du Domaine français.

La publication de l'ouvrage de ces deux Uruguayens en est une preuve matérielle, bien émouvante pour nous. Il a été écrit directement en un français non seulement correct, mais plein de qualités littéraires, et aucun des futurs biographes et critiques d'Isidore Ducasse et de Jules Laforgue ne pourra le négliger. Il nous donne des documents et des précisions sur la vie montévidéenne des deux écrivains français et sur leurs familles. Le père d'Isidore Ducasse nous est désormais connu. Nous pouvons aussi nous faire une idée du milieu dans lequel ils ont passé leurs premières années, des liens assez étroits qui rattachaient leurs parents et leurs proches à la vie politique et so-

1. Une nouvelle édition des *Chants de Maldoror* vient de paraître au « Sans-Pareil ».

ciale de l'Uruguay, et faisaient d'eux des Français de l'Amérique du Sud, des citoyens de Montévidéo (le grand'père maternel de Laforgue, Louis Lacolley, a servi comme volontaire dans l'armée uruguayenne pendant la guerre contre les troupes argentines du tyran Rosas).

Nous apprenons aussi, avec surprise et plaisir, que l'auteur des *Chants de Maldoror*, à l'époque même où il était ignoré ou méprisé en France, où nous tremblions de voir son livre confisqué par nos répétiteurs et nos surveillants généraux, avait des admirateurs parmi la jeunesse lettrée de Montévidéo. Nous aurions refusé de le croire. Nous jugions la situation d'après notre expérience française : concevait-on, dix ans ou même vingt ans après la mort de Stendhal, un groupe de lettrés grenoblois enthousiastes de la *Chartreuse de Parme* ? Il allait de soi que Rimbaud ne devait être connu à Charleville que comme un espèce de fou, et Tristan Corbière en Bretagne, que comme un « dévoyé », un raté mort de débauche. A plus forte raison ne devait-on trouver, à Montévidéo, — si loin et à l'étranger, — aucun souvenir du Comte de Lautréamont. Et voici que MM. G. et A Guillot Muñoz nous apprennent que des lettrés uruguayens non seulement savaient son nom, et qui il avait été, mais lisaient et admiraient *Maldoror*, et qu'un écrivain montévidéen prétendait être son fils, son « bâtard », et l'honorait d'un espèce de culte romantique...... O Grenoble, ô Charleville, — ô Moulins, où personne ne savait au lendemain de la mort de Banville âgé et célèbre, que le poète des *Cariatides* était un enfant du pays......

Les idées critiques des deux auteurs franco-uruguayens (sur la valeur des biographies, sur les lois de l'histoire littéraire, etc.) sont saines et courageusement exprimées ; et ils ont mérité les félicitations et la gratitude de tous les lettrés français.

VALERY LARBAUD

*
* *

PLAISIRS DES SPORTS, par *Jean Prévost* (Editions de la *N. R. F.*).

On a pu lire, ici même, deux fragments de ce livre : *La Journée du Pugiliste* et *La Matinée dans un bois*. On y remarquait

une attentive observation du jeu des muscles, une mémoire bien exercée à retenir la nuance des sensations, un don de notation à la fois nette et ample, capable de tracer le contour d'un objet sans en éteindre le rayonnement. Ce qu'on ne pouvait deviner, c'est la portée que prendraient ces deux essais, placés entre ceux qui les précèdent et les suivent, devenus chaînons dans l'exposé d'une méthode et témoins discrets dans ce qu'il faut bien appeler la recherche d'une éthique. Je m'excuse d'employer ce mot pédant, alors que dans sa préface, et de la meilleure grâce, Jean Prévost prend grand soin de limiter son dessein. Mais un livre aussi longuement médité reflète nécessairement le travail intérieur par lequel un homme de vingt-quatre ans a cherché son équilibre ; et dans la mesure où le livre serre de près une expérience individuelle, il prend signification générale.

Prévost adopte pour point de départ l'observation minutieuse de son corps. Longtemps il s'est appliqué à distinguer le jeu de chacun de ses muscles, à noter les variations produites par l'effort ou par le repos sur son cœur ou sur sa respiration. Là où d'autres se contentent d'observations recueillies au petit bonheur, il établit des expériences et pousse des recherches coordonnées. D'où une extrême subtilité dans l'analyse du corps en mouvement, malgré la carence de notre vocabulaire, qui manque de termes pour exprimer toute une série de sensations jusqu'à présent mal dissociées.

Or Prévost est de cette race agissante pour qui l'analyse n'est pas une simple exploration suivie d'un étiquetage. Connaître « toutes les possibilités du corps humain » l'intéresse, mais c'est surtout pour construire, sur des assises bien réelles, un homme plus parfait — car les athlètes « améliorent l'homme, lui prêtent leur aisance pour toute action ». En ce sens il est tout à fait étranger à la famille intellectuelle des Proust et des Rivière. Spontanément l'étude des divers sports (combats, courses, jeux d'équipes) se prolonge chez lui en discipline de vie ; l'exercice en plein air (marche, natation) devient rétablissement de l'individu parmi les forces de la nature — non pour une contemplation passive, mais pour la recherche d'une règle (« Même ton esprit n'est qu'un reflet du monde, que tu ne dois ni déformer ni ternir »). Enfin le livre entier conduit,

entre Montaigne et Epictète, vers une méditation virile, grave et pleine de verdeur.

Tentative de Solitude montrait un style net, nerveux. Mais ce qu'il y avait d'artifice dans cet essai empêchait de voir si ce sobre langage saurait devenir sensible et ému. Avec *Plaisirs des Sports*, où l'auteur aborde les sujets qui lui tiennent le plus à cœur, l'écriture gagne en souplesse, en délicatesse et, sans quitter une sorte de pudeur, s'élève au lyrisme. La communication entre la vie intime et le style est établie, et le style ne le marque par nul flottement (l'émotion vraie et la passion de convaincre causant presque toujours du désarroi dans une écriture artificiellement correcte). Jean Prévost a voulu écrire un livre utile, où plus d'un jeune homme trouvera des raisons de confiance en lui-même ; mais parce qu'il dispose d'un moyen d'expression naturellement juste, la force de sa conviction lui a fait écrire un livre solide et beau.

JEAN SCHLUMBERGER

LE ROMAN

L'INCERTAIN, par *Maurice Betz* (Emile-Paul).

Au milieu de la masse de romans grimaçants et uniquement soucieux de frapper l'attention par une recherche verbale, le livre de Maurice Betz apparaît une exception, un repos et un exemple utile à méditer. Si par roman l'on entend une résurrection minutieuse de la vie, on hésitera à donner ce titre à l'œuvre de M. Betz ; mais cela ne diminuera en rien sa valeur, qui tient à d'autres qualités, tout aussi belles peut-être, et émouvantes, que le don de création.

Ce livre est une monographie, genre littéraire bien français, puisque c'est celui d'*Adolphe*, de *Dominique* et de *l'Immoraliste ;* c'est la peinture d'un caractère ; il nous est même permis d'y voir une sorte de confession.

Or le premier mérite de cette confession, mérite précieux, mérite très rare, c'est qu'elle semble sincère. Car si d'un côté l'auteur ne craint pas d'avouer ce qui, dans son caractère et dans ses actions, lui paraît bas et funeste, il ne cède pas à la propension courante d'exagérer ses fautes et de se draper dans les falbalas dramatiques et séduisants du péché. Il est plus

difficile d'avouer ses défauts que ses vices, et ses ridicules, que ses mauvaises actions. La ligne si délicate qui sépare la confession de la délectation morose, M. Betz ne la franchit presque jamais, et c'est là d'abord ce qui fait la loyauté et la force de son livre.

Appeler un livre à demi autobiographique : *l'Incertain* et lui donner pour sous-titre « Etude de la lâcheté de l'homme devant l'amour », je vois là un véritable courage. Pour n'avoir reculé devant nul aveu humiliant, pour n'avoir voulu peindre ni un héros ni un *cas* rare, M. Betz a fait un livre humain et émouvant. Bien plus, il nous engage à prendre contre lui-même la défense de son personnage et à nommer : sensibilité maladive ce qu'il nomme : faiblesse et lâcheté.

Car le véritable sujet du livre, c'est l'étude d'un homme en proie à sa sensibilité. Singulière sensibilité : elle l'accapare, elle lui ferme les yeux sur le monde ; il est à lui seul un monde clos, et dans ce monde il rencontre tant d'occasions de s'étonner et de s'émouvoir, qu'il néglige tout ce qui n'a pas directement rapport avec lui. A force d'être sensible il devient monstrueusement égoïste.

Cette sensibilité fait la richesse du livre. Maurice Betz a le don de peindre ce qu'on ne voit pas. Il procède par touches discrètes, par allusions, par réticences. On songe parfois à Rilke. Son livre est plein d'ombres et de nuances ; on y devine de mystérieuses présences, des rêves, des fantômes ; l'atmosphère en est tendre et légèrement sensuelle ; une tristesse à demi-voilée y séjourne, comme dans ces pays vosgiens dont il a su rendre les charmes mélancoliques.

C'est cette sensibilité, qui est le propre, non d'un livre, mais sans doute, du caractère même de Maurice Betz, qui nous fait désirer avec confiance les prochains livres de cet écrivain.

MARCEL ARLAND

*
* *

EN JOUE ! par *Philippe Soupault* (Grasset).

Au sortir du service qui lui conféra une virilité insolite et purement militaire, la génération qui approche la trentaine avait un sursis de cinq ans pour témoigner de virilité intellectuelle. Des adolescents qu'à leurs dix-huit ans la patrie avait

déclarés bons pour mourir se trouvaient brusquement face à la vie sans que personne leur eût donné une raison de vivre. Mais vivre, cela seul était assez admirable. Le miroir suffisait qui découpait un rectangle dans le néant, leur renvoyait leur image.

Aujourd'hui les meilleurs sont las de cette absence en eux d'accueil. Parmi eux, depuis longtemps, pour un bouffi combien ne devinions-nous pas de visages purs et inquiets sous le dédain, la blague ? Après avoir eu l'énergie de feindre longuement, il leur vient le courage de dire arrière à leur cynisme, comme ils avaient dit arrière à nos hypocrisies. Ils consentent au tourment secret, à l'inquiétude, à la secousse qui porte plus loin. Au lieu du destin extérieur auquel ils opposaient leurs amusements, leur mépris, ils découvrent un destin intérieur, une « nécessité de l'être », dit Marcel Arland, et voici que « l'âme » leur importe. Arland, Aragon, Betz, Beucler, Jean Prévost, Philippe Soupault, saluons en eux un retour aux « instincts profonds » qu'il était de bon ton d'appeler tares, cette « entrée du désordre » qui prépare l'ordre. Demain ils prendront la barre.

« En joue !» de Soupault donne le signal. Ce roman, ou plutôt cet examen, ce désenchantement de soi est celui de son époque. Julien « héros de son temps, visage de son âge », qui « gonfle sa vie comme une bulle de savon », finit par mettre en joue un œuf qui vacille sur un jet d'eau : « Il vise de toutes ses forces. Il va le rater. Feu ! » Eh bien ! je crois que Julien n'a pas raté Julien. Mais ce n'est pas un suicide. Il n'y a de jeté par terre que le moi héroïquement artificiel, artificiellement héroïque, auquel s'était accrochée la jeunesse au sortir d'une expérience mortelle pour les objets de notre foi. Il s'exerçait au crime contre le moi profond. Or celui-ci qui aspire à son « grand royaume ignoré, négligé » finit par l'emporter. De tout le livre monte l'appel d'une nostalgie belle comme celle de Saül au désert. Soupault cessant d'écraser ses admirations, d'user ce qui était aigu, d'étouffer ce qui était vivant, rejoint Arland venant dire : « Rien ne saurait vraiment m'intéresser qui ne m'apparaisse capital. » Dans *En joue !* il n'y aurait que de la faiblesse éparse ? — Mais frémissante : son frémissement même est déjà une force, et la délicatesse de cette nature, volonté.

D'un livre à l'autre le talent de Soupault se dégage. Les bulles de savon évanouies il reste des choses denses sans épaisseur, graves sans lourdeur, une intelligence gracieuse et fervente, la sensibilité d'un écrivain de race, la pudeur d'un poète devant « la poésie », le don de la ligne, si pure par endroits, de l'image née comme une eau vive, et enfin le don de sympathie qu'il serait dommage de sacrifier à celui de l'ironie.

1917, fondation de *Littérature*, le dadaïsme. Gide en disait : « C'est à la vague que je m'intéresse, non au bouchon ». 1925, doute, angoisse, lame de fond ; il n'y a que le bouchon qui disparaisse.

FÉLIX BERTAUX

* * *

RABOLIOT,, par *Maurice Genevoix* (Grasset).

Raboliot, pêcheur ou bûcheron, n'est pas en peine d'aligner de bonnes journées. Mais dès que la nuit tombe, le besoin de braconner l'empoigne. Il s'en va « au grillage, au perché ou à la chandelle ». Il se laisse une première fois surprendre, file entre les jambes du gendarme Bourrel ; puis une seconde fois, et il assomme Bourrel d'un coup de crosse. Entre temps Bourrel lui tue méchamment sa petite chienne, monte la tête à sa femme contre lui. A la troisième fois, c'est la dernière, Raboliot tue Bourrel.

Raboliot est d'ailleurs sympathique. Sympathique parce qu'il est simple, sans réflexion, vite fatigué de penser, comme tous les paysans de romans et ceux de Maupassant en particulier, à qui l'on doit souvent songer. S'il braconne, nous dit M. Genevoix, c'est qu'il entend « les appels mystérieux du ciel familier des terres natales » ; c'est qu'il sent « les présences persuasives du clair de lune, du vent qui vous tirent hors du lit... » N'insistons pas. Le mérite du livre peut être ailleurs, dans l'ordre d'un roman correct, bien composé, riche en descriptions « pittoresques ». Encore M. Genevoix force-t-il, çà et là, ce pittoresque ; il use, à la fois, de mots paysans et de mots « littéraires ». Chacun porte son effet. Seulement les effets se contrarient, découvrent le procédé. Nous lisons dès la première page :

... les quenouilles veloutées des massettes, parcourues toutes au choc des eaux d'une ondulation *trémulante*...

Et plus loin :

On peut bien repérer les grillages, capter d'un sûr regard les sensations fécondes qui vous sollicitent de toutes parts.....

Ces « sensations fécondes » sont bien gênantes. M. Genevoix a voulu tirer parti de tout ; il n'a fait qu'une bonne composition française. Il avait à sa disposition quelques histoires de village, la légende des braconniers ; il écrit correctement, il est parfois hardi. Les journaux nous ont appris qu'ancien élève de l'Ecole Normale il avait soutenu une thèse sur Guy de Maupassant. On ne saurait mieux dire.

JEAN PAULHAN

LES SPECTACLES

ROBERT ET MARIANNE, de *M. Paul Géraldy*, à la Comédie française.

Ce sera l'honneur de M. Paul Géraldy d'avoir fait la preuve qu'il n'est rien de plus inutile, au théâtre, que les « utilités ». Déjà, dans *Aimer*, il avait jeté par-dessus bord les domestiques : dans *Robert et Marianne*, l'amant sacro-saint va rejoindre le service. Quel bonheur ! Mais quel malheur que M. Paul Géraldy n'ait pas fait suivre à la mère de son héros le même chemin ! Le charme de cette vieille dame souriante est si terrible qu'on serait enchanté de sa mort, si elle ne survenait à point pour gâcher le dénouement de la pièce.

Il n'empêche que nous avons admiré, au second acte, une scène qui suffit à placer *Robert et Marianne* fort au-dessus de ce que nous avons coutume de voir au théâtre. Voilà un auteur bien récompensé de l'audace qu'il eut de supprimer l'amant ! L'amant disparu, deux époux restent face à face et le drame existe. M. Géraldy a compris qu'il ne s'agissait pas d'opposer « la bonté d'homme à la ruse de femme », mais de confronter deux solitudes. Robert et Marianne sont inaccessibles l'un à l'autre parce qu'il est un homme et parce qu'elle est une femme. Sans doute est-il en proie à ses amis, à ses affaires, à son ambition, et elle n'a rien au monde que l'amour (n'étant ni mère, ni ménagère). Mais même si Robert n'avait pas été le Citroën lyrique, le Loucheur éperdu que nous montre M. Géraldy et s'il avait consacré ses jours et ses nuits au culte

de Marianne, les époux n'en auraient pas été plus près l'un de l'autre, l'abîme n'aurait pas été franchi. Pour finir, il fallait bien que M. Géraldy ruinât son Citroën : fort, Marianne le fuyait ; faible et vaincu, elle lui revient ; mais approuvons les spectateurs qui, à la sortie, n'étaient pas très rassurés sur l'avenir de ce ménage.

C'est ennuyeux que les personnages de M. Géraldy parlent comme il écrit : je veux dire qu'ils parlent trop bien ; ils parlent comme des livres. Les deux hommes d'affaires, unis par le noble lien d'une amitié virile, échangent, au premier acte, des impressions esthétiques qu'on admirerait dans la bouche de M. Paul Géraldy lui-même, mais qui, à la scène, irritent. Il reste à M. Géraldy de trouver son style pour le théâtre. De *Robert et Marianne*, nous obtenons cette sorte de plaisir que nous donnent toujours les ouvrages qui servent exactement le dessein de leur auteur. Travaillant pour la Comédie Française, M. Paul Géraldy a écrit une excellente pièce, mais dont on ne saurait même imaginer qu'elle pût être jouée ailleurs : chaque réplique est marquée au coin de cette distinction un peu forcée (ce je ne sais quoi de trop dans les manières d'une jeune personne parfaite, mais qui croit qu'il faut, en buvant, lever le petit doigt). Et tout de même, répétons que M. Paul Géraldy a écrit, au deuxième acte de *Robert et Marianne*, une scène magistrale.

FRANÇOIS MAURIAC

*
* *

CINÉMA (les Cahiers du mois) ; POLIKOUCHKA.

Il semble assez difficile de publier sur le cinéma quelque chose qui ne soit ni un recueil de critiques ni un divertissement, car le cinéma est à l'opposé du texte et il n'en est pas même l'illustration. Mais il a pour lui la mode et la vogue et il tient encore à la littérature et à la volonté humaine par le scénario, le découpage et la mise en scène. Toutefois il ne remplace pas le théâtre ; il se place au contraire à côté de lui et la foule lui accorde une importance esthétique plus vaste, plus sûre de durer et plus conforme à la légende universelle. Le cinéma devrait être l'art social par excellence. Le monde visible et le monde psychologique se reflètent, s'impriment et s'effacent en lui, comme dans l'eau le caractère et le physique d'une

ville. François et André Berge avaient fait précédemment paraître un cahier de scénarios — matière première cinématographique, idées ; ils ne pouvaient pas éviter de publier un volume consacré au cinéma comme activité, fait artistique, et demain peut être nécessité économique. Rien ne prouve en effet que l'on ne dira pas plus tard *le cinéma*, non plus comme on dit la musique ou le théâtre, mais comme on dit l'administration, les mœurs, la vie. La société aurait en lui sa projection unanime.

Voici une expérience à tenter : feuilleter le *cahier* consacré au cinéma, voir un film. On se rendra compte de la réalité profonde de cet art encore récent, de la place qu'il occupe dans les préoccupations de l'élite intellectuelle, des obstacles qu'il rencontrera avant d'arriver à sa perfection, à sa délivrance. Car le cinéma doit être délivré. Décorateurs, peintres, écrivains, spécialistes de toutes les branches de l'activité artistique collaborent aujourd'hui à sa naissance totale — c'est dire sa valeur ; le cinéma appartient encore à la littérature, au théâtre, au music-hall, à la musique — c'est dire sa richesse, sa parenté avec tout ce qui est expression d'art, ses sources nombreuses, mais aussi sa servitude. Au cinéma, l'art doit être en effet un moyen et jamais une fin. Le cinéma a besoin d'être *situé*, comme dit Max Jacob ; si on lui refuse une existence sociale indépendante, on le rabaisse en même temps au rang d'un art parasite et hybride, exposé à l'industrialisation monotone, exploité sur un mode connu et usé, dévié de sa destinée.

On ne manquera donc pas de lire avec une certaine passion ce recueil d'articles, de notes et d'opinions sur les PUISSANCES DU CINÉMA, que François et André Berge sont allés demander à MM. Jean Epstein, René Clair, Tedesco, Marcel L'Herbier, Gus Bofa, Jacques Feyder, Mallet-Stevens, Gromaire, Léger, Mme Germaine Dulac, etc.

Pourquoi maintenant ne donnerait-on pas comme pendant à cet éloquent volume une enquête sur le cinéma faite après conversation avec des acteurs, des opérateurs et de braves gens qui payent leurs places ? Un art de cette qualité est, comme la science, œuvre collective ; on lui reproche toujours d'être un parent — pauvre ou riche — du théâtre, mais il a besoin, pour sa solidité future, d'une collaboration variée.

Terminons l'expérience. Choisissons un film qui n'ait rien emprunté à la vie que la vie, un film sans décors, tourné quelque part dans le monde, sans truquages, sans stratagèmes et presque sans sous-titres. C'est *Polikouchka*, d'Alexandre Savine. L'histoire est simple, plus simple encore que les phrases qui pourraient la résumer. Elle semble avoir coulé tout naturellement sur l'écran depuis sa source terrible et brève qui fut une nouvelle de Tolstoï. L'image s'adresse au cœur à travers les yeux séduits ; elle se dépose au fond du cœur à côté des sentiments qui font notre drame intérieur, elle est là, de chaque côté de nous, comme on ne sait quoi de supérieur à la vie, de plus doux, de plus angoissant. Et quelle simplicité ! ne dirait-on pas qu'un appareil s'est trouvé là, un jour, dans un pauvre petit village russe où avait lieu un tout petit fait-divers, où il se passait dans l'âme d'un pauvre bougre une tragédie courte, serrée, à la fois profondément humaine et profondément inhumaine. Cinéma ? certes, cinéma exact, intense, étranger à tout verbe.

ANDRÉ BEUCLER

*
* *

NOTULES

La *Jeanne d'Arc* (Fabre) d'Alain rappelle que, dès 1908, le philosophe avait exploré le domaine exploité depuis par Shaw. Le crime de Jeanne ? Alain répond : « Elle méprisa la voie hiérarchique ». Il la montre donc doublement seule, génie pacifique en pleine guerre, révoltée contre bon sens étroit et bureaucratie religieuse, servante du Dieu qui est esprit mouvant, non matière solidifiée. On brûle toujours Jeanne, observe Alain, et d'abord ceux qui vantent le plus haut sa sainteté. Il ne s'en étonne point ; nous non plus, qui voyons déjà certains disciples apporter leur fagot d'éloges au bûcher d'Alain.

*
* *

Edouard Champion réunit en un charmant volume archaïque et sous le titre *Passions et Romans d'Autrefois* des « essais de psychologie romantique » par Victor Giraud. Doucement érudits, ces articles commentent le curieux roman d'amour anticlérical de la Jeune Captive, les lettres d'amitié amoureuse de Mme de Duras et les successifs déchiffrements de l'énigme occitanienne. Et puis, grande tache pourpre, cette confession de René vieilli qui contient peut-être sa plus troublante incantation : « Repoussé dans le désert de ma vie, j'y rentrais avec toute la poésie de mon désespoir. »

Les mémoires d'Amaury-Duval, *L'Atelier d'Ingres* (Crès), gardent les qualités de celui que son maître nommait « un peintre aimable ». M. Ingres y revit avec son mélange d'étroitesse et de profondeur, d'orgueil et d'humilité, d'assurance et de contradictions. Et le disciple a compris l'originalité du révolutionnaire réaliste ; mais il s'arrête là et quelques pages de Baudelaire éclairent mieux cette complexité sensuelle et intellectuelle qui nous passionne chez Ingres ; aussi Elie Faure a-t-il sagement renforcé l'ouvrage par quelques appendices instructifs. Le même Ingres qu'Henner proclamait « l'honneur de la peinture française » tient une grande place dans les *Entretiens de J.-J. Henner* (Lemerre) recueillis par Emile Durand-Gréville ; cette série de notes enregistre, dans une agréable familiarité, les boutades, impressions et observations techniques d'un peintre dont toute la pensée fut dominée par l'idée de « la grande forme ».

Le *Théodore de Banville* (Perrin) de John Charpentier offre d'abord une plaisante image de Banville dans son époque avec, notamment, de belles pages sur l'amitié qui l'unissait à Baudelaire : John Charpentier parvient ici à nous convaincre que cet épigone du romantisme mérite notre respect pour avoir mis sa vie au service de la poésie sacrée.La seconde partie renferme de fines observations sur les qualités de Banville, son agilité de dramaturge, sa verve de conteur, son importance comme poète de transition : c'est un chaleureux et délicat plaidoyer. Et pourtant Banville demeure tristement victime de sa redoutable facilité, grief que le typographe accentue en le nommant, p. 134, Bainville.

La Jeunesse d'Anatole France (N. R. F.) est un livre de Georges Girard qui décrit minutieusement l'enfance et l'adolescence de l'écrivain, de là boutique paternelle au Collège Stanislas et du Parnasse au Luxembourg où il l'abandonne en 1876. Mais plus qu'un livre encore c'est un extrait des archives de la famille Charavay : journal, lettres, poèmes, fragments d'un drame.

Michel Corday publie les *Dernières pages inédites d'Anatole France* (Calmann) avec une piété précise : comme répliques à certains biographes, il ouvre les dossiers de France, montrant ses projets et sa méthode. Il ne semble pas en effet que ces dialogues sous la rose eussent révélé des idées nouvelles : dans le plus poussé, celui sur la métaphysique, France développe sa thèse familière que l'on ne peut sortir de soi pour atteindre un absolu. L'intérêt du volume est ailleurs, dans le travail de l'écrivain : étude des personnages, fragments inutilisés, notes documentaires, explorations autour du sujet, variantes datées, en nous confiant tout cela Michel Corday établit vraiment le contact entre l'humaniste et son lecteur.

Dans *Comment débuta Marcel Proust* (N. R. F.) Louis de Robert nous

livre, avec une introduction discrète et nuancée, dix-huit lettres de Proust. Elles apportent maintes lumières sur l'œuvre et sur les pensées qui l'ont inspirée ; elles contiennent aussi des réflexions pénétrantes, de délicates trouvailles. Et surtout elles comblent une lacune : la Carte du Tendre qui manque dans la *Recherche du Temps Perdu,* la voici. Mais c'est la carte du Tendre de l'amitié, ce qui suffit à en marquer la rare qualité.

RENÉ LALOU

*
* *

MEMENTO DES REVUES

CLARTÉ (30 nov.) : *Le prolétariat de l'esprit*, par Louis Aragon ; *Le sens révolutionnaire du surréalisme*, par R. Desnos.

EUROPE (septembre à novembre) : *Vivre*, par R. Vivier ; (15 décembre) : *D'un enfant*, par Jacques Massoulier.

REVUE DES DEUX MONDES (1er décembre) : *Portrait d'une actrice*, par André Maurois ; (15 décembre) : *Mes Cahiers*, par Sainte-Beuve.

REVUE DES JEUNES (25 novembre) : *Ecce sto ad ostium et pulso*, par Paul Claudel.

*
* *

Une suite de fascicules, contenant des fragments inédits ou des extraits des *Cahiers* de Paul Valéry, va paraitre par les soins de M. Alexandre Stols, imprimeur éditeur à La Haye, 16, Pijnboomstraat.

Paul Valéry écrit, en préface à ces *Analecta :*

L'AUTEUR A SES AMIS

Ici, puisque le désir de quelques amateurs de tentatives m'y convie, je donnerai dans leur désordre, dans leur sècheresse, dans leur état naissant ou provisoire d'incidents de l'esprit, des remarques et pensées extraites de mes cahiers et registres familiers.

Je tiens depuis trente ans journal de mes essais.

A peine je sors de mon lit, avant le jour, au petit jour, entre la lampe et le soleil, heure pure et profonde, j'ai coutume d'écrire ce qui s'invente de soi-même. L'idée d'un autre lecteur est toute absente de ces moments ; et cette pièce essentielle d'un mécanisme littéraire raisonné manque. Le mot saisi s'inscrit sans débats. Je songe bien vaguement que je destine mon instant perçu à je ne sais quelle composition future de mes vues ; et qu'après un temps incertain, une sorte de Jugement Dernier appellera devant leur auteur l'ensemble de ces petites créatures mentales, pour remettre les unes au néant et construire au

moyen des autres l'édifice de ce que j'ai voulu... En somme, je n'ai écrit tout ceci que pour le *différer*, pour que je n'y pense plus jusqu'à... la prochaine fois. Rien ne donne plus de hardiesse à la plume que de rejeter à l'infini l'époque de l'écriture définitive.

Ce ne sont donc ici que notes pour moi, impromptus, surprises de l'attention, germes ; et point de ces productions élaborées, reprises, consolidées, mises dans une forme calculée, qui peuvent se présenter à tout le public avec l'assurance et la grâce des œuvres faites expressément pour lui.

Je n'aurais jamais imaginé que je dusse un jour imprimer tels quels ces fragments. M. le Docteur Ludo van Bogaert et M. Alexandre Stols l'ont imaginé pour moi. Ils m'ont tenté par la considération de l'intimité de cette petite entreprise, et par la perfection des spécimens typographiques qu'ils m'ont soumis.

Je ne réponds pas que ces petits textes soient toujours faciles à entendre, et je dois avertir mes lecteurs imprévus qu'ils n'y trouveront guère qu'une matière abstraite traitée aussi directement et simplement que peut l'être une indication pour soi-même. Qu'il leur souvienne en parcourant ces feuillets qu'il y a une différence incalculable, un *intervalle indéterminé* entre l'embryon d'une idée et l'entité intellectuelle qu'elle peut enfin devenir.

Cette différence peut aller jusqu'au maximum de contraste, qui est la contradiction.

Si j'écris promptement, un matin, que A *est* B, je sais bien que le jugement A *est non* B, qui annule le précédent, pourrait s'en suivre d'une réflexion prolongée, d'une contemplation plus précise, ou d'un *grossissement par la durée* un peu plus fort. La note que j'aurai prise ne signifiera donc à mes yeux que ceci : il y a un *rapprochement* (A, B). Ce n'est qu'un acte fécondant.

Antinous, ou un monstre, ou l'être le plus vulgaire en peuvent sortir...

*

Maurice Genevoix, auteur de *Raboliot*, obtient cette année le prix Goncourt ; Joseph Delteil reçoit, pour *Jeanne d'Arc*, le prix Femina-Vie Heureuse.

*

A l'*Union pour la Vérité*, 21, rue Visconti (Paris, VIe), auront lieu, dès la deuxième semaine de janvier 1926, des leçons et entretiens, « tentatives de libre enseignement philosophique ». Ramon Fernandez traitera *d'une doctrine de la personnalité* ; Bernard Groethuysen de *la Philosophie allemande depuis Nietzche.*

* * *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LES REMÈDES FACILES

L'activité fébrile que montre la Bourse n'est pas sans iuquiéter quelque peu les personnes pondérées, qui savent quels lendemains cruels amènent souvent les excès de la spéculation. Toutefois, il y a lieu de distinguer entre les facteurs qui provoquent cette activité. Le plus général est le facteur change. La livre valait 100 francs environ il y a trois mois, elle en vaut maintenant 128. Une dépréciation de 28 °/° dans la valeur de la monnaie, doit logiquement se traduire par une plus value égale des titres qui sont libellés en monnaie saine et, à plus longue échéance, sur les titres qui représentent des marchandises à marché international. Malheureusement, dans les circonstances actuelles, cette dépréciation semble justifiée par l'accroissement menaçant du montant de la circulation fiduciaire.

L'afflux de billets qu'on nous annonce n'a pas seulement un effet sur les changes : une partie d'entre eux prendra certainement le chemin de la Bourse et se portera naturellement vers les valeurs qui ont actuellement la faveur du public. Ce ne sont pas là, on doit le reconnaître, des facteurs de baisse ; mais qui ne voit les dangers de cette hausse artificielle ? Je dois noter toutefois, en ce qui concerne les valeurs de caoutchouc, que la hausse, dans laquelle la tension des changes a joué son rôle, mais accessoirement, a été surtout amenée par la situation technique du marché de la matière ; elle est basée sur un fond solide. Quant à la reprise des valeurs de pétrole, il y a aussi des raisons positives, quoique moins nettes et plus sujettes à revirement.

Mais il faut voir au delà de l'agitation des cours de Bourse. En additionnant les impôts de l'année 1925 à payer avant le 31 décembre, les 50 °/° à payer avant le 1er mars et les impôts de 1926 à verser dans une dizaine de mois, les commerçants et industriels vont avoir à décaisser, en moins d'une année, 250 °/° de leur imposition normale annuelle. Comment peut-on espérer que des prélèvements aussi draconiens puissent être mobilisés sans un recours, soit à de volumineuses émissions de signes monétaires, soit à l'inflation de crédit, c'est-à-dire

sans de profonds bouleversements, de graves dommages pour les milieux financiers et industriels.

Quant aux valeurs mobilières, qui sont l'outil le plus efficace du développement économique, alors que le parti au pouvoir ne voit en elles que l'instrument de la ploutocratie, ce qui est un peu dur à absorber, alors que la France est le pays du monde où elles sont les plus répandues, — elles vont être atteintes dans leurs revenus au-delà de toute limite raisonnable. L'impôt cédulaire porté, pour les valeurs françaises de 12 à 20 ou 24 °/o, le droit de transmission élevé de 0,84 à 1,26 °/o du cours moyen de l'année précédente, c'est dans beaucoup de cas, l'amputation de 60 °/o du dividende brut. Encore faut-il observer qu'avant de venir s'inscrire au crédit du compte profits et pertes, les bénéfices d'exploitation ont été rescisés de la contribution des patentes, de l'impôt foncier, de la taxe sur le chiffre d'affaires, de l'impôt sur les bénéfices industriels et du droit de timbre. Il n'y a pas besoin d'un actuaire pour se rendre compte que, sur les profits bruts d'une Société capitalisée à un taux raisonnable, l'Etat prend 75 °/o des bénéfices, quelquefois davantage, et que les actionnaires se partagent les 25 °/o restant.

Et tout ceci, parce que depuis deux ans, l'on ne s'est pas contenté d'augmenter les dépenses publiques, pour satisfaire une clientèle, mais parce que l'on a arrêté le fonctionnement des Bons de la Défense, dont le mécanisme avait permis à la France de se relever au lendemain de la paix, de combler les déficits budgétaires et de s'assurer en partie la restauration des pays envahis. Quel désastre eut-ce été pour notre pays, si les conceptions actuelles qui se résument en ceci, *tout par l'impôt*, eussent été mises en vigueur dès 1919 ? Le franc terrassé impitoyablement, tout relèvement impossible, nous aurions été frappés plus que l'Allemagne par l'effondrement du mark, car elle n'avait pas le dixième de son territoire à remettre en état et sa balance commerciale n'était pas en déficit de 60 milliards, les Allemands s'étaient terriblement restreints pendant la guerre et les années qui ont suivi.

Mais ce qu'une politique a fait, une autre peut le défaire. Il reste seulement à regretter que la masse électorale ne reconnaisse qu'on l'a trompée, que lorsque le mal est déjà accompli. Elle en est encore à croire qu'il est des impôts qui ne font pas monter les prix et que les riches peuvent bien payer les fantaisies d'un Etatisme qui ne s'est jamais montré aussi aveugle.

PETIT COURRIER

Méditerranée. — Le Casino n'a jamais été prospère, et il périclite d'année en année. Vendez sans hésiter.

Abbé N... — Ce titre n'a rien à faire dans un portefeuille comme le vôtre. C'est surtout une question de principe ; mais, même en l'écartant, vous devez vendre.

LÉON VIGNEAULT

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE
13e ANNÉE

DIRECTEUR (1919-1925) : JACQUES RIVIERE
DIRECTEUR : GASTON GALLIMARD
RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN PAULHAN

CONDITIONS D'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN .. .. **42** FR. — SIX MOIS .. .. **23** FR.
AUTRES PAYS : UN AN .. .. **50** FR. — SIX MOIS .. .. **27** FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE .. .. **85** FR. — AUTRES PAYS.. .. .. **100** FR.

Pour les pays étrangers n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm
UN AN. **55** FR. — SIX MOIS. **30** FR. — LUXE, UN AN. **105** FR.

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE .. .. **4** FR. **25** — AUTRES PAYS .. .. **5** FR.

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 169.33

ADRESSE TÉLÉGR. : ENEREFENE PARIS

Adresser toute la correspondance concernant la rédaction à M. JEAN PAULHAN

M. GASTON GALLIMARD REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

M. JEAN PAULHAN REÇOIT LE JEUDI ET LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adresse, accompagnées de la dernière bande et de 1 francs, en timbres-poste ou mandat, doivent parvenir à la Revue avant le 15 du mois.

Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont priés d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi une somme de 0.75 pour la France et de 1.50 pour l'étranger.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés impersonnellement à la Revue.

Les auteurs non avisés dans le délai d'un mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires à leur envoi par poste recommandée sont retournés à leurs auteurs.